KRISHNAMURTI

LES ENTRETIENS DE SAANEN 1964

Saanen Gatherings Committee

KRISHNAMURTI

LES ENTRETIENS DE SAANEN

1964

KRISHNAMURTI

LES ENTRETIENS DE SAANEN

1964

Traduit et publié par
SAANEN GATHERINGS COMMITTEE
SAANEN O. B. — SUISSE

Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.
© 1964 Krishnamurti Writings Inc., Ojai, California, U.S.A., and
Saanen Gatherings Committee, Saanen O. B., Switzerland.

SOMMAIRE

Premier entretien 9
Deuxième entretien 20
Troisième entretien 33
Quatrième entretien 46
Cinquième entretien 56
Sixième entretien 67
Septième entretien 78
Huitième entretien 89
Neuvième entretien 100
Dixième entretien 112

... because, you know, one can really listen to all these talks a thousand times, and each time see something new...

J. K.

I

Je voudrais commencer ce matin par attirer votre attention sur l'extraordinaire importance de la liberté. La plupart d'entre nous ne veulent pas être libres. Nous avons nos familles, nos responsabilités, nos devoirs et c'est en cela que consistent nos existences. Nous vivons encerclés par des lois sociales, des codes de morale, nous portons nos fardeaux de difficultés quotidiennes et de problèmes et si nous pouvons trouver une consolation quelconque, un moyen d'échapper à ces conflits et à ces misères, nous nous en satisfaisons aisément. La plupart d'entre nous ne veulent être libres en aucune façon, en aucune direction, à aucune profondeur, et pourtant il me semble qu'une des choses essentielles de la vie est de découvrir par soi-même comment être complètement, totalement libre. Mais est-il en aucune façon possible à l'esprit humain, si lourdement conditionné, si étroitement assujetti à ses labeurs quotidiens, si rempli de craintes et d'angoisses, si incertain de l'avenir et si constant dans son besoin de sécurité — est-il possible à un tel esprit de provoquer en lui-même une mutation radicale qui ne peut avoir lieu que dans une complète liberté ?

Je pense que chacun de nous devrait s'intéresser réelle-

ment à cette question, au moins pendant la durée de ces entretiens. Nous devrions, non seulement verbalement, mais en creusant le sens des mots afin d'aller profondément en nous-mêmes, chercher à savoir s'il nous est vraiment possible d'être libres. Sans liberté il est impossible de découvrir où est la vérité et où est l'erreur; sans liberté la vie n'a pas de profondeur; sans liberté, nous sommes les esclaves de toutes les influences, de toutes les pressions sociales, des innombrables exigences qui nous sollicitent constamment.

Peut-on, en tant qu'individu, réellement pénétrer en soi-même, creuser impitoyablement en soi-même pour chercher à savoir s'il est vraiment possible, pour chacun de nous, d'être complètement libre ? Il ne peut y avoir de changement en nous que si nous sommes libres, c'est évident. Et nous devons changer : non pas superficiellement, non en émondant quelques petits bouts par-ci, par-là, mais en provoquant une mutation radicale dans la structure même de notre pensée et de notre psychisme. Voilà pourquoi je sens qu'il est si important de parler de changement, de discuter cette question et de voir jusqu'où chacun de nous peut y pénétrer.

Savez-vous ce que j'entends par changement ? Changer c'est penser d'une façon totalement différente; c'est faire naître un état d'esprit en lequel il n'y a aucune angoisse à aucun moment, aucun sens de conflit, aucune lutte pour parvenir à quoi que ce soit, pour être ou pour devenir quelque chose. C'est être complètement débarrassé de toute peur. Et pour comprendre ce que veut dire être libre de toute peur, je pense qu'il faut comprendre en quoi consistent les rapports des maîtres et des disciples et de ce fait découvrir ce que c'est qu'apprendre.

Il n'y a pas de maître ici, et par conséquent il n'y a pas de disciples. Nous sommes tous en train d'apprendre. Il vous faut donc vous débarrasser complètement de l'idée que quelqu'un vous instruira ici ou vous donnera des règles de conduite — ce qui veut dire que les rapports entre

vous et celui qui parle sont tout autres. Nous sommes en train d'apprendre, non de nous faire instruire. Si vous comprenez réellement que vous n'êtes pas ici pour vous faire instruire par qui que ce soit, qu'il n'y a pas de maître qui enseigne, pas de sauveur pour vous sauver, pas de gourou pour vous dire ce qu'il faut faire — si vous comprenez réellement ce fait, vous devez alors tout faire par vous-même, et cela exige une intense énergie.

L'énergie est dissipée, dégradée, totalement perdue lorsque s'établissent des rapports de maître à disciple; donc pendant ces entretiens, j'espère que personne n'aura le sentiment que de tels rapports puissent exister ici. Ce serait vraiment merveilleux si nous pouvions abolir tout cela complètement, afin que ne subsiste que le mouvement qui est l'acte d'apprendre.

En général, nous apprenons au moyen de l'étude, au moyen de livres, au moyen de l'expérience ou en nous faisant instruire par quelqu'un. Ce sont les façons habituelles que l'on a d'apprendre. Nous confions à la mémoire ce qu'il faut faire et ne pas faire, ce qu'il faut penser et ne pas penser, comment sentir, comment réagir. Par l'expérience, par l'étude, par l'analyse, par l'expérimentation, par des examens introspectifs, nous emmagasinons des connaissances en tant que mémoire et cette mémoire réagit aux provocations et aux sollicitations, ce qui nous permet de nous instruire de plus en plus. Ce processus nous est tout à fait familier : c'est notre seule façon d'apprendre. Je ne sais pas piloter un avion, alors j'apprends. On m'instruit, j'acquiers une expérience dont la mémoire est retenue, et ensuite je pilote. Ce processus est le seul que la plupart d'entre nous connaissent. Nous apprenons par l'étude, pâr l'expérience, nous nous instruisons, ce qui est appris est confié à la mémoire en tant que connaissances et ces connaissances fonctionnent chaque fois qu'il y a provocation ou chaque fois que nous avons quelque chose à faire.

Or je pense qu'il y a une façon totalement différente

d'apprendre et je vais vous en parler quelque peu; mais pour la comprendre et pour apprendre de cette façon différente, on doit être complètement affranchi de l'autorité, sans quoi on est simplement instruit et on répète ce que l'on a entendu. Voilà pourquoi il est très important de comprendre la nature de l'autorité. L'autorité empêche que l'on apprenne — que l'on apprenne dans le sens qui n'est pas l'accumulation de connaissances en tant que mémoire. La mémoire répond toujours en clichés; il n'y a là aucune liberté. Une personne surchargée de connaissances, qui ploie sous le fardeau de ce qu'elle a appris n'est jamais libre. Elle peut être extraordinairement érudite, mais cette accumulation de savoir l'empêche d'être libre et, par conséquent, elle est incapable d'apprendre.

Nous amassons toutes sortes de connaissances — scientifiques, physiologiques, techniques, etc. — et ces connaissances sont nécessaires pour le bien-être physique de l'homme. Mais nous amassons aussi des connaissances pour nous mettre à l'abri, pour fonctionner sans à-coups, pour agir toujours dans les limites de nos propres informations, et pour nous sentir ainsi en sécurité. Nous voulons ne jamais être dans l'incertitude; nous avons peur de l'incertitude et par conséquent nous multiplions nos connaissances. C'est de cette accumulation psychologique que je parle; c'est elle qui bloque complètement la liberté.

Donc, dès l'instant que l'on commence à s'interroger sur ce qu'est la liberté, on doit mettre en question, non seulement l'autorité, mais aussi la connaissance. Si vous vous contentez de vous faire instruire, si vous ne faites qu'accumuler ce que vous avez entendu, ce que vous avez lu et les résultats de votre expérience, vous vous apercevrez que vous ne serez jamais libres, parce que vous fonctionnez dans le cadre du connu. Et c'est, en fait, ce qui arrive à la plupart d'entre nous; alors que doit-on faire ?

On peut voir comment fonctionnent la psyché et le cerveau. Le cerveau est une chose animale, progressive, un produit de l'évolution, qui vit et fonctionne dans les murs

de sa propre expérience, de son savoir, de ses espoirs et de ses craintes. Il est tout le temps, sans arrêt, en train de se sauvegarder et de se protéger — et en une certaine mesure il est obligé de le faire, sans quoi il serait vite détruit. Il lui faut un certain degré de sécurité, donc il prend l'habitude d'amasser, pour son bénéfice, toutes sortes d'informations, d'obéir à toutes sortes d'instructions, et de créer un conformisme auquel il adapte sa vie, de sorte qu'il n'est jamais libre. Si l'on a observé son propre cerveau et la façon dont il fonctionne, on est conscient de ce mode conformiste d'existence, dans lequel il n'y a aucune spontanéité.

Alors que veut dire apprendre ? Existe-t-il une façon différente d'apprendre, qui ne soit pas cumulative, qui ne devienne pas simplement un arrière-plan de mémoire ou de savoir, une fabrication de modèles qui nous emprisonnent ? Existe-t-il une façon d'apprendre qui ne devient pas un fardeau, qui ne mutile pas l'esprit mais qui, au contraire, lui confère la liberté ? Si vous vous êtes jamais posé cette question, non pas superficiellement mais profondément, vous vous rendez compte que l'on doit chercher à savoir pourquoi l'esprit s'accroche à l'autorité. Que ce soit celle d'un maître spirituel, d'un sauveur, d'un livre ou celle de sa propre expérience, pourquoi l'esprit s'accroche-t-il à l'autorité ?

L'autorité se présente sous de nombreux aspects. Il y a l'autorité des livres, l'autorité de l'église, l'autorité de l'idéal, l'autorité de votre propre expérience, et l'autorité du savoir que vous avez amassé. Pourquoi s'y accroche-t-on ? Toute technique a nécessairement ses autorités, cela est simple et évident. Mais nous parlons de l'état psychologique de l'esprit. Mise à part toute question de compétence technique, pourquoi l'esprit s'accroche-t-il à l'autorité dans le sens psychologique ?

Il est évident que c'est parce qu'il a peur de l'incertitude, de l'insécurité; il a peur de l'inconnu, des imprévus du lendemain. Et pouvons-nous, vous et moi, vivre sans la

moindre autorité, dans le sens de domination, d'assertion, de dogmatisme, d'agressivité, de volonté de réussir, de désir de célébrité, d'aspiration à être quelqu'un ? Pouvons-nous vivre en ce monde — aller à notre travail, etc. — dans un état d'humilité complète ? C'est une chose très difficile à savoir, n'est-ce pas ? Mais je pense que ce n'est que dans cet état de complète humilité — qui est l'état d'un esprit qui accepte toujours de ne pas savoir — que l'on peut apprendre. Autrement, on est toujours en train d'accumuler, et par conséquent de cesser d'apprendre.

Pouvons-nous donc vivre de jour en jour dans cet état ? Comprenez-vous ma question ? Il est certain qu'un esprit qui apprend réellement n'a aucune autorité. Ni cherche-t-il à en avoir. Du fait qu'il est constamment en état d'apprendre, non seulement au sujet des choses extérieures, mais aussi en ce qui lui est intérieur, il n'appartient à aucun groupe, à aucune société, à aucune race ou culture. Si l'on est constamment en train d'apprendre à propos de tout, sans accumulation, comment peut-il y avoir une autorité quelconque, un maître ? Comment peut-on être le disciple de qui que ce soit ? Et c'est la seule façon de vivre : non pas en apprenant dans les livres, mais en se faisant éclairer par les désirs que l'on a, par les mouvements intérieurs de la pensée, par l'être que l'on est. Alors l'esprit est toujours frais, il voit chaque chose d'une façon neuve et non d'un regard usagé par le savoir, par l'expérience, par ce qu'il a appris. Si l'on comprend cela réellement, profondément, toute autorité cesse, et celui qui parle n'a plus aucune importance.

L'état extraordinaire que révèle la vérité, l'immensité du réel, ne peut pas vous être donné par un autre. Il n'y a pas d'autorité, il n'y a pas de guide. Vous devez le découvrir par vous-même et, par là, introduire un peu de bon sens dans ce chaos que nous appelons la vie. C'est un voyage qui doit être entrepris complètement seul, sans compagnons, sans époux ou épouse, sans livres. Et l'on ne peut l'entreprendre que lorsqu'on voit réellement que l'on

doit marcher complètement seul; alors on *est* seul; non par amertume, non par cynisme, non par désespoir, mais parce qu'on voit qu'être tout seul est absolument nécessaire. C'est ce fait, et c'est la perception de ce fait qui vous octroient la liberté de marcher seul. Le livre, le sauveur, le maître ? Ils sont vous-même. Alors vous devez vous explorer, vous devez vous apprendre, ce qui ne veut pas dire accumuler des connaissances à votre sujet ni, avec ces connaissances, observer les mouvements de votre pensée. Comprenez-vous ?

Pour vous apprendre vous-même, pour vous connaître, vous devez vous observer avec fraîcheur, en toute liberté. Vous ne pouvez rien apprendre à votre sujet si vous ne faites qu'appliquer des connaissances, c'est-à-dire si vous vous examinez en termes de ce que vous avez appris par un instructeur, par un livre ou par votre propre expérience.

Le « vous-même » est une entité extraordinaire, une chose complexe et vitale, extrêmement vivante, qui change constamment et qui passe par toutes sortes d'expériences. C'est un tourbillon d'une énergie énorme et il n'existe personne qui puisse vous apprendre quoi que ce soit à son sujet, personne! Voilà la première chose dont il faut se rendre compte. Et lorsqu'on s'en est rendu compte, lorsqu'on a réellement vu combien c'est vrai, on est déjà libéré d'un lourd fardeau : on a cessé de demander des conseils sur ce qu'il y a à faire, et le parfum extraordinaire de la liberté est déjà là.

Donc je dois me connaître, parce que tant que je ne me connaîtrai pas il n'y aura pas de fin aux conflits, à la peur, au désespoir, il n'y aura aucune compréhension de la mort. Lorsqu'on se comprend, on comprend tous les êtres humains, la totalité des relations humaines. Se comprendre c'est apprendre le corps physique et les diverses réactions des nerfs; c'est être conscient de chaque mouvement de la pensée; c'est comprendre ce qu'on appelle la jalousie, la brutalité et découvrir ce qu'est l'affection, ce

qu'est l'amour : ce qu'est la totalité du « moi », du « vous ».

Ce processus ne consiste pas à établir les fondements de la connaissance : apprendre est d'instant en instant; c'est un mouvement par lequel on s'observe infiniment, sans jamais condamner, sans jamais juger, sans jamais évaluer, mais en observant seulement. Dès l'instant que l'on condamne, interprète ou évalue, on a un modèle de connaissance, d'expérience, et ce modèle empêche d'apprendre.

Une mutation à la racine même de la faculté de penser n'est possible que lorsqu'on se comprend soi-même; et il faut qu'il y ait une telle mutation; il faut ce changement. Je n'emploie pas le mot « changement » dans le sens d'influences que l'on subit, provenant de la société, du climat, de l'expérience ou d'autres formes de pression. Les pressions et les influences ne peuvent que nous pousser dans quelque direction. Je parle d'un changement qui se produit sans effort, du fait que l'on se comprend soi-même. Il y a une grande différence entre les deux : entre le changement produit par une contrainte et celui qui survient spontanément, naturellement, librement.

Si vous êtes tant soit peu sérieux — et il serait plutôt absurde de subir tous les inconvénients d'un voyage pour assister à ces entretiens dans cette chaleur, si on ne l'était pas — ces trois semaines ici vous offriront une bonne occasion d'apprendre, d'observer réellement, d'explorer profondément. Parce que, voyez-vous, je pense que notre vie est si superficielle. Nous savons beaucoup de choses, nous avons acquis beaucoup d'expérience, nous pouvons parler très habilement et, en réalité, nous n'avons pas de profondeur. Nous vivons en surface et essayons pourtant de faire de cette vie superficielle une chose très sérieuse. Mais je parle d'un sérieux que l'on n'atteint pas à un niveau superficiel, d'un sérieux qui pénètre dans les profondeurs mêmes de l'être. La plupart d'entre nous ne sont pas réellement libres et je pense que tant que nous ne sommes pas libérés

de nos soucis, de nos habitudes, de nos faiblesses psychosomatiques, de la peur — nos vies demeurent terriblement creuses et vides. C'est dans cet état que nous vieillissons et mourons.

Donc, pendant ces trois semaines, cherchons à voir si nous pouvons briser, passer au travers de cette existence superficielle que nous avons si soignement cultivée, et creuser dans quelque chose de beaucoup plus profond. Ce processus d'excavation n'est tributaire d'aucune autorité, il ne s'agit pas de nous faire dire comment nous y prendre, car il n'existe personne qui puisse nous le dire. Ce que nous sommes venus faire ici c'est apprendre ensemble ce qu'il y a de vrai dans tout cela; et dès que l'on comprend réellement ce qu'il y a de vrai, toute recherche d'autorité prend fin. Alors on n'a besoin d'aucun livre, on ne va dans aucune église ou aucun temple, on a cessé d'être un disciple. Il existe une grande beauté, une grande profondeur, un grand amour de la liberté dont nous ne savons rien, parce que nous ne sommes pas libres. Donc pour commencer, notre attention doit nous porter, il me semble, à nous interroger sur cette liberté, non seulement par l'analyse verbale, mais en nous affranchissant du mot.

Considérez ce cas immédiat : il fait très chaud ici. Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour que cette tente soit relativement fraîche. Nous ne pouvons pas avoir ces réunions plus tôt, parce que beaucoup de personnes viennent de loin. Donc nous devons accepter que cette chaleur fasse partie d'un inconfort inévitable. Eh bien, il faut se discipliner — non par des impositions ou un contrôle rigide, mais en comprenant et en apprenant ce qu'est la discipline. Nous pouvons être conscients de cette chaleur et ne pas en être tourmentés parce que notre intérêt, notre enquête, qui est le mouvement que j'appelle apprendre, est beaucoup plus important que la chaleur et l'inconfort corporel. Le fait d'apprendre exige une discipline, il est lui-même une discipline. Il ne comporte aucune imposition, aucun contrôle artificiel. La situation est celle-ci : je veux

écouter, non seulement ce qui est dit, mais aussi toutes les réactions que les mots éveillent en moi; je veux être conscient de chaque mouvement de ma pensée, de chaque sentiment, de chaque geste. Cela en soi-même est une discipline extraordinairement flexible.

Donc il me semble que la première chose que vous ayez à découvrir est si vous — en tant qu'être humain vivant dans une culture particulière ou une communauté — avez réellement besoin de liberté comme vous avez besoin de nourriture, de rapports sexuels, de confort. Et il vous faut aussi savoir combien loin et combien profondément vous êtes disposés à aller en vue d'être libres. Je crois que c'est la seule chose que nous puissions faire à une première réunion — ou plutôt, la seule que nous puissions faire durant ces trois semaines, car c'est la seule que nous puissions partager : cela et pas autre chose. Comprenez-vous ? Tout le reste devient sentimentalité, dévotion, émotivité, et est trop infantile. Mais si vous et moi sommes réellement en train de chercher, de nous interroger sur ce qu'est la liberté, et d'apprendre; si nous sommes libres, en somme, nous pourrons tous participer de cette abondance.

Ainsi que je l'ai dit au début, ici il n'y a pas d'instructeur et il n'y a pas de disciples. Nous sommes tous ici en train d'apprendre, mais non au sujet de celui qui parle ni au sujet de nos voisins. C'est le « vous-même » que vous êtes en train d'apprendre. Et si vous vous apprenez, vous êtes celui qui parle, vous êtes votre voisin. Si vous vous apprenez vous pouvez aimer votre voisin. Autrement vous ne le pourrez pas et tout se réduit à des mots. Vous ne pouvez pas aimer votre voisin si vous avez l'esprit de compétition. Toute notre structure sociale — économique, politique, morale, religieuse — est basée sur la compétition et nous disons en même temps que nous devons aimer notre voisin. Une telle chose est impossible parce que là où existe l'esprit de compétition il ne peut pas y avoir d'amour.

Pour comprendre ce qu'est l'amour, ce qu'est la vérité, la liberté est nécessaire, et personne ne peut vous la donner. Vous devez la découvrir par vous-même, au moyen d'un dur travail.

12 juillet 1964.

II

L'autre jour, lorsque nous nous sommes réunis ici, j'ai parlé de la nécessité de la liberté et par ce mot je n'entends pas une liberté extérieure ou partielle, à certains niveaux de la conscience. Je parlais d'être totalement libre — libre à la racine même de notre faculté de penser, dans toutes nos activités, physiques, psychologiques et parapsychologiques. La liberté implique une totale absence de problèmes, n'est-ce pas ? Car lorsque l'esprit est libre, il peut observer et agir avec une clarté complète; il peut être ce qu'il est, sans aucun sens de contradiction. Pour moi, une vie de problèmes — qu'ils soient économiques, sociaux, privés ou publics — détruit et pervertit la clarté. Et l'on a besoin de clarté. On a besoin d'avoir un esprit qui voit très clairement chaque problème à mesure qu'il surgit; un esprit qui peut penser sans confusion, sans conditionnement, un esprit qui a une qualité d'affection, d'amour — ce qui n'a aucun rapport avec l'émotivité ou la sentimentalité.

Pour être dans cet état de liberté — ce qui est extrêmement difficile à comprendre et requiert un travail d'observation très minutieux — on doit avoir un esprit tranquille et silencieux, un esprit qui fonctionne totalement, non seulement à la périphérie, mais aussi au centre. Cette liberté n'est pas une abstraction, un idéal. Le mouvement de l'esprit en liberté est une réalité, qui n'a rien de commun avec les idéaux et les abstractions. Une telle liberté a lieu

naturellement, spontanément — sans aucune sorte de coercition, de discipline, de contrôle ou de persuasion, lorsque nous comprenons tout le processus des problèmes : comment ils se présentent et comment ils cessent. Car, en fait, ils troublent l'esprit et lorsqu'on s'en évade, on est encore mutilé, enchaîné, on n'est pas libre. Pour l'esprit qui ne résout pas chaque problème dès qu'il se présente, à quelque niveau que ce soit — physique, psychologique, émotionnel — il ne peut pas y avoir de liberté, et par conséquent pas de clarté de pensée, de vision, de perception.

La plupart des êtres humains ont des problèmes, c'est-à-dire des troubles de l'esprit qui s'installent parce que notre réponse à une provocation a été inadéquate, parce que nous avons été incapables d'affronter une situation totalement, avec tout notre être, ou parce que nous avons pris l'habitude de l'accepter et de nous en accommoder, ce qui nous a rendus indifférents. Il y a problème lorsque nous ne faisons pas face à chaque situation et ne l'éclaircissons pas jusqu'à son extrême limite, non pas dans un lendemain ou à quelque date ultérieure, mais dès qu'elle se présente, chaque minute, chaque heure, chaque jour.

Tout problème contribue à la destruction de la liberté. Quel que soit le niveau, conscient ou inconscient où il se situe, il introduit un élément que l'on ne comprend pas complètement. C'est tantôt une douleur ou un inconfort physique, ou la mort de quelqu'un, ou un manque d'argent, ou peut-être une incapacité de découvrir si Dieu est une réalité ou simplement un mot sans substance. Et il y a aussi les relations humaines, privées et publiques, individuelles et collectives. Ne pas comprendre la totalité de ces relations crée de nouveaux problèmes qui provoquent chez la plupart d'entre nous des maladies psychosomatiques, qui mutilent nos esprits et nos cœurs. Etant chargés de ces fardeaux, nous avons recours à diverses formes d'évasion : nous rendons un culte à l'Etat, nous acceptons quelque autorité, nous demandons à quelque personne de résoudre nos difficultés, nous nous livrons à une inutile

répétition de prières et de rituels, nous buvons, nous nous livrons à des excès sexuels, à la haine, nous nous prenons en pitié, etc.

Nous avons ainsi élaboré un réseau d'évasions — rationnelles ou irrationnelles, névrosées ou intellectuelles — qui nous permet d'accepter tous les problèmes humains qui se présentent, donc de nous en accommoder. Mais en vérité ils engendrent des confusions dans les esprits, de sorte que ceux-ci ne sont jamais libres.

Je ne sais pas si vous sentez comme moi la nécessité — non une nécessité partielle, non la nécessité d'un jour parce que vous vous trouvez soudain en face d'une situation, mais la nécessité absolue, depuis l'instant où nous y pensons jusqu'à la fin de notre vie — de n'avoir aucun problème. Si nous la voyons, non pas dans l'abstrait, mais aussi clairement que nous voyons la nécessité de nourriture et d'air frais, cette perception devient la source de nos actions à la fois psychologiques et matérielles quotidiennes. Elle est présente dans tout ce que nous faisons, pensons et sentons.

Donc, être libéré des problèmes est la question qui nous occupe — du moins ce matin. Il se peut que demain nous l'abordions différemment, mais peu importe : ce qui importe est de voir qu'un esprit en conflit est un esprit destructeur, parce qu'il se détériore constamment. Sa détérioration n'est pas un fait de vieillesse — ou de jeunesse — elle se produit lorsque l'esprit est embarrassé de nombreux conflits non résolus. L'état de conflit est la semence des détériorations et des décompositions. Si vous voyez cela, la question qui se pose est : comment résoudre cet état. Mais d'abord on doit voir par soi-même cette vérité que l'esprit qui a un problème de n'importe quelle nature, à n'importe quel niveau, de n'importe quelle durée, est incapable de penser clairement, de voir les choses telles qu'elles sont, brutalement, cruellement, sans aucun sentiment, sans se prendre soi-même en pitié.

La plupart d'entre nous ont l'habitude de fuir dès qu'un

problème surgit et nous trouvons qu'il est très difficile de demeurer avec lui, de simplement l'observer, sans interpréter, condamner ou comparer, sans essayer de le modifier ou d'intervenir d'une façon ou d'une autre. Cela exige une attention complète; mais rien n'est jamais assez sérieux pour attirer notre complète attention. Nous menons une vie superficielle et sommes facilement satisfaits par des réponses faciles, par des réactions immédiates. Nous voulons oublier nos difficultés, les mettre de côté et passer à autre chose. Ce n'est que lorsque le problème nous touche intimement, comme dans le cas d'une mort ou d'un manque complet d'argent, ou lorsque notre mari ou notre femme nous a quitté — ce n'est qu'alors qu'il peut devenir une crise. Mais nous ne permettons jamais à aucune crise réelle de se produire dans notre vie; nous l'écartons toujours avec des explications, avec des mots, avec divers moyens que nous employons comme défense.

Nous savons ce qu'est un problème. C'est une situation que nous n'avons pas pénétrée jusqu'au bout, que nous n'avons pas complètement comprise; elle n'est donc pas dénouée, elle se répète encore et encore. Pour la comprendre, il nous faut comprendre les contradictions — les contradictions extrêmes aussi bien que les quotidiennes — de notre propre être : nous pensons une chose et agissons différemment, nous disons une chose et nos sentiments sont autres. Il y a le conflit du respect et du mépris, de la grossièreté et de la politesse. D'une part il y a un sentiment d'arrogance, d'orgueil et d'autre part nous jouons avec l'humilité. Vous connaissez les nombreuses contradictions que nous avons, conscientes ou cachées. Comment naissent-elles ?

... Je vous prie, ainsi que je vous l'ai souvent dit, ne faites pas qu'écouter celui qui parle, mais écoutez aussi votre propre pensée; observez les opérations de vos réactions, soyez conscients de vos réponses lorsqu'une question est posée, afin de bien vous connaître.

En général, lorsque nous avons des problèmes, nous voulons savoir comment les résoudre, comment les traiter,

comment les surmonter, comment nous en débarrasser, ou quelle est leur solution. Rien de tout cela ne m'intéresse. Je veux savoir pourquoi ils surgissent, car si je peux trouver la racine d'un seul d'entre eux, la comprendre, la poursuivre jusqu'à son extrémité, j'aurai trouvé la réponse à tous. Si je sais examiner un seul d'entre eux complètement, je pourrai comprendre tout problème qui surgira dans l'avenir.

Comment donc surgissent des problèmes psychologiques ? Examinons cela d'abord, car nous savons qu'ils pervertissent toute activité dans la vie. Ce n'est que lorsqu'on les comprend et les résout dans l'instant qu'ils se présentent, sans transporter leur enregistrement dans l'heure qui suit ou le jour qui suit, que l'on est capable d'aborder une nouvelle situation avec fraîcheur, avec clarté. Notre vie est une série de provocations et de réponses et nous devons pouvoir affronter chaque provocation complètement, sans quoi chaque nouvel instant nous apportera de nouveaux problèmes. Comprenez-vous ? Tout ce qui m'intéresse c'est d'être libre, de ne pas avoir de problèmes — au sujet de Dieu, de la sexualité : à aucun sujet. Si Dieu devient mon problème, il ne mérite pas que je le cherche, parce que, pour découvrir s'il existe quoi que ce soit qu'on puisse appeler Dieu, un suprême quelque chose qui transcende la mesure de la pensée, mon esprit doit être très clair, innocent, libre, non mutilé par un problème.

Voilà pourquoi j'ai dit, depuis le début, que la liberté est une nécessité. L'on me dit que même Karl Marx — le dieu des communistes — a écrit que les êtres humains doivent être libres. Pour moi, la liberté est absolument nécessaire — la liberté au commencement, au milieu et à la fin — et elle est déniée si je transporte un problème jusqu'au lendemain, ce qui veut dire que je dois, non seulement découvrir comment il surgit, mais aussi comment l'éliminer complètement, d'une façon chirurgicale, de sorte qu'il ne se répète pas, qu'il ne se prolonge pas, qu'il ne me vienne pas l'idée d'y repenser et de trouver sa ré-

ponse plus tard. Si je le transporte jusqu'au lendemain, je fournis le terreau dans lequel il prend racine, et l'émondange du problème devient un autre problème. Je dois donc opérer d'une façon si résolue et immédiate qu'il parvienne complètement à sa fin.

Vous voyez donc la situation. Qu'il s'agisse de votre femme et de vos enfants, ou d'un manque d'argent, ou de Dieu, quel que soit le problème, on doit découvrir comment il surgit et aussi comment y mettre fin instantanément.

Ce que je dis n'est pas illogique. Je vous ai montré logiquement, raisonnablement, la nécessité de mettre fin aux problèmes et de ne pas les prolonger au lendemain. Voudriez-vous poser des questions à ce sujet ?

☆ *Je ne comprends pas pourquoi vous dites que l'argent n'est pas un problème.*

★ C'en est un pour beaucoup de personnes. Je n'ai jamais dit que ce n'en est pas un. J'ai dit qu'un problème est quelque chose que l'on ne comprend pas complètement, qu'il s'agisse d'argent, de questions sexuelles, de Dieu, de vos rapports avec votre femme, avec une personne qui vous hait — peu importe de quoi il s'agit. Si j'ai une maladie, ou très peu d'argent, cela devient un problème psychologique. Il arrive que les désirs sexuels le deviennent aussi. Nous sommes en train d'examiner comment surgissent des problèmes psychologiques et non comment traiter tel ou tel cas particulier. Comprenez-vous ? C'est pourtant bien simple !

Vous savez, il y a des personnes en Orient qui renoncent au monde et errent de village en village avec un bol de mendiant. Les Brahmanes en Inde ont établi depuis des siècles une coutume d'après laquelle l'homme qui renonce au monde doit être respecté, nourri et vêtu. Pour un tel homme l'argent n'est évidemment pas un problème. Mais je ne plaide pas ici en faveur de cette coutume ! Je veux simplement montrer que la plupart d'entre nous ont de nombreux problèmes psychologiques. N'en n'avez-vous

pas, non seulement en ce qui concerne l'argent, mais aussi la question sexuelle ou Dieu ou vos rapports humains ? N'êtes-vous pas préoccupés de savoir si vous êtes aimés ou non ? Si j'ai très peu d'argent et que j'en veux davantage, cela devient un problème. Je me fais du souci à ce sujet et j'ai un sentiment d'angoisse; ou je deviens envieux parce que vous avez plus d'argent que moi. Tout cela déforme la perception et c'est de cela que nous parlons. Nous sommes en train de chercher à voir comment ces difficultés surgissent. Je pense avoir dit cela assez clairement — ou voulez-vous que je développe davantage ?

Il est évident qu'un problème surgit lorsqu'il y a en moi une contradiction. S'il n'y a aucune contradiction, à aucun niveau, il n'y a pas de problème. Si je n'ai pas d'argent, je travaillerai, je mendierai, j'emprunterai — je ferai quelque chose et cela ne sera pas un problème.

☆ *Mais qu'arrive-t-il quand vous ne pouvez rien faire?*

★ Que voulez-vous dire : vous ne pouvez rien faire ? Si vous possédez une technique ou quelque connaissance spécialisée, vous devenez ceci ou cela. Si vous êtes incapable de faire autre chose, vous vous faites terrassier.

☆ *A partir d'un certain âge, un homme ne peut plus travailler du tout.*

★ Il a une assurance vieillesse.

☆ *Non, il ne l'a pas.*

★ Alors il meurt et il n'y a plus de problème. Mais ce problème n'est pas le vôtre, madame ?

☆ *Ce n'est pas mon problème personnel.*

★ Vous parlez donc de quelqu'un d'autre et nous sommes en dehors de la question. Ici nous parlons de vous, en tant qu'être humain ayant des problèmes et non de quelque parent ou ami.

☆ *Il n'a personne que moi pour s'occuper de lui. Comment puis-je venir vous écouter et le laisser désemparé?*

★ Ne venez pas.

☆ *Mais je veux venir.*

★ Dans ce cas, n'en faites pas un problème.

☆ *Etes-vous en train de dire que l'esprit peut s'élever au-dessus d'une situation embarrassante ou gênante, telle que le manque d'argent?*

★ Non. Voyez-vous, vous m'avez déjà devancé en essayant de résoudre un problème. Vous voulez savoir comment vous comporter par rapport à lui et je n'en suis pas encore là. Je n'ai fait que le poser, je n'ai pas parlé de la façon de le traiter. Lorsque vous dites que l'esprit doit s'élever au-dessus de lui ou lorsque vous demandez ce que doit faire un parent ou un ami qui est âgé et n'a pas d'argent, voyez-vous ce que vous êtes en train de faire ? Vous fuyez le fait... Attendez une minute! Ecoutez ce que j'ai à dire. N'acceptez ni ne rejetez ce que je dis, écoutez simplement. Vous ne voulez pas reconnaître le fait que le problème est le vôtre et non celui d'une autre personne. Si vous pouvez le résoudre en tant qu'être humain, vous aiderez ou non cette personne, selon le cas, à résoudre le sien. Mais dès que vous allez vers les problèmes d'autrui et que vous demandez : « que dois-je faire ? », vous vous mettez dans une situation où vous ne pouvez avoir aucune réponse et cela, par conséquent, devient une contradiction... Je ne sais pas si vous me suivez.

☆ *Je suis illettré à cause d'une incapacité provoquée dans mon enfance et cela a été un grand problème pour moi au cours de toute ma vie. Comment puis-je le résoudre ?*

★ Vous êtes tous terriblement occupés à chercher des solutions, n'est-ce pas ? Moi pas. Je regrette. Je vous ai dit dès le début de ces entretiens que résoudre des problèmes, les vôtres ou les miens, ne m'intéresse pas. Je ne suis ni votre aide ni votre guide. Vous êtes votre propre instructeur, votre propre discipline. Vous êtes ici pour apprendre et non pas pour demander à quelqu'un quoi faire et

quoi ne pas faire. Il ne s'agit pas de savoir comment agir au sujet d'une personne impotente, ou démunie, ou illettrée, et ainsi de suite, et ainsi de suite. Vous êtes ici pour apprendre par vous-mêmes les problèmes que vous avez et non pour être instruits par moi... Donc, je vous en prie, ne me mettez pas dans cette fausse situation, parce que je ne vous instruirai pas. Si je le faisais, je deviendrais un maître, un gourou et j'augmenterais la somme de sottise et d'exploitation qui existe déjà dans le monde. Donc nous sommes ici, vous et moi, pour apprendre, non pour être instruits. Nous apprenons, pas par l'étude, pas par l'expérience, mais en étant éveillés, totalement conscients de nous-mêmes. Donc nos rapports sont entièrement différents de ceux du maître et du disciple. Celui qui parle n'est pas en train de vous instruire, ni de vous dire ce que vous devriez faire — ce serait un manque excessif de maturité.

☆ *Lorsque nous sommes incapables de voir tout ce qui est impliqué dans un problème, comment pouvons-nous aller jusqu'à sa racine et le résoudre ?*

★ Vous êtes tous si pressés de savoir que faire, que vous ne m'avez pas donné le temps de pénétrer la question. Je vous en prie, écoutez deux minutes, si vous le voulez bien. Je ne suis pas en train de vous dire ce qu'il faut faire au sujet de vos problèmes, je vous indique comment apprendre et ce qu'est apprendre, et vous découvrirez qu'en le pénétrant ainsi, un problème arrive à sa fin. Mais si vous demandez qu'on vous appporte une solution, vous devenez comme un enfant irresponsable qu'on dirige et vous aurez encore plus de difficultés. Voilà qui est direct et simple donc, je vous en prie, une fois pour toutes, saisissez-le clairement dans le cœur et l'esprit. Nous sommes ici pour apprendre, non pour nous faire instruire. S'instruire c'est confier à la mémoire ce que l'on a entendu; mais par de simples répétitions, la mémoire ne fait pas surgir la résolution des problèmes. Il n'y a de maturité que dans le mouvement qu'est l'action d'apprendre. L'utilisation du

savoir, de ce qui n'a été qu'un enregistrement dans la mémoire, comme moyen de résoudre les problèmes humains, naît d'un manque de maturité et ne peut que les multiplier en créant de nouveaux conformismes.

Le simple désir de résoudre un problème est une évasion, n'est-ce pas ? Je ne l'ai pas pénétré, je ne l'ai pas étudié, exploré, compris, je ne connais pas sa beauté, ou sa laideur, ou sa profondeur; ma seule préoccupation est de le résoudre, de le mettre de côté. Ce désir intense qui nous pousse à résoudre un problème sans l'avoir compris, est une fuite et par conséquent devient un nouveau problème. C'est à cela qu'aboutit toute évasion.

Supposons que j'aie un problème et que je veuille le comprendre complètement. Je ne veux pas m'en évader, je ne veux pas me livrer à des considérations verbales, je ne tiens pas à en parler à qui que ce soit. Je ne veux que le comprendre. Je ne m'adresse à personne pour me faire dire ce que je dois en faire. Je vois que personne ne peut me le dire et que si quelqu'un me le disait, et que j'acceptais ses instructions, ce serait une façon d'agir stupide et absurde. Donc je dois apprendre sans me faire instruire et sans faire intervenir, dans ma façon d'aborder le cas actuel, ce que j'ai appris à l'occasion de problèmes précédents. Ah! vous ne voyez pas la beauté de cela!

Savez-vous ce que veut dire vivre dans le présent ? Non. Je crains que non. Vivre dans le présent c'est n'avoir aucune continuité du tout. Mais nous parlerons de cela une autre fois.

J'ai un problème et je veux le comprendre, je veux apprendre de quoi il est fait. Pour l'apprendre, je ne peux pas faire intervenir les souvenirs du passé en vue de le résoudre, car je suis devant un fait nouveau, qui veut que je l'aborde avec fraîcheur et non avec mes mémoires mortes, stupides. Le fait est actif, donc je dois le considérer dans son présent actif et l'élément temps doit être entièrement mis de côté.

Je veux savoir comment les problèmes psychologiques

surgissent. Ainsi que je l'ai dit, je veux comprendre toute la structure de leur origine et être par conséquent libéré de cette fabrication, donc savoir comment me comporter au sujet de l'argent, de la question sexuelle, de la haine, de tout ce qui concerne la vie. Ce faisant, je veux dire en découvrant comment ils surgissent et non en cherchant à les résoudre, je ne créerai pas de nouveaux problèmes psychologiques. Me suivez-vous ? Personne ne peut me dire comment ils surgissent : je dois le comprendre moi-même.

Veuillez, pendant que j'explore à l'intérieur de moi-même, explorer aussi en vous-mêmes, ne pas simplement écouter mes mots. Si vous ne regardez pas en vous-mêmes et n'allez pas au-delà des mots, ils ne vous aideront pas; ils seront une abstraction, non une réalité. La réalité est le mouvement même de la découverte intérieure, non l'indication verbale de ce mouvement. Est-ce clair ?

Pour moi, ainsi que je l'ai dit, la liberté est de la plus haute importance. Mais elle ne peut pas être comprise sans intelligence, et l'intelligence ne peut naître que lorsqu'on a compris complètement la cause, l'origine des problèmes. L'esprit doit être vif, attentif, il doit être dans un état de sursensibilité, de façon que chaque problème se dissolve dès qu'il se produit. Autrement, il n'y a pas de vraie liberté, il n'y a qu'une liberté fragmentée, périphérique, qui n'a aucune valeur. C'est comme le riche qui se dit libre. Grand Dieu! Il est esclave de ses boissons, de son sexe, de son confort, de douzaines de choses. Et le pauvre qui dit : « Je suis libre parce que je n'ai pas d'argent », a d'autres problèmes. Donc la liberté, et le maintien de cette liberté, ne peuvent pas être une simple abstraction; ils doivent être indispensables à chacun en sa qualité d'être humain, parce que ce n'est que lorsqu'on est libre qu'on peut aimer. Comment peut-on aimer si on est ambitieux, avide, compétiteur ?

N'acquiescez pas, messieurs. Vous me laissez faire tout le travail.

Cela ne m'intéresse pas du tout de résoudre un pro-

blème, ni d'aller en quête d'une personne qui m'aiderait à le résoudre. Aucun livre, aucun maître, aucune église, aucun prêtre, aucun sauveur ne pourra me dire comment m'y prendre. Nous avons joué avec cela pendant des millénaires et nous sommes encore surchargés de problèmes. Aller à l'église, se confesser, prier, rien de tout cela ne les résoudra. Ils ne feront que continuer à se multiplier, comme c'est le cas maintenant. Donc, comment surgissent-ils ?

Ainsi que je l'ai dit, lorsqu'il n'y a pas de contradiction en nous, il n'y a pas de problèmes. Une contradiction intérieure implique un conflit de désirs, n'est-ce pas ? Mais un désir en soi n'est jamais contradictoire. Ce sont les objets du désir qui créent la contradiction. Parce que je peins des tableaux ou que j'écris des livres, ou à cause de quelque stupidité que je fais, je veux être célèbre, reconnu. Lorsque personne ne me reconnaît, je suis dans un état de contradiction et je suis malheureux. J'ai peur de la mort — que je n'ai pas comprise — et dans ce que j'appelle l'amour il y a une contradiction. Ainsi je vois que s'il est vrai que les désirs sont à l'origine des contradictions, ce ne sont pas eux, mais leurs objets qui sont contradictoires. Si j'essaye de changer ou de rejeter les objets de mes désirs en me disant que je me fixerai sur l'un d'eux à l'exclusion de tous les autres, cette résolution, à son tour, devient un problème, parce que je dois résister, construire des barrières contre tout le reste. Donc, je ne dois pas entreprendre de changer ou de réduire les objets des désirs; je dois comprendre les désirs eux-mêmes.

Vous pouvez vous demander quels rapports ont les désirs avec les problèmes psychologiques. Nous venons de voir que ce ne sont pas les désirs eux-mêmes, mais leurs objets, ou leurs buts contrastants, qui créent nos contradictions et nos conflits intérieurs, et qu'il est inutile de s'efforcer à ne désirer qu'une seule chose. Le prêtre peut penser qu'il n'aspire qu'à atteindre Dieu, mais il a d'innombrables désirs dont il n'est pas conscient. Donc on doit comprendre la nature des désirs et non se contenter de les

contrôler ou de les dénier. Toutes les littératures religieuses disent qu'il faut les détruire, ne pas en avoir, ce qui est une sottise. On doit comprendre comment ils surgissent et ce qui leur donne leur continuité, non comment y mettre fin. En fait, voir comment ils surgissent est assez simple : il y a perception, contact, sensation — sensation même sans contact — et de là commence à naître le désir. Je vois une auto : ses lignes, sa forme, sa beauté m'attirent et je la veux. Mais détruire les désirs c'est n'être sensible à rien. Dès l'instant que je suis sensible, je suis déjà dans leur processus. Je vois un bel objet, une belle femme, d'autres choses, et les désirs prennent naissance; ou je vois une personne extrêmement intelligente et intègre, et je veux lui ressembler. De la perception naît la sensation et de la sensation le désir. Ce fait n'a rien de compliqué. La complexité commence lorsque la pensée intervient : je pense à l'auto, à la femme ou à la personne à qui je veux ressembler et, au moyen de cette pensée, le désir acquiert une continuité. Sans quoi il n'y a pas de continuité : je peux regarder l'auto sans la désirer. Me suivez-vous ? Mais dès que j'accorde la moindre pensée à cette voiture, le désir a une continuité et la contradiction commence.

☆ *Peut-il y avoir désir sans objet ?*

★ Cela n'existe pas; il n'y a pas de désir abstrait.

☆ *Le désir est donc toujours relié à un objet ? Mais vous avez dit précédemment que nous devons comprendre le mécanisme du désir lui-même et ne pas considérer l'objet.*

★ Monsieur, j'ai exposé la façon dont le désir surgit et j'ai montré comment, par la pensée, nous lui donnons une continuité.

Mais nous devons nous arrêter maintenant. Nous continuerons mardi prochain.

14 juillet 1964.

III

Il existe une grande différence entre communication et communion. Quand on communique, on partage des idées au moyen de mots plaisants ou déplaisants, au moyen de symboles, de gestes, et ces idées peuvent être traduites idéologiquement ou interprétées selon les particularités, les tempéraments, les conditionnements de chacun. Mais la communion est tout autre chose. Elle ne comporte ni partage ni interprétation d'idées. Tout en donnant lieu ou non à un entretien verbal, elle met directement en relation avec ce que l'on observe et chacun communie avec son propre esprit et avec son cœur. Cela peut se produire, par exemple, avec un arbre, une montagne ou un fleuve. Je ne sais pas si vous vous êtes jamais assis sous un arbre et si vous avez réellement essayé de communier avec lui. Ce n'est ni de la sentimentalité ni de l'émotivité; on est directement en contact avec l'arbre. Il y a là une extraordinaire intimité de rapports. Pour une telle communion, il faut le silence, un sens profond de calme; les nerfs, le corps sont au repos; le cœur lui-même cesse presque de battre. Alors il n'y a pas d'interprétation, pas de communication, pas de partage. L'arbre n'est pas vous-même ni êtes-vous identifié à l'arbre : il n'y a que ce sens d'intimité dans une grande profondeur de silence. Je ne sais pas si vous avez jamais essayé cela. Essayez-le un jour, lorsque votre esprit aura cessé de bavarder, d'errer un peu partout, lorsqu'il ne sera pas plongé dans ses soliloques, se souvenant des tâches faites ou de celles qui restent à faire. Oubliant

tout, essayez de communier avec une montagne, un torrent, une personne, un arbre, avec le mouvement même de la vie. Cela exige un sens étonnant d'immobilité et une attention particulière — non pas une concentration, mais une attention détendue et agréable.

Or, je voudrais communier avec vous ce matin à propos de ce que nous disions l'autre jour. Nous parlions de la liberté et de sa qualité. La liberté n'est pas un idéal, une chose lointaine; elle n'est pas l'idéation, qui n'est que théorie d'un esprit en prison. Elle n'existe que lorsque l'esprit n'est plus mutilé par aucun problème quel qu'il soit. Lorsqu'il l'est, il ne peut pas communier avec elle, ni même peut-il être conscient de son extraordinaire qualité.

La plupart des personnes ont des problèmes et finissent par s'en accommoder; elles s'habituent à eux et les acceptent comme faisant partie de leur vie. Mais ils ne sont pas résolus du fait qu'on les accepte ou qu'on s'y habitue : si l'on gratte la surface, ils sont toujours là, en train de suppurer. Mais la plupart des personnes vivent dans cet état — acceptant perpétuellement un problème après l'autre, une douleur après l'autre; elles éprouvent de la déception, de l'angoisse, des désespoirs et elles acceptent.

Si nous ne faisons qu'accepter les problèmes et vivre avec eux, nous ne les avons évidemment pas résolus du tout. Nous pouvons nous imaginer qu'ils sont oubliés ou qu'ils n'ont plus d'importance; mais ils importent infiniment, car ils pervertissent l'esprit, déforment la perception et détruisent la clarté. Si nous avons un problème, il absorbe en général tout le champ de notre vie. Il peut se rapporter à une question d'argent, à une question sexuelle, ou au fait que nous sommes illettrés, ou que nous aspirons à nous réaliser, à devenir célèbre. Quel qu'il soit, il nous absorbe au point de consumer notre être, et nous pensons qu'en le résolvant nous serons délivrés de toutes nos misères. Mais tant qu'un esprit étroit et mesquin essaye de résoudre son problème personnel, isolé du mouvement général de la vie, il ne peut jamais se libérer, car chaque problème étant

relié à un autre, le considérer tout seul et essayer de le résoudre fragmentairement est absolument inutile. C'est comme cultiver un coin de champ et penser qu'on a cultivé le champ entier. On doit cultiver la totalité du champ, on doit aborder chaque problème qui se présente, car, ainsi que je l'ai dit l'autre jour, ce qui importe n'est pas de le résoudre, mais de le comprendre, quelque douloureux, exigeant, urgent et pressant qu'il puisse être.

Je ne suis pas dogmatique ou affirmatif, mais il me semble qu'être préoccupé d'un seul problème indique un esprit mesquin, et un petit esprit qui essaye indéfiniment de résoudre son problème personnel ne peut jamais trouver le moyen d'en sortir. Il peut s'évader de différentes façons, devenir amer et cynique ou s'abandonner au désespoir, mais il ne peut jamais comprendre toute la signification de l'existence.

Donc, si nous voulons connaître la nature des problèmes, nous devons nous occuper de tout le champ d'où ils surgissent et non d'un seul cas particulier, car quel qu'il soit, quelque compliqué, exigeant ou pressant qu'il puisse être, il est relié à tous les autres; ce qui importe, par conséquent, c'est de ne pas l'aborder fragmentairement, et cela est très difficile. Lorsque se présente un problème urgent, douloureux, insistant, la plupart d'entre nous pensent qu'il est nécessaire de le résoudre isolément, sans prendre en considération toute la structure des problèmes. Nous y pensons fragmentairement, mais un esprit fragmentaire est en réalité mesquin; il est, si je peux employer ce mot, bourgeois. Je n'emploie pas ce mot péjorativement, mais comme indication de ce que l'esprit est en fait : il est médiocre lorsqu'il veut résoudre isolément un problème personnel. La personne consumée de jalousie veut agir sur place, faire quelque chose, supprimer la jalousie ou se venger. Mais ce tourment particulier est relié très profondément à d'autres problèmes. C'est toute leur structure que nous devons considérer et non une de leurs parties.

Lorsque nous parlons de ces questions, il doit être en-

tendu que nous ne cherchons la solution d'aucun problème. Ainsi que je l'ai fait remarquer, la recherche d'une solution est une évasion. Cette évasion peut être réconfortante ou douloureuse, elle peut exiger une certaine capacité intellectuelle ou d'autres talents, mais quelle qu'elle soit, c'est toujours une évasion. Si nous voulons être libérés, dégagés de toutes les pressions que comportent nos problèmes, de sorte que nos esprits soient complètement calmes et lucides — car ils ne peuvent l'être qu'en liberté — notre première tâche ne doit pas être de résoudre ces problèmes, mais de les comprendre. Comprendre est bien plus important que résoudre. La compréhension n'est pas la capacité ou l'habileté d'un esprit qui a acquis diverses connaissances analytiques et est capable de les appliquer à un problème déterminé : comprendre c'est être en communion avec le problème. Etre en communion avec lui n'est pas être identifié à lui. Ainsi que je l'ai dit, pour être en communion avec un arbre, un être humain, une rivière, avec l'extraordinaire beauté de la nature, il faut un certain calme, un certain sens d'être à part, d'être très loin des choses.

Donc, ce que nous essayons d'apprendre ici, c'est à être en communion avec le problème. Mais comprenez-vous la difficulté de cette assertion ? Lorsqu'il y a communion avec quoi que ce soit, la pensée du « moi » est absente. Lorsque vous êtes en communion avec la personne que vous aimez — avec votre femme, avec votre enfant, lorsque vous tenez la main d'un ami, en cet instant — si ce n'est pas simplement un sentiment, une sensation artificielle qu'on appelle amour, mais quelque chose de tout à fait différent, de vital, de dynamique, de réel — il y a une absence totale de tout le mécanisme du « moi », avec son processus de pensée. De même, être en communion avec un problème implique une complète non-identification en observation. Les nerfs, le cerveau, le corps — toute l'entité est au repos. En cet état, on peut observer le problème sans identification, et c'est le seul état qui puisse comporter une compréhension du problème.

Un soi-disant artiste peut peindre un arbre ou écrire un poème à son sujet, mais je me demande s'il est vraiment en communion avec l'arbre. En l'état de communion, il n'y a pas d'interprétation, il n'y a aucun sens de communication, il n'y a aucune recherche de moyens d'expression. Que l'on cherche ou non à transmettre un message avec des mots, sur une toile ou en pierre a très peu d'importance; mais dès l'instant qu'on veut s'exprimer, se montrer, se vendre, devenir célèbre, etc., l'importance du moi entre en jeu.

Comprendre un problème complètement c'est donc être en communion avec lui. Alors on s'aperçoit qu'il n'a aucune importance et que ce qui importe est cet état de communion, et on ne crée plus de problèmes. Mais si l'on n'est pas capable de cette communion, si l'on est égoïstement centré sur soi, à la recherche d'une expression personnelle ou d'autres buts aussi enfantins — c'est alors que, mesquinement, on se crée des problèmes.

Ainsi que je le disais l'autre jour, pour comprendre un problème — n'importe lequel — on doit comprendre tout le processus des désirs. L'homme est auto-contradictoire psychologiquement et, par conséquent, dans son action. Il pense une chose et en fait une autre. Il vit dans un état d'auto-contradiction, sans quoi il n'aurait pas de problèmes. Or, l'auto-contradiction surgit lorsqu'on ne comprend pas la nature des désirs. Pour vivre sans conflit d'aucune sorte, on doit comprendre la structure et la nature des désirs : ne pas les refouler, ni les contrôler, ni les détruire, ni simplement s'y complaire, ainsi que le font la plupart des personnes. Cela ne veut pas dire s'endormir, végéter et simplement accepter la vie avec toutes ses dégénérescences, mais voir par soi-même que tout conflit, sous n'importe quelle forme de querelles familiales, communales ou sociales, détériore l'esprit, rend terne et insensible.

Ainsi que je l'ai déjà dit, un désir en soi n'est pas un état de contradiction — ce sont les objets des désirs et les réactions des désirs à ces objets qui créent la con-

tradiction. Un désir n'a une continuité que lorsque la pensée s'identifie à lui.

Pour observer il faut de la sensibilité : les yeux, les oreilles, tout l'être doit être vivant et pourtant l'esprit doit être calme. Alors on peut regarder une belle voiture, une jolie femme, une demeure splendide ou un visage extraordinairement vivant, intelligent : on peut observer chaque chose telle qu'elle est, et s'en tenir à cette vision. Mais ce qui arrive en général c'est que la pensée, s'identifiant avec le désir, lui donne une continuité.

L'important est donc d'observer sans introduire la pensée. Mais ne faites pas un problème de cette assertion. Ne dites pas : « Comment puis-je observer, comment puis-je voir et sentir sans permettre à la pensée d'intervenir ? ». Si vous percevez par vous-même tout le processus des désirs, la contradiction provoquée par leurs objets, et la continuité que la pensée confère à un désir — si vous voyez toute cette machinerie en opération, vous ne poserez pas cette question.

Pour apprendre à conduire une voiture, il n'est pas suffisant de se faire expliquer la théorie : on doit s'asseoir au volant, faire démarrer la voiture, se servir des freins, apprendre tout le mouvement de la conduite. De même, pour connaître le mécanisme extraordinairement délicat de la pensée et du désir, on ne doit pas se borner à se faire instruire à son sujet, on doit l'observer, l'apprendre directement par soi-même, ce qui exige une grande sensibilité d'approche.

J'ai dit qu'il ne s'agit pas de résoudre des problèmes, mais de les comprendre. Ils ne surgissent que lorsqu'il y a contradiction, conflit, et tout conflit implique un effort, n'est-ce pas ? L'effort de réussir, l'effort de devenir, l'effort de changer ceci en cela, l'effort d'approcher une chose et d'éloigner une autre. Ces efforts ont toujours pour origine quelque désir auquel la pensée a donné une continuité. On doit donc apprendre ce qu'est tout ce processus, apprendre, non se faire instruire par un conférencier, ce qui

n'a absolument aucune valeur. Ce qu'on entend au téléphone peut être agréable ou déplaisant, réel ou complètement stupide et faux : mais c'est ce qu'on entend qui compte, pas l'instrument lui-même. La plupart des personnes attachent de l'importance à l'instrument. Ne pensez pas qu'il vous apprendra quoi que ce soit : j'ai constamment relevé cette forme particulière de sottise. Vous êtes ici pour apprendre, et vous êtes en train d'écouter, non seulement celui qui parle, mais vous-mêmes. Vous êtes en communion avec vous-mêmes, vous êtes en observation, afin de déceler l'opération des désirs et la naissance des problèmes. Vous entrez ainsi dans votre propre intimité et celle-ci ne peut être ressentie très profondément que lorsqu'on s'y prend avec beaucoup de calme, sans se dire : « Je dois à tout prix déceler ce mécanisme », et s'agiter et s'énerver. Vous êtes en train de découvrir comment surgit un problème et comment la pensée le perpétue en donnant une continuité à un désir particulier. Nous allons donc apprendre ce qu'est la naissance d'un problème et ce qu'est sa fin — non pas en nous donnant le temps d'y penser, mais en y mettant fin immédiatement.

Quel que soit le problème, la pensée lui donne une continuité. Si vous me dites quelque chose d'agréable, ma pensée s'identifie à ce plaisir et veut continuer à vivre en lui; donc, je vous considère mon ami et désire vous voir souvent. Mais si vous me dites quelque chose d'insultant, qu'arrive-t-il ? Je donne aussi une continuité à ce sentiment particulier en y pensant. Ce que vous m'avez dit est peut-être vrai, mais ne me plaît pas, donc je vous évite ou je désire vous attaquer à mon tour. Tel est le mécanisme qui crée des problèmes et les fait durer.

Je pense que c'est assez clair. On donne une continuité à ce à quoi on pense constamment. Vous connaissez vos pensées désordonnées au sujet de vos familles, les souvenirs agréables et les illusions que vous avez sur vous-mêmes. Elles reviennent constamment et constituent par conséquent une continuité. Mais si vous commencez à comprendre

tout ce processus et à apprendre par vous-mêmes la nature de cette continuité, dès qu'un problème surgit, vous pouvez entrer en complète communion avec lui, parce que la pensée n'intervient pas et, par conséquent, le problème prend fin immédiatement. Me suivez-vous ?

Messieurs, prenons un problème très courant : la plupart d'entre nous veulent se sentir en sécurité. C'est un des besoins humains d'origine animale. Une certaine sécurité dans le sens physique est évidemment nécessaire. On doit avoir un endroit où habiter et l'on doit savoir où trouver son prochain repas — à moins que l'on vive en Orient où l'on peut envisager avec une certaine désinvolture l'insécurité matérielle, errer de village en village, etc. Heureusement ou malheureusement, on ne peut pas faire cela ici; on se ferait emprisonner pour vagabondage avec tout ce qui s'ensuit d'inconvénients...

Chez l'animal, chez le bébé, chez l'enfant, le besoin de sécurité physique est très fort. Mais beaucoup d'entre nous veulent une sécurité psychologique; en tout ce que nous faisons, pensons et sentons, nous voulons avoir une sécurité, une certitude. C'est pour cela que nous avons tellement l'esprit de compétition, que nous sommes jaloux, avides, envieux, brutaux; c'est pour cela que nous sommes si préoccupés par des choses qui n'ont absolument aucune importance. Cette demande insistante de sécurité psychologique existe depuis des millions d'années et nous ne nous sommes jamais demandé où est sa vérité. Nous avons admis qu'il nous faut une sécurité psychologique dans nos rapports avec notre famille, avec notre femme ou notre mari, avec nos enfants, avec nos possessions, avec ce que nous appelons Dieu. A tout prix il nous la faut.

Or, je veux être en communion avec ce besoin de sécurité psychologique, parce que c'est un vrai problème. Ne pas se sentir en sécurité psychologiquement c'est pour la plupart d'entre nous perdre pied, faire une névrose ou devenir quelque peu bizarre. On peut voir ce regard bizarre

dans le visage de nombreuses personnes. Je veux découvrir de quoi est réellement fait ce besoin de sécurité, car c'est ce désir qui, dans les relations humaines, engendre la jalousie, l'angoisse, la haine, l'état misérable dans lequel vivent la plupart d'entre nous. Ayant aspiré à cette sécurité pendant tant de millions d'années, comment, étant si conditionné, l'esprit peut-il découvrir la vraie nature de ce besoin ? Il est évident que si je veux la découvrir, je dois être en complète communion avec lui. Je ne veux pas me faire instruire à ce sujet : ce serait trop sot — je dois apprendre par moi-même. Je dois explorer, connaître ce besoin de sécurité, être en intimité complète avec lui, autrement je ne saurai jamais s'il existe ou non une chose qu'on puisse appeler sécurité. Et c'est probablement cela le problème majeur pour la plupart d'entre nous. Si je découvre qu'il n'y a pas de sécurité du tout, je ne crée plus de problèmes, n'est-ce pas, car je me situe en dehors des batailles pour la sécurité : mon action dans mes relations humaines devient autre. Si ma femme veut me quitter, elle me quittera, je n'en ferai pas un drame, je ne haïrai personne, je ne serai pas jaloux, envieux, colère, etc.

Je vois que vous me suivez attentivement maintenant. C'est sans doute que vous êtes plus familiers que moi avec cet aspect de la question. Personnellement, je ne veux pas faire de la sécurité un problème. Je ne veux créer aucun problème d'aucune sorte, économique, social, psychologique ou soi-disant religieux. Je vois très clairement qu'un problème rend terne, insensible et que seul un esprit extrêmement sensitif est intelligent. Et parce que ce cri d'appel vers une sécurité est si profond et si insistant en chacun de nous, je veux savoir si elle existe ou non. Mais il est très difficile de le savoir, parce que, non seulement depuis notre enfance, mais depuis l'origine des temps, l'homme a toujours eu le besoin de se sentir en sécurité, dans son travail, ses pensées, ses émotions, ses croyances, ses sentiments nationaux, sa famille, ses possessions. C'est pour cela que la mémoire, les traditions, tout

le réseau du passé, jouent un rôle si déterminant dans nos vies.

Or, toute expérience augmente mon sens de sécurité. Comprenez-vous ? Chaque expérience est enregistrée dans la mémoire, est ajoutée à l'entassement qui s'y trouve déjà.

Cette expérience accumulée devient mon arrière-plan permanent au cours de toute ma vie et avec cet arrière-plan je vis de nouvelles expériences; ainsi chacune d'elles s'ajoute à cet arrière-plan de mémoires, dans lequel je me sens en sécurité, à l'abri. Il faut que je sois conscient de ce processus extraordinaire de mon conditionnement. Il ne s'agit pas de me libérer de mon conditionnement, mais d'être en communion avec lui d'instant en instant. Alors je peux percevoir le désir de sécurité et ne pas en faire un problème.

Est-ce clair ? Voulez-vous poser des questions à ce sujet ?

☆ *Il n'y a pas de communion parce que l'esprit est encombré du fardeau du moi.*

★ Monsieur, je vous pose une question, je vous demande : qu'est-ce que la communion ? Que se produit-il lorsque je vous pose cette question ? Tout le mécanisme de votre esprit conditionné entre en opération et vous répondez; mais vous n'avez pas réellement écouté la question. Vous y avez pensé ou non précédemment. Peut-être y avez-vous pensé à l'occasion, ou avez-vous lu quelque chose à ce sujet dans un livre et vous répétez ce que vous avez lu, mais vous n'écoutez pas vraiment. Lorsque quelqu'un vous dit : « Essayez de communier avec un arbre », il est évident que si cela vous intéresse tant soit peu, vous devez d'abord comprendre ce que cela veut dire : vous allez vous asseoir sous un arbre, ou au bord de la rivière, ou à l'ombre d'une montagne, ou vous regardez tout simplement votre femme ou votre enfant. Que veut dire être en communion ? Cela veut dire qu'il n'y a pas de barrière de pensées entre l'observateur et ce qui est observé. L'obser-

vateur n'est pas en train de s'identifier avec l'arbre, la personne, la rivière, la montagne, le ciel : simplement, il n'y a pas de barrière. S'il y a un moi, avec la complexité de ses pensées et de ses préoccupations, qui observe l'arbre, il n'y a pas de communion. Etre en communion avec quelqu'un ou quelque chose exige de l'espace, du silence : le corps, les nerfs, l'esprit et le cœur, tout l'être est calme, complètement immobile. Ne demandez pas : « Comment être immobile ? » Ne faites pas du silence un autre problème. Voyez simplement qu'il n'y a pas de communion si le mécanisme de la pensée est en opération..., ce qui ne veut pas dire qu'il faut s'endormir !

Vous n'avez probablement jamais fait cela. Vous n'avez jamais été en communion avec votre femme, votre mari, vos enfants, avec qui, pourtant, vous dormez, respirez, mangez, passez votre existence. Il se peut même que vous n'avez jamais communié avec vous-même. Si vous êtes catholiques, vous allez à l'église et recevez ce qu'on appelle la communion, mais qui n'est pas cela. De telles pratiques sont un tel manque de maturité !

Lorsque nous parlons ainsi de communier avec la nature, avec les montagnes, ou les uns avec les autres, la plupart d'entre nous, ne sachant pas ce que cela veut dire, essayent de l'imaginer. Nous spéculons à ce sujet et nous disons : « C'est le moi qui empêche la communion. » Je vous en prie, n'en faites pas un autre problème. Vous en avez assez comme cela. Ecoutez simplement. Vous êtes en communion avec moi et je suis en communion avec vous. Je vous parle et pour comprendre ce que je dis, vous n'avez qu'à écouter. Ecouter est une attention sans effort où les nerfs sont au repos. Cela ne consiste pas à dire : « Je dois écouter », à se raidir et à tendre vos nerfs. Cela veut dire écouter agréablement, facilement, en silence, de façon à percevoir ce que la personne qui parle essaye d'exprimer. Ce dont elle parle pourrait être une sottise totale ou une réalité et, pour le savoir, il faut écouter — mais il semble que cela soit une de vos plus grandes difficultés. Vous n'êtes pas en

train d'écouter; en vos esprits vous discutez avec moi, suscitant une barrière de mots.

Ce qui est important dans tout cela c'est d'être en communion avec soi-même d'une façon agréable et heureuse, de sorte que l'on puisse suivre le moindre mouvement de ses pensées et de ses sentiments, comme on suivrait ce petit torrent : voir chaque mouvement de la pensée, chaque mouvement des sentiments, sans essayer de les corriger, sans se dire que c'est bien ou mal, sans tous ces jugements bourgeois, sots, mesquins. Observer, et par cette observation, alors qu'on ne s'identifie avec aucune pensée, aucun sentiment (qu'ils soient plaisants ou déplaisants) on découvre que l'on peut communier avec soi-même.

La plupart d'entre nous veulent une sécurité psychologique, insistent pour l'avoir et c'est ainsi que la famille devient un cauchemar, car nous nous en servons d'une façon horrible pour asseoir notre propre sécurité. Ensuite c'est la nation qui devient notre sécurité et nous nous lançons dans les stupidités des nationalismes. Il n'y a rien de mal dans l'institution de la famille; c'est lorsque l'on s'en sert pour sa sécurité psychologique qu'elle devient un poison mortel.

Il faut, pour le comprendre, être en communion avec ce désir profondément enraciné de sécurité. Il revient constamment sous des aspects divers : non seulement dans la famille, mais aussi dans les souvenirs et dans la domination ou l'influence qui s'exercent dans les relations humaines. On se remémore des événements qui, au cours de ces relations, ont fait plaisir, donné quelque espoir ou quelque assurance, et en ces souvenirs on prend abri. Il y a la sécurité de l'habileté, du savoir; il y a celle du nom et de la situation. Et il y a celle du talent : on sait peindre, jouer du violon, ou on a quelque autre capacité.

Lorsqu'on entre en communion avec ce désir qui nous pousse à chercher une sécurité et que l'on s'aperçoit que c'est ce désir qui engendre nos contradictions intérieures parce que rien au monde, y compris nous-même, n'est

jamais en sécurité, lorsqu'on a découvert cela (non lorsqu'on se le fait dire) et qu'on a résolu le problème complètement, on est sorti du champ des contradictions et l'on est, par conséquent, affranchi de la peur.

Est-ce assez pour ce matin ?... Je ne sais pas si vous avez jamais été silencieux intérieurement. Lorsqu'on marche le long des rues, l'esprit est complètement silencieux; on observe, on écoute, sans penser. Lorsqu'on est au volant d'une voiture, on regarde la route, les arbres, les voitures qui passent. On observe sans récognition, sans que tout ce mécanisme de la pensée entre en opération. Plus ce mécanisme opère, plus il use l'esprit; il ne laisse pas de place à l'innocence, et seul un esprit innocent peut voir la réalité.

16 juillet 1964.

IV

Il y a une grande différence entre changement et mutation. Un simple changement ne mène à rien. On peut se rendre superficiellement adaptable, se conformer adroitement à des milieux différents, à toutes sortes de circonstances, à des impositions intérieures et extérieures; mais une mutation exige un tout autre état d'esprit. C'est cette différence que je voudrais montrer ce matin.

Changer c'est modifier et réformer; c'est remplacer une chose par une autre. Tout changement implique un acte de volonté, conscient ou inconscient. Lorsque l'on considère la confusion, la famine, l'oppression, la misère extrême de toute l'Asie sous-développpée, on voit la nécessité d'un changement radical, révolutionnaire, non seulement matériel ou économique, mais aussi psychologique : un changement à tous les niveaux de notre être, à l'extérieur comme à l'intérieur de nous-mêmes, qui améliorerait l'existence humaine. Cela semble assez évident, et les esprits les plus conservateurs sont d'accord sur ce fait. Mais je crains que même lorsqu'on le reconnaît on ne voie pas tout ce qu'il implique. Voit-on assez profondément qu'en réajustant, substituant, réformant, on ne fait que polir et, pour ainsi dire, purifier superficiellement les mœurs ? Je pense que nous devrions comprendre profondément ce qu'implique le fait de chercher à nous modifier avant d'examiner ce que j'entends pas mutation.

Bien que ces modifications soient nécessaires, elles sont

toujours, à mon sens, superficielles. Ce sont des mouvements provoqués par le désir ou la volonté, des initiatives orientées vers une direction déterminée, vers un comportement et une action bien définis. Tout changement provoqué comporte évidemment un motif, lequel peut être personnel ou collectif, manifesté ou intérieur; ce motif peut être charitable, généreux ou être suscité par la peur et le désespoir. Quels que soient sa nature et le niveau où il se situe, le mouvement qu'il engendre ne peut manquer de produire en nous certains changements. Nous sommes tout à fait aptes, en tant qu'individus ou collectivités, à modifier notre comportement sous des influences ou des pressions, ou lorsqu'une nouvelle invention affecte nos vies, directement ou indirectement. On peut nous amener à modifier nos pensées, à les orienter dans telle ou telle direction, au moyen d'articles de journaux ou de propagandes idéologiques. Les religions organisées exigent de nous éduquer, depuis l'enfance, selon certaines croyances qui nous conditionnement jusqu'à la fin de nos vies, de sorte que tout changement qui peut se produire en nous demeure dans le cadre modifié de ces croyances.

En somme, peu d'entre nous changent, si ce n'est pour un motif. Celui-ci peut être altruiste ou personnel, limité ou vaste; il peut être la crainte de ne pas recevoir une récompense ou de ne pas atteindre quelque état promis dans le futur. Les uns se sacrifient pour une collectivité, d'autres pour l'Etat, pour une idéologie ou pour une certaine façon de croire en Dieu, et cela dans le but conscient ou inconscient de changer l'être humain. Mais ce qu'ils appellent changement n'est qu'une continuité modifiée de ce qui a été. Nous sommes devenus très habiles à ce jeu, nous faisons constamment de nouvelles découvertes en physique, en mathématiques, en sciences appliquées, nous inventons dans tous les domaines, nous nous préparons à aller à la lune. En certains secteurs nous sommes extraordinairement savants et bien informés, et les changements de cette nature impliquent la capacité de nous ajuster au

nouveau milieu et aux nouvelles pressions qu'il crée. Mais est-ce suffisant ? On peut se rendre compte de ce que comporte ce révisionnisme superficiel, et sentir la nécessité d'une transformation intérieure radicale, qui ne soit pas provoquée par un motif et ne soit pas le résultat d'une imposition. On peut percevoir la nécessité d'une mutation à la racine même de la faculté de penser, faute de quoi les hommes ne seront que des singes savants, doués de capacités extraordinaires, et pas du tout de vrais êtres humains.

Se rendant compte de cela profondément, que doit-on faire ? Faute de cette transformation radicale, révolutionnaire, de cette complète mutation à la racine de notre être, nos problèmes économiques et sociaux se multiplieront inévitablement et deviendront de plus en plus critiques. Il nous faut donc avoir des esprits neufs et frais et, à cet effet, cette mutation doit se produire jusqu'au fond de notre conscience, et ne peut pas être le résultat d'un acte de volonté : elle doit être sans motif.

Je ne sais pas si je me suis bien expliqué.

Voyant la nécessité d'un changement, on peut appliquer sa volonté à le produire. La volonté est un désir qu'oriente, dans une direction particulière, une détermination et que met en œuvre la pensée, la peur, une révolte. Mais tout ce qui peut résulter d'une action issue du désir, de la volonté, est limité. C'est un prolongement modifié de ce qui existait déjà, ainsi qu'on peut le constater dans le monde communiste, de même que dans les pays capitalistes. Il faut donc une révolution extraordinaire, une révolution psychologique dans l'être humain, dans l'homme lui-même; mais s'il a un but, un plan, un programme, la révolution est dans les limites du connu et, par conséquent, n'est pas du tout un changement.

Je peux me changer, je peux me forcer à modifier ma façon de penser, à adopter des croyances, à renoncer à des habitudes, à me débarrasser de mon nationalisme; je peux opérer mon propre « lavage de cerveau » au lieu de subir celui d'un parti ou d'une église. Tout cela est assez facile,

mais j'en vois la futilité, parce que cela reste en surface et ne mène pas à la profondeur d'entendement d'où il est possible de vivre, d'être et d'agir. Alors, que peut-on faire ?

Comprenez-vous ma question ? J'espère l'avoir posée clairement : Si je fais un effort pour changer, cet effort doit avoir un motif, c'est-à-dire qu'un désir déclenche un mouvement dans un certaine direction. Il y a l'action d'une volonté, par conséquent ce qui se produit n'est qu'une modication et pas du tout un changement.

Je vois très clairement que je dois changer; changer sans effort. Tout effort dans ce sens opère contre lui-même, car il implique l'application d'un désir, d'une volonté, conformément à un modèle préétabli, à une formule, à un concept. Alors, que puis-je faire ?...

Je ne sais pas si vous voyez cela comme moi, si vous sentez l'extraordinaire intérêt de cette question, non en tant que spéculation intellectuelle, mais en tant que facteur vital dans nos vies. Depuis des millions d'années l'homme s'efforce de se modifier et il est toujours la proie de l'angoisse, du désespoir, de la peur, avec quelques rares éclaircies de joie et de bonheur. Et comment cette entité, qui a été si lourdement conditionnée depuis si longtemps, peut-elle rejeter ce fardeau sans effort ? Sans effort, car le rejet du fardeau ne doit pas devenir un autre problème. Ainsi que je l'ai dit l'autre jour, avoir un problème c'est se trouver dans une situation psychologique que l'on n'est pas capable de comprendre pleinement, d'explorer jusqu'au bout, de liquider.

Produire cette mutation ?... Non, ces mots sont erronés. Il faut qu'elle ait lieu, et qu'elle ait lieu maintenant. Si l'on y introduit le facteur temps, le temps crée un problème. Il n'y a pas de demain, il n'y a pas un temps pour procéder à un changement, la durée étant la pensée. C'est maintenant ou jamais. Comprenez-vous ?

Je vois la nécessité de ce changement radical en moi en tant qu'être humain faisant partie de toute la race humaine; et je vois aussi que le temps — qui est la pen-

sée — ne doit pas intervenir du tout, qu'il ne peut pas résoudre ce problème. Je m'y suis exercé pendant des milliers et des milliers d'années, et pourtant je n'ai pas changé. Je continue à vivre avec mes habitudes, ma cupidité, ma jalousie, mes craintes et je suis toujours prisonnier de l'esprit de compétition, qui constitue la trame de l'existence. C'est la pensée qui a créé cette trame et, en aucune circonstance, la pensée ne peut la modifier sans créer une autre trame : la pensée, qui est le temps. Je ne peux donc pas, au moyen de la pensée, du temps, provoquer une mutation, un changement radical. Aucune intervention de la volonté, aucune pensée ne peuvent orienter ce changement.

Alors, que me reste-t-il ? Je me répète que le désir — qui est volonté — ne peut pas susciter en moi une réelle mutation; que les hommes jouent avec cela depuis des siècles sans avoir provoqué en eux ce changement fondamental; qu'ils ont mis en œuvre la pensée, c'est-à-dire le temps, le lendemain avec ses exigences, ses inventions, ses pressions, ses influences, et qu'aucune transformation ne s'est produite. Alors, que reste-t-il à faire ?

Si l'on a compris toute la structure et le mouvement de la volonté, celle-ci n'agit plus. Et si l'on voit que l'emploi de la pensée, du temps comme instrument pour se transformer n'est qu'un ajournement, le processus de pensée arrive à sa fin. Mais que veut dire comprendre ? Est-ce une opération intellectuelle sur le plan verbal ou est-ce la constatation d'un fait ? On peut se dire : « Je comprends », mais le mot n'est pas la chose : la compréhension intellectuelle d'un problème n'est pas sa résolution. Cette soi-disant compréhension intellectuelle n'est, en fait, que verbale et le mot y assume une importance énorme. Mais lorsque la compréhension est réelle, le mot n'est plus important du tout, il n'est qu'un moyen de communication, et l'on est directement en contact avec la réalité, qui est le fait. Si l'on constate comme un fait, la futilité de la pensée, du temps, en ce qui concerne la transformation radicale dont je parle, on rejette toute la structure de la

volonté et de la pensée, et l'on ne possède plus aucun instrument pour agir.

Jusqu'ici, nous avons communiqué, vous et moi, verbalement, et peut-être avons-nous aussi établi une certaine communion. Mais avant d'aller plus loin, je voudrais revenir sur ce que j'entends par communion. Si vous vous promenez seul dans une forêt ou le long d'un torrent, et si vous éprouvez le sentiment paisible de vivre complètement avec tout — avec les rochers, les fleurs, le torrent, les arbres, le ciel — vous savez ce qu'est la communion. Le « vous-même », avec ses pensées, ses angoisses, ses plaisirs, ses mémoires, ses souvenirs, ses désespoirs, a complètement cessé. Il n'y a pas de « vous-même » en tant qu'observateur distinct de ce qui est observé, il n'y a qu'un état de complète communion. Et c'est cela que, je l'espère, nous avons établi ici. Ce n'est pas un état hypnotique; le conférencier n'agit pas sur vous : il vous a expliqué soigneusement, verbalement, certaines choses. Mais il y a plus, qui ne peut être mis en mots. Les mots peuvent vous informer jusqu'à un certain point, mais vous devez en même temps vous rappeler que le mot n'est pas la chose et ne doit pas intervenir dans votre perception directe d'un fait. S'il vous arrive de communier avec un arbre, votre esprit n'est pas occupé à le classifier, ou à se demander s'il est utile. Votre communion avec lui est directe. De même, nous devons établir cette communion entre nous, car ce qui s'ensuit est une des choses dont on peut parler le plus difficilement.

Nous en sommes au point où l'action de la volonté, l'action de la pensée (qui est le temps) et le mouvement engendré par toute influence et toute pression, sont parvenus à leur fin. L'esprit qui, au-delà des mots, a observé et compris ce fait, est complètement silencieux. Il n'est pas l'initiateur d'un mouvement quel qu'il soit, conscient ou inconscient. Mais voici encore un point que nous devons examiner avant d'aller plus loin.

Consciemment, vous pouvez ne pas vouloir agir dans une

direction quelconque, parce que vous avez observé la futilité de toute modification calculée, depuis celle du communiste jusqu'à celle du plus réactionnaire des conservateurs. Vous avez vu combien tout cela est vain. Mais intérieurement, inconsciemment, un énorme poids du passé vous pousse dans une certaine direction. Vous êtes conditionnés en tant qu'Européen, chrétien, homme de science, mathématicien, artiste ou technicien; et une tradition multimillénaire, très soigneusement exploitée par l'Eglise, a instillé dans l'inconscient certaines croyances et certains dogmes. Il se peut que vous les rejetiez consciemment mais, inconsciemment, ce poids est toujours là, vous êtes toujours chrétien, anglais, allemand, italien ou français, ce qui vous fait pencher en faveur d'intérêts nationaux, économiques ou familiaux, ou dans le sens des traditions de la race à laquelle vous appartenez. Lorsque cette race est extrêmement vieille, son influence est d'autant plus profonde.

Comment peut-on balayer tout cela ? Comment l'inconscient peut-il être nettoyé du passé ? Les psychanalystes pensent que l'inconscient peut être partiellement ou même complètement nettoyé par l'analyse, par l'investigation, l'exploration, la confession, l'interprétation des rêves, etc., et que l'on peut ainsi devenir, pour le moins, une personne dite « normale », capable de s'adapter au monde actuel. Mais une analyse comporte toujours l'analyste et l'analysé, un observateur qui interprète ce qu'il observe, c'est-à-dire une dualité, une source de conflit.

Je vois donc que l'analyse ne mène à rien. Elle peut m'aider à être un peu moins névrosé, un peu plus bienveillant envers ma femme ou mon voisin, ou à surmonter quelque autre difficulté aussi superficielle. Mais ce n'est pas de cela que nous parlons. Je vois que le processus analytique, qui implique du temps, des interprétations, un mouvement de la pensée en tant qu'observateur analysant ce qu'il observe, ne peut pas libérer l'inconscient, donc je rejette complètement le processus analytique. Je n'analyse plus. Que se passe-t-il alors ? Parce qu'il n'y a plus un

analyste distinct de ce qu'il analyse, on est cette conscience, on n'est pas une entité séparée d'elle, et l'on s'aperçoit que l'inconscient a très peu d'importance. Me suivez-vous ?

J'ai montré combien insignifiante est la conscience avec ses activités superficielles, son incessant bavardage; et l'inconscient est aussi insignifiant. L'un et l'autre ne prennent de l'importance que lorsque la pensée leur donne une continuité. La pensée a son rôle, elle est utile pour toutes les questions techniques, mais elle est totalement futile là où il s'agit d'une transformation radicale. Lorsque je vois comment la pensée donne une continuité au penseur, cette continuité en tant que penseur cesse. J'espère que vous suivez tout cela, qui requiert une attention minutieuse.

Je répète que le conscient et l'inconscient ont tous deux très peu d'importance, et qu'ils n'en ont que lorsque la pensée leur donne une continuité. Lorsqu'on voit que tout le processus de pensée est une réaction du passé et ne peut en aucune façon répondre aux prodigieuses exigences d'une mutation, le conscient et l'inconscient n'ont plus d'importance et l'on n'est plus mené ni par l'un ni par l'autre. On ne donne donc plus naissance à aucun mouvement, on est complètement calme, immobile, silencieux. Bien que l'on soit averti de la nécessité d'un changement, d'une révolution, d'une complète transformation à la racine de l'être, on ne provoque aucun mouvement, en aucune direction, et en cette totale perception, en ce silence total, la mutation a déjà eu lieu. Ainsi donc, la mutation n'a lieu que dans une non-direction, lorsque l'esprit ne s'oriente nulle part, lorsqu'il ne donne lieu à aucun mouvement, lorsqu'il est complètement immobile. En cette immobilité est la mutation, car en elle, la racine de notre être s'expose et se dissout. C'est la seule vraie révolution qui soit; elle n'est pas de caractère économique ou social; elle ne peut pas être produite par la volonté ou la pensée. Ce n'est qu'en cet état de mutation que l'on peut percevoir ce qui transcende la mesure des mots, ce qui est suprême, au-delà de toute théologie, de toute récognition.

J'espère que tout cela ne vous a pas endormis! Peut-être voudrez-vous bien me poser quelques questions ?

☆ *Je peux me rendre compte que la pensée me condamne à l'isolement, parce qu'elle m'empêche de communier avec ce qui m'entoure et elle m'empêche aussi d'aller à la racine de moi-même. Je voudrais donc vous demander : pourquoi les êtres humains pensent-ils ? Quelle est la fonction de la pensée humaine ? Et pourquoi exagérons-nous tellement l'importance de la pensée ?*

★ Je croyais avoir dépassé tout cela, fort bien, monsieur, j'expliquerai.

Ecouter une explication n'est pas voir le fait, et nous ne pouvons pas communier l'un avec l'autre à travers une explication si nous ne voyons pas le fait et si nous ne le laissons pas tel qu'il est, sans essayer d'agir sur lui. Si vous n'intervenez pas dans le fait, vous serez en communion avec lui, mais si vous l'interprétez d'une façon et moi d'une autre, nous ne communierons ni avec lui ni entre nous.

Comment surgit la pensée, la pensée qui isole, qui nous prive du seul moyen de communion : l'amour ? Et comment peut-elle parvenir à une fin ? La pensée — tout son mécanisme — doit être comprise et cette compréhension est sa fin.

Je m'explique : la pensée surgit comme réaction à une provocation. S'il n'y avait pas de provocation, on ne penserait pas. La provocation peut être une question insignifiante ou très importante à laquelle on répond. Dans l'intervalle de temps entre la question et la réponse, le processus de pensée se déroule. Si vous m'interrogez sur ce qui m'est très familier, ma réponse est immédiate. Si, par exemple, vous me demandez où j'habite, il n'y a pas d'intervalle de temps entre la question et ma réponse, car je n'ai pas besoin de penser à celle-ci : elle est immédiate. Mais si votre question est plus complexe, il me faut du temps pour chercher une réponse dans ma mémoire. Si vous me demandez la distance entre la terre et la lune, je me de-

mande si je la connais et je cherche dans ma mémoire. Entre votre question et ma réponse, il y a un intervalle de temps au cours duquel ma mémoire entre en opération et fournit sa réponse. Donc, une provocation peut donner lieu à une réaction immédiate ou à une réponse qui prendra du temps. Et si vous m'interrogez sur un sujet que je ne connais pas du tout, l'intervalle peut être beaucoup plus long car, ne trouvant rien dans ma mémoire, je dois chercher mon information auprès de quelqu'un ou dans un livre. Pendant tout ce temps, mon processus de pensée continue. Nous connaissons tous fort bien ces trois cas.

Mais il y en a un quatrième que vous ne connaissez peut-être pas, ou que vous n'avez peut-être jamais exprimé : celui où, lorsqu'une question est posée, on ne connaît pas de réponse. Ma mémoire ne contient rien à ce sujet et je n'attends aucune information de personne. Je n'ai pas de réponse et n'en attends pas une. Réellement, je ne sais pas. Il n'y a pas d'intervalle de temps donc pas de pensée, parce que je ne cherche pas, je n'attends rien. Cet état est, en fait, une complète négation; c'est un affranchissement de tout ce qui est connu. Et ce n'est que dans cet état que le neuf peut être compris, le neuf étant ce qu'on peut appeler le suprême, ou d'un autre nom si l'on veut. En cet état, tout le processus de pensée est arrivé à sa fin; il n'y a plus ni observateur ni la chose observée, ni celui qui vit une expérience, ni la chose vécue. Toute expérience a cessé, et en ce silence total est une complète mutation.

19 juillet 1964.

V

Ce matin je voudrais aborder un sujet qui me semble très important. Ce n'est ni une idée, ni un concept, ni une formule que l'on puisse appliquer, car les idées, les concepts, les formules empêchent de comprendre les faits tels qu'ils sont. Comprendre un fait c'est observer l'activité, le mouvement d'une pensée ou d'une émotion et percevoir sa signification dans l'instant même où l'action a lieu, faute de quoi on ne le comprend pas profondément, on est talonné par la peur.

Je pense que la plupart d'entre nous portent un énorme fardeau de peur consciente ou inconsciente. Je voudrais, ce matin, examiner avec vous ce problème et voir s'il est possible de le comprendre totalement, de parvenir à sa résolution complète. de sorte que chacun de nous, en quittant cette tente, se trouve littéralement, et en fait, affranchi de la peur.

Puis-je, à cet effet, vous suggérer de m'écouter tranquillement plutôt que d'argumenter intérieurement avec moi ? Nous discuterons, nous mettrons en mots nos pensées et nos sentiments un peu plus tard. Pour l'instant, écoutez négativement, si je puis dire, c'est-à-dire sans vous forcer à écouter. Il ne s'agit pas d'établir une communication de moi à vous, ou de vous à moi. Je parle, et si vous consentez à écouter tout simplement, par ce seul acte vous pourrez communier avec celui qui parle.

Beaucoup d'entre nous sont malheureusement incapables

d'écouter négativement, en silence, non seulement ici, mais dans leur vie quotidienne. En promenade, nous n'écoutons pas les oiseaux, le chuchotement des arbres, le murmure du cours d'eau; nous n'écoutons pas les montagnes, le ciel. Pour être directement en communion avec la nature, avec les gens, il faut écouter. Et cela n'est possible que dans un silence négatif où n'interviennent aucun effort, aucune activité mentale, aucune querelle verbale, aucune discussion.

Je ne sais pas si vous avez jamais essayé d'écouter pleinement votre femme ou votre mari, vos enfants, l'auto qui passe, les mouvements de vos pensées et de vos émotions. Il n'y a là aucune action, aucune intention, aucune interprétation, et cet acte même d'écouter provoque une formidable révolution aux sources mêmes de la conscience.

Mais nous sommes si habitués à ne pas écouter! Si ce que nous entendons contredit nos pensées habituelles, ou si notre médiocre idéal est ébranlé, nous voilà bouleversés. Nous avons des « investissements » idéologiques tout comme nous plaçons des fonds dans des propriétés, dans l'expérience et le savoir, et lorsqu'ils sont menacés, nous perdons l'équilibre, nous résistons à tout ce que l'on dit.

Si vous voulez réellement, ce matin, écouter ce qui est dit, écouter avec une perception éveillée, non sélective, vous vous apercevrez que vous serez en mouvement avec celui qui parle et non avec ses mots, que vous ne serez pas plongés dans une analyse verbale, mais dans le sens profond de ce qui se trouve au-delà des mots. Cela ne veut pas dire que vous vous endormirez ou que vous entrerez dans un agréable état de béatitude sentimentale. Au contraire, écouter exige une très grande attention : non une concentration qui est tout autre chose. Si vous écoutez avec attention, peut-être pourrons-nous, vous et moi, aller dans les grandes profondeurs où la création peut avoir lieu. Et c'est cela qui est essentiel, car un esprit superficiel, angoissé, préoccupé de nombreux problèmes, ne peut absolument pas comprendre la peur, et la comprendre est le fait le plus fondamental de la vie. Si l'on ne comprend pas

la peur il n'y a pas d'amour, ni peut-il y avoir création — je ne parle pas de l'acte de création mais de l'état de création intemporelle, qui ne peut pas être mis dans des mots, dans des peintures, dans des livres.

Il faut donc être affranchi de la peur. La peur n'est pas une abstraction, un simple mot — bien que pour beaucoup d'entre nous le mot soit beaucoup plus important que le fait. Je ne sais pas si vous avez jamais pensé à vous débarrasser de la peur totalement, d'une façon absolue. On peut le faire si complètement qu'aucune ombre de peur ne subsiste, parce que l'esprit est toujours en avance sur l'événement. Je veux dire qu'au lieu d'essayer de poursuivre la peur et de la surmonter après son apparition, l'esprit la devance et en est, par conséquent, libre. Pour comprendre la peur, il faut comprendre que nous pensons toujours en termes de comparaisons. Pourquoi notre pensée est-elle comparative ? En matières techniques, on évalue les progrès, qui sont relatifs. Nous avons aujourd'hui des bombes atomiques et des avions supersoniques qui n'existaient pas il y a cinquante ans, et dans cinquante ans d'autres choses existeront que nous n'avons pas. C'est ce qu'on appelle le progrès. Il est toujours comparatif, relatif, et nous sommes victimes de cette façon de penser. Non seulement hors de notre peau, pour ainsi dire, mais intérieurement, dans notre structure psychologique, nous pensons par comparaisons. Nous nous disons : « Je suis ceci, j'ai été cela, et je serai quelque chose de plus dans l'avenir. » C'est ce que nous appelons penser au progrès, à l'évolution, et tout notre comportement — moral, éthique, religieux, dans nos affaires et dans nos relations sociales — est basé sur cela. Nous nous évaluons personnellement en fonction d'une société, laquelle est elle-même le produit de ces mêmes conflits comparatifs.

Or, toute comparaison est source de peur. Observez cela en vous-mêmes. Je veux être un meilleur écrivain, une personne plus belle ou plus intelligente. Je veux être plus savant que d'autres, je veux réussir, être quelqu'un, deve-

nir célèbre. Le succès et la célébrité sont, psychologiquement, l'essence même de cet esprit de comparaison qui ne cesse de cultiver la peur. Il engendre des conflits et des luttes que l'on considère hautement respectables. On enseigne qu'il faut lutter pour survivre en ce monde, et l'on introduit l'esprit de compétition partout, en affaires, en famille, ainsi que dans les soi-disant religions. On aspire à parvenir au ciel, à s'asseoir auprès de Jésus ou de tout autre sauveur auquel on croit. Cet état d'esprit est celui du curé qui aspire à être archevêque, cardinal, voire pape. On le cultive très assidûment au cours de toute l'existence; on lutte pour devenir meilleur ou pour obtenir le statut le plus élevé qui soit. Notre structure sociale et morale est basée sur cela.

Ainsi, nous vivons constamment dans cet état de comparaison, de compétition et de luttes, nous efforçant de devenir quelqu'un — ou de n'être rien, ce qui revient au même. C'est là qu'est la racine de toute peur; c'est cela qui engendre l'envie, la jalousie, la haine. La haine exclut évidemment l'amour; elle engendre une peur qui ne cesse de s'amplifier.

Ainsi que je vous l'ai demandé, écoutez simplement. Ne vous demandez pas : « Comment puis-je cesser de comparer ? Que dois-je faire pour cela ? » Vous ne pouvez rien faire. Si vous faisiez quelque chose, votre motif aurait pour origine une comparaison. Tout ce que vous pouvez faire c'est de voir que cette complexité que nous appelons notre existence est une lutte comparative et que toute intervention en vue de modifier ce fait, émane de ce même esprit de compétition. L'important est donc d'écouter sans déformations, et l'on déforme ce qu'on entend dès l'instant que l'on envisage d'agir à son sujet.

Nous pouvons voir les implications et le vrai sens de cette pensée qui compare et évalue le phénomène vie. Elle a l'illusion de croire que comparer c'est comprendre : comparer les œuvres de deux peintres, de deux écrivains; se comparer avec une personne moins habile, moins effi-

ciente, plus belle... Et peut-on vivre en ce monde, à la fois extérieurement et intérieurement, sans jamais se livrer à des comparaisons ?... Voyez-vous, être conscient de cet état d'esprit qui compare tout le temps, simplement reconnaître ce fait et vivre avec lui, comporte une extrême attention. Cette attention engendre sa propre discipline, extraordinairement souple, libre de tout modèle, non contraignante. Elle ne consiste pas à contrôler, subjuguer, dénier dans l'espoir de comprendre à fond tout le problème de la peur.

L'attitude envers la vie, basée sur la comparaison, est un des principaux facteurs de détérioration des esprits. Elle les rend ternes et insensibles. Elle les décompose. C'est donc un manque total d'intelligence. Nos corps se détériorent lentement en vieillissant, mais si nos esprits se détériorent aussi, c'est parce que nous comparons, parce que nous sommes en conflit, en perpétuelle compétition. Nous sommes comme des machines qui fonctionnent mal avec beaucoup de frottements et qui, par conséquent, s'usent rapidement.

Ainsi que je l'ai dit, les comparaisons, les conflits, les compétitions, non seulement nous détériorent, mais aussi engendrent la peur. En la peur sont des ténèbres où n'existent ni affection, ni compréhension, ni amour. Pour savoir ce qu'elle est, demandons-nous si nous nous sommes jamais trouvés face à face avec elle, ou si nous n'avons que l'idée de la peur, ce qui est très différent. La plupart d'entre nous sont aux prises avec une idée, une opinion, un jugement, une évaluation de la peur et ne sont jamais en contact avec le fait qui est la peur elle-même. C'est ce que nous devons comprendre, en étendue et en profondeur.

Supposons que j'aie peur des serpents. Ayant vu un serpent il y a quelque temps j'en ai eu une grande frayeur et cette expérience est restée en moi en tant que mémoire. Me voici donc en promenade un soir et ma mémoire se mettant à fonctionner, j'ai déjà peur de rencontrer un serpent; ainsi, l'idée de la peur est plus vivace, plus vitale que le fait lui-même. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que nous

ne sommes jamais en contact avec la peur, mais avec l'idée que nous en avons. Observez-vous directement, et vous verrez que les idées que nous nous faisons des choses ne peuvent pas être éliminées artificiellement. Vous pouvez vous promettre de rencontrer le fait sans l'idée, mais c'est impossible. Par contre, si vous voyez réellement que la mémoire et l'idéation vous empêchent d'être directement en communion avec le fait — le fait de la peur, le fait de la jalousie, le fait de la mort — vous découvrez que des rapports tout autres s'établissent entre lui et vous.

Pour la plupart d'entre nous, l'idée est beaucoup plus importante que l'action. Nous n'agissons jamais complètement. Nous limitons toujours l'action par une idée, l'ajustant ou l'interprétant selon une formule, un concept et, par conséquent, il n'y a pas d'action du tout ou, plutôt, elle est si incomplète qu'elle donne lieu à des problèmes. Mais dès qu'on se rend compte de ce fait extraordinaire, l'action devient étonnamment vitale, parce qu'elle ne cherche plus à se conformer à une idée.

La peur n'est pas une abstraction, elle se rapporte toujours à quelque chose. J'ai peur de la mort, peur de l'opinion publique, peur de n'être pas sympathique, peur d'être méconnu, peur de ne pas réussir, etc. Le mot peur n'est pas le fait : il n'est que le symbole qui le représente; et pour la plupart d'entre nous, le symbole est plus important que le fait, sur le plan religieux et sur tous les autres plans. Or, pouvons-nous être affranchis des mots, des symboles, des idées et observer les faits sans interprétations, sans même nous dire qu'il faut les observer ? Sans avoir à leur sujet aucune idée du tout ?... Si l'on aborde un fait en ayant une opinion à son sujet, on ne fait, en réalité, qu'aborder des idées. Il est donc très important de comprendre que lorsqu'on observe un fait à travers une idée, on n'entre pas du tout en communion avec lui. Si l'on veut cette communion, l'idée doit disparaître complètement.

Procédons à partir de cela et voyons où cela nous mène. Il y a le fait que vous avez peur de la mort, peur de ce

que quelqu'un dira, peur de beaucoup de choses. Lorsque vous ne considérerez plus ce fait à travers un concept, une mémoire, que se produit-il ? Tout d'abord, il n'y a plus de division entre l'observateur et ce qui est observé; il n'y a pas un « je » qui s'en sépare. La cause de la séparation a été éliminée et, par conséquent, vous êtes directement en contact avec la sensation que vous appelez peur. Le « vous-même » avec ses opinions, ses idées, ses jugements, ses évaluations, ses concepts, ses mémoires, tout cela est absent et il n'y a plus que « cette chose ».

... Ce que nous faisons en ce moment est très ardu, ce n'est pas une distraction matinale. Je sens qu'en quittant cette tente ce matin, il sera possible d'être profondément et complètement affranchi de la peur — d'être, alors, un être humain.

Nous voici donc face à face avec un fait, qui est la sensation ou l'appréhension qu'on appelle peur. Il a été engendré par une idée. Vous avez peur de la mort (je prends cela à titre d'exemple). Habituellement la mort n'est pas pour vous un fait, mais une idée. Le fait ne se produira pour vous qu'au moment de votre propre mort. Vous avez été témoins de nombreux décès et la certitude que vous mourrez à votre tour devient une idée qui provoque en vous une peur. C'est à travers cette idée que vous considérez la mort, ce qui vous empêche d'être directement en contact avec elle. Il se produit un intervalle entre l'observateur et la chose observée. C'est dans cet intervalle que la pensée surgit, la pensée étant l'idéation, la mise en paroles, la mémoire qui offre une résistance au fait. Mais lorsque cette brèche n'existe pas, c'est-à-dire lorsqu'il y a absence de pensée — de temps — vous êtes complètement avec le fait, et alors c'est lui qui opère sur vous, non vous sur lui.

... J'espère que vous saisissez tout cela... ou est-ce trop ardu, par une chaude matinée ?...

Voyez-vous, j'ai le sentiment que vivre avec une peur, quelle qu'elle soit, est « mal », si je puis employer ce

mot. Le Mal c'est vivre avec la peur, car elle engendre la haine, déforme la pensée et pervertit toute l'existence. Il est donc absolument nécessaire qu'une personne religieuse soit complètement affranchie de la peur, extérieurement et intérieurement. Je ne parle pas de la réaction spontanée du corps physique qui cherche à se protéger, car elle est naturelle. Il est normal, lorsqu'on voit soudainement un serpent, de faire un bond pour s'en éloigner : ce n'est qu'un instinct physique d'auto-protection et il serait anormal de ne pas l'avoir. Mais le désir de sécurité intérieure, psychologique, à quelque niveau de l'être qu'il soit, cultive la peur, dont nous voyons tout autour de nous les effets. Nous pouvons donc voir qu'il est essentiel que nos esprits ne deviennent à aucun moment ces terrains de culture de la peur.

Si vous avez écouté attentivement ce qui a été dit ce matin, vous avez compris que la peur n'est jamais dans le présent, mais toujours dans le futur. Elle est évoquée par la pensée : la pensée de ce qui pourrait arriver demain ou tout à l'heure. Ainsi, la peur, la pensée et le temps vont de pair, et si l'on veut comprendre la peur et aller au-delà, on doit comprendre la pensée ainsi que le temps. Toute pensée comparative doit cesser, tout sens d'effort — qui inclut l'esprit de compétition, l'ambition, le culte du succès, le désir d'être quelqu'un. Lorsque tout ce processus est compris, on n'a plus de conflits en soi, n'est-ce pas ? L'esprit n'est plus dans un état de détérioration, car il est capable d'aborder la peur au lieu d'être le terrain de culture de la peur. Cet affranchissement est indispensable à qui veut comprendre ce qu'est la création.

Pour la plupart d'entre nous, la vie est une ennuyeuse routine où rien n'est réellement neuf, car dès que du neuf se produit nous l'intégrons dans nos habitudes. Un peintre commence une toile; au cours d'un bref instant il y a là quelque chose de neuf, qui passe aussitôt; le plaisir, la douleur, les aspirations : tout devient routine et ennui. Cette lutte perpétuelle a fort peu de sens. Nous sommes tout

le temps à l'affût de nouveautés. Au cinéma, en peinture, nous voulons quelque chose qui ne soit pas immédiatement traduit en termes déjà connus. Nous espérons trouver un artifice, une technique habile, qui satisfasse notre désir de nous exprimer — mais tout retombe dans l'ennui, dans la laideur, dans ce que nous repoussons, car nous ne sommes pas sortis de l'état de récognition : le neuf, nous le reconnaissons tout de suite et l'absorbons dans le vieux. Le processus de récognition est, pour la plupart d'entre nous, extrêmement important, car la pensée fonctionne toujours dans le champ du connu.

Dès que l'on reconnaît une chose, elle cesse d'être neuve. Comprenez-vous ? Notre éducation, notre expérience, notre vie quotidienne, tout cela est un processus de récognition, une constante répétition, qui confère à notre existence une continuité. Avec nos esprits victimes de ce processus, nous demandons si le neuf existe : nous voulons savoir s'il existe ou non un Dieu. Ancrés dans le connu, nous allons en quête de l'inconnu. Or, c'est le connu qui nous fait craindre l'inconnu, alors nous nous disons : « Je dois découvrir l'inconnu, le reconnaître et le ramener dans le connu. » C'est en cela que consiste notre recherche, en peinture, en musique, en tout : la recherche du neuf qui est toujours interprété en termes du vieux.

Or, ce processus de récognition et d'interprétation, ces activités et ces œuvres, ne sont pas création. Il est absolument impossible d'exprimer l'inconnu. Ce qu'une personne peut exprimer c'est une interprétation ou une récognition de ce qu'elle-même appelle l'inconnu. Vous devez donc, par vous-mêmes, découvrir ce qu'est la création, sans quoi votre vie deviendra une simple routine, sans changement, sans mutation, qui vous ennuiera très vite. La création est le mouvement de la création elle-même, ce n'est pas une interprétation de ce mouvement sur une toile, en musique, dans un livre ou dans les relations humaines.

Après tout, nous avons en nous des millions d'années de mémoires, d'instincts, et la pulsion qui nous incite à aller

au-delà de tout fait encore partie de nous-mêmes. De l'arrière-plan de ce passé surgit le désir de reconnaître le neuf; mais le neuf est quelque chose de tout à fait différent — c'est l'amour — et il ne peut pas être reconnu par un esprit qui, embourbé dans le processus du vieux cherche à reconnaître le neuf.

C'est une des choses les plus difficiles à exprimer, mais je désire vous la transmettre, si je le peux, car l'esprit qui n'est pas dans cet état de création est tout le temps en train de se détériorer. Cet état est intemporel, éternel. Il n'est pas comparatif, il n'est pas utilitaire, il n'a aucune valeur en termes d'action; vous ne pouvez pas vous en servir pour peindre vos insignifiantes peintures, ni pour écrire vos merveilleux poèmes shakespeariens. Mais sans lui, il n'y a vraiment aucun amour du tout. L'amour que nous connaissons est jalousie, il réside dans un enclos de haine, d'angoisse, de désespoir, de misère, de conflits; et rien de tout cela n'est amour. L'amour est à tout jamais neuf, non reconnaissable; il n'est jamais le même; il est, par conséquent, l'état extrême de l'incertitude. Et ce n'est qu'en cet état d'amour que l'on peut comprendre cette chose extraordinaire appelée création — qui est Dieu, à moins que vous ne vouliez lui donner un autre nom. Celui qui a compris les limitations du connu et est, par conséquent, affranchi du connu, seul un tel esprit peut être dans cet état de création, en lequel il n'y a aucun facteur de détérioration.

Voulez-vous poser des questions sur ce qui a été dit ce matin ?

☆ *La perception d'avoir une volonté individuelle est-elle la cause de la peur ?*

★ Probablement. Mais qu'entendez-vous par le mot « individuel » ? Etes-vous un individu ? Vous avez un corps, un nom, un compte en banque; mais si vous êtes intérieurement enchaîné, mutilé, limité, êtes-vous un individu ? Comme tout le monde vous êtes conditionné, n'est-ce pas ? Et tout surgit de cette zone limitée qu'est votre condition-

nement, que vous appelez l'individu, tout : vos misères, vos désespoirs, vos jalousies, vos craintes. Cette chose étroite et fragmentaire, avec son âme individuelle, sa volonté individuelle, et tout ce petit désordre, vous en êtes très fier. C'est avec cela que vous voulez aller à la découverte de Dieu, de la vérité, de l'amour. Vous ne le pouvez pas. Tout ce que vous pouvez faire, c'est être conscient de ce fragment que vous êtes et de ses luttes, et voir que le fragment ne peut jamais devenir le tout. Quoi que fasse le rais, il ne peut jamais devenir la roue. Il faut donc s'interroger soi-même et comprendre cette existence séparée, étroite, limitée, le soi-disant individu.

L'important dans tout cela n'est pas votre opinion ou mon opinion, mais de découvrir ce qui est vrai. Et pour découvrir ce qu'il y a de vrai, l'esprit doit être sans peur; il doit être si dénudé de peur qu'il est totalement innocent. Ce n'est que de cette innocence que surgit la création.

21 juillet 1964.

VI

Il est important que chacun connaisse exactement l'objet de sa recherche intérieure. « Chercher » assume pour beaucoup de personnes une valeur extraordinaire. Indépendamment du sens que le dictionnaire donne à ce mot, l'action de « chercher » implique un mouvement allant de la périphérie au centre. La nature de cette démarche vers l'intérieur dépend des tempéraments, des contraintes et des pressions sociales, des calamités et des détresses de l'existence, des innombrables efforts qui accompagnent l'expérience de la vie. Tous ces facteurs forcent à « chercher ». S'il n'y avait ni pressions, ni calamités, ni misères, je me demande combien d'entre nous songeraient à entreprendre une recherche intérieure.

« Chercher », cela consiste, n'est-ce pas, à tâtonner dans l'espoir de découvrir quelque chose. J'ai lu ce matin ce que le dictionnaire dit de ce mot. Il vient d'un mot latin[1] qui veut dire aller autour et je me demande autour de quoi on tourne, dans quel espoir on s'informe, on enquête, et si l'on peut jamais trouver quoi que ce soit. Ou ne s'agit-il que d'une aspiration vague, fugitive, qui change au gré des circonstances et varie suivant les tempéraments, les plaisirs et les souffrances de chacun ?

Nous parlons sempiternellement de nos recherches intérieures. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que, de l'extérieur,

1. *Circare* (N. du T.).

nous pénétrons graduellement vers le centre, selon nos caractères, nos goûts et les pressions de notre milieu, tout comme nous irions de boutique en boutique, en essayant des vêtements, pour enfin choisir celui qui nous irait le mieux et qui nous plairait. Lorsque vous dites que vous « cherchez », ce que vous voulez dire, en réalité, c'est que vous expérimentez des idées, des formules, des concepts différents, passant d'une religion à une autre, d'un maître spirituel à un autre, jusqu'à ce que vous trouviez quelque chose qui vos plaît, qui convient à votre tempérament et à vos idiosyncrasies. Si vous n'aimez pas ce que vous trouvez en Occident, vous vous tournez vers l'Orient avec sa philosophie ancienne et complexe, son choix d'innombrables maîtres et gourous et là, vous vous embourbez dans une petite mare de pensée, en imaginant vous trouver dans une réalité éternelle. Ou, si vous ne faites pas cela, vous devenez un catholique encore plus ardent, ou un existentialiste... Le nombre de « ismes » qu'il y a en ce monde!

Pour moi, il n'y a ni Est ni Ouest. L'esprit humain n'est ni oriental ni occidental. Quelles que soient leurs origines, toutes les théologies manquent de maturité, ainsi que toutes les philosophies. Ce sont des inventions. Les hommes, enfermés dans des prisons qu'ils se construisent, se mettent à croire à certaines choses et autour de ces croyances, créent des théologies ou projettent des philosophies extraordinaires. Plus les théologiens ou les philosophes sont habiles, plus ils se rendent acceptables au public, au lecteur, au disciple.

Mais est-ce cela que nous faisons ici ? Vous venez m'écouter pendant deux ou trois semaines et si ce que je dis ne vous satisfait pas, ne répond pas à ce que vous désirez, vous vous en allez chez quelque autre instructeur, ou vous adoptez une philosophie qui vous donne plus de satisfaction. Ainsi, tant que vous ne vous serez pas définitivement enlisés dans quelque petit remous de pensée, vous continuerez à tourner, puis un jour, vous reviendrez peut-être encore une fois, pour recommencer tout un circuit.

Je pense qu'il vous faut comprendre ce phénomène extraordinaire. qui consiste, à l'Ouest comme à l'Est, à passer d'une chose à l'autre, à toujours chercher, demander, quémander, sélectionner. Je veux dire qu'il nous faut voir très clairement en nous-mêmes ce que nous cherchons, le pourquoi de notre recherche et s'il est nécessaire de chercher quoi que ce soit. Toute démarche de cette nature implique un mouvement de la périphérie au centre, des circonstances à leur cause, des frontières à l'origine même de l'existence. Nous nous déplaçons de l'extérieur à l'intérieur de nous-mêmes, en espérant découvrir quelque chose de réel, de profond, de vital, de suprêmement important. Au cours de ce mouvement, nous luttons pour mettre en pratique des méthodes et des systèmes variés, nous nous torturons avec des disciplines, de sorte qu'à la fin de notre vie nous sommes tout contusionnés, nos esprits sont presque paralysés.

Je crains que tel soit le cas pour la plupart d'entre nous. Nous nous déplaçons de la périphérie au centre, parce que, voulant savoir comment être heureux, ce qu'est la vérité, si Dieu, si l'éternel existent, nous ne cessons de lutter, de nous conformer, d'imiter, d'obéir, de brutaliser nos esprits et nos cœurs par des disciplines, jusqu'à n'avoir plus rien en nous d'original, de vrai, de réel. Telle est notre vie. Plus sont intenses la pression, la douleur, la fureur de vivre à la périphérie, plus nous désirons nous diriger vers le centre.

Mais existe-t-il une façon de se trouver au centre immédiatement, sans cette incessante lutte en vue d'y parvenir, et de fleurir ensuite en partant de ce centre ? Comprenez-vous ma question ? Pendant des millions d'années nous avons lutté pour aller de l'extérieur à l'intérieur, afin de découvrir le réel. Nous venons de voir ce qu'implique ce processus et je me dis qu'il est absurde. Pourquoi devrais-je me torturer ? Copier, imiter, obéir ? N'est-il pas possible de découvrir ce centre, d'être en ce centre, et de fleurir à partir de là, au lieu de faire le chemin inverse ? Ce

chemin inverse est, selon moi, absolument vain. Je le rejette donc totalement, je refuse de me torturer et d'être le disciple de qui que ce soit. Je refuse de lire un seul livre de philosophie et d'aiguiser mon esprit par des arguments subtils : il a été suffisamment aiguisé par l'ambition, les angoisses, les désespoirs et les brutalités de la vie. Et je refuse de m'exercer à une méthode, à un système, ou de suivre un gourou, un maître, un sauveur, je refuse tout ce qui appartient à cet ordre d'idées.

Je suis en train de penser tout haut, non seulement pour moi-même, mais pour clarifier cette question, afin que vous et moi puissions communier ensemble avec le réel au lieu de continuer à nous débattre indéfiniment dans des réactions tendant à nous ramener de l'extérieur vers l'intérieur. Je suis en train de mettre en mots ce que vous éprouvez peut-être à de rares moments, lorsque vous êtes las de tout : de vos églises, de vos politiciens, de vos banques, des mesquineries de vos rapports familiaux, de la monotonie de vos occupations, des stupidités de la vie qui sont une insulte à la dignité humaine. Ayant passé vingt années ou plus de votre vie à aller, jour après jour, à un bureau, ou à cuisiner, ou à avoir un enfant après l'autre; ayant vécu vos plaisirs, vos ennuis et le désespoir d'être empêtrés dans cette médiocrité, vous avez dû parfois vous demander s'il n'y aurait pas une possibilité de vous trouver soudain, d'une façon inattendue, à la source originelle, à l'essence même des choses et, de là, vivre, fonctionner, fleurir, de telle sorte que vous n'auriez jamais plus besoin de lire un seul livre, d'étudier une seule philosophie, d'adorer aucune image ni aucun sauveur, parce que, où que vous regarderiez, ce centre serait là où toute action, tout amour, tout ce qui est, a lieu.

Le fait évident est que, avec notre avidité, nos jalousies, notre sens possessif, nos peurs, notre sentimentalité, nos plaisirs fugitifs, nos ronronnements de satisfaction, nous sommes des animaux : des animaux hautement évolués. Lorsqu'on observe les bêtes, on se rend compte qu'elles

ont les mêmes conflits que nous. Les singes anthropoïdes sont jaloux et ont leurs difficultés matrimoniales. Ils s'assemblent en groupes — d'abord par familles, puis par tribus, ainsi que nous le faisons, et quelqu'un disait l'autre jour que ces singes pourraient siéger aux Nations unies, tout comme des êtres humains! C'est un fait évident que nos caractères, notre dévotion, notre courage, notre peur, nos guerres, nos prétendues paix, nos luttes, surgissent de cet arrière-plan animal. Ne me querellez pas à ce sujet : c'est l'opinion des biologistes et des anthropologistes, si vous voulez des autorités.

Est-il possible de s'affranchir de tout cela, non dans un avenir, non graduellement, mais peut-on d'un seul coup trancher cet arrière-plan animal, en être débarrassé et avoir une morale, une éthique, un sens de beauté tout autres, complètement différents ? Il est évident que nous avons besoin, pour vivre ensemble, d'une morale et d'un comportement social; mais notre moralité actuelle, notre conduite, les concepts qui constituent les formules de notre existence quotidienne, ont un caractère animal, bien que nous ne voulions pas l'admettre. Nous aimons penser que parce que nous sommes un peu plus capables, plus efficients, plus inventifs que les singes, nous sommes aussi plus humains. Mais même les singes emploient des instruments pour s'emparer d'objets, et ont un esprit d'invention. Il n'y a que très peu de différence entre eux et nous.

Nous constatons l'extraordinaire activité des animaux et la non moins extraordinaire activité de l'esprit humain qui aspire à une sécurité, non seulement dans le monde physique mais aussi psychologiquement et nous voyons que cette aspiration dérive de l'instinct animal. Mais en même temps l'homme a le désir de trouver quelque chose de réel, d'original, un état non contaminé, innocent. Est-il possible de le rencontrer d'une façon si soudaine, qu'il ne soit amené par aucune préparation, aucune recherche ? Car la beauté ne peut pas être cultivée : pas plus que l'amour. On doit « tomber dessus », pour ainsi dire, comme on

« tombe » par hasard sur un paysage que l'on n'a jamais vu : il est là, brusquement, en face de vous, riche et vital dans sa plénitude, on en fait partie et, de là, on vit, on agit, on « est ». Sans faire aucun effort, sans vous discipliner, vous contrôler, sans contraindre votre être extérieur à se conformer, à imiter, vous vous trouvez soudain devant le puits de vie, la source originelle de toute existence; et ayant bu à cette source, l'être profond se trouve y avoir toujours vécu et y vit pour toujours. Une telle chose est-elle possible ?

Comprenez-vous ma question ? Il n'y a rien là de sentimental ou de mystique, rien qui puisse nous agiter, nous inspirer, ou que l'on puisse sentir intuitivement. Tant que nous sommes dans un état animal, avec nos envies, nos jalousies, nos désespoirs, rencontrer un état non contaminé n'est pas possible. Mais trancher totalement, d'un seul coup, l'arrière-plan animal et repartir à l'état de neuf... est-ce possible ?

Je vous montrerai combien il est important, combien il est nécessaire de faire que cela soit possible. Si vous admettez le temps — hier, aujourd'hui, demain — vous êtes inévitablement pris dans un processus de dégénérescence, parce que vous vous projetez toujours dans un lendemain, de sorte qu'il y a toujours un hier qui conditionne l'aujourd'hui. Donc, la faculté de penser, qui est le résultat de siècles de durée, doit oublier le temps. Me suivez-vous ? Elle doit mettre le facteur temps de côté, sans quoi elle est captée dans le filet du temps, des luttes pour parvenir, pour devenir, pour arriver, ce qui ne peut la conduire qu'à la douleur, à la misère, à la décomposition.

Alors, que pouvons-nous faire ? Je veux découvrir immédiatement ce qu'il y a de vrai, je ne veux attendre ni après-demain, ni même quelques secondes; je veux être « là ». Je suis trop impatient pour attendre. Je n'ai que faire du temps, ni de l'idée que je m'accomplirai à la fin de ma vie ou au bout de dix mille existences, ce qui, à mon sens, est une conception infantile, une invention d'esprits pares-

seux, confus, provenant de leur désespoir. Je veux être si éveillé, qu'en ouvrant mes yeux, mon cœur, mon esprit, la vérité soit « là »; et de « là », je veux agir, vivre, jouir des beautés de la terre.

Nous allons maintenant parler de quelque chose qui ne peut absolument pas être copié, imité. Cette chose, je vais l'explorer, et j'espère que vous l'explorerez avec moi. Mais si vous vous contentez de me suivre, vous serez perdus.

Quelles que soient les différences des tempéraments, tout mouvement de la périphérie au centre est positif. C'est une recherche délibérée, une réaction produite par le désir de trouver, qui implique, par conséquent, une discipline, une imitation, une obéissance, la pratique d'un système. Tout cela constitue un processus positif, ou du moins que vous appelez positif.

Ecoutez simplement, n'argumentez pas en vous-mêmes et vous verrez combien ceci est vrai au fur et à mesure que nous avancerons. Je ne cherche pas à vous hypnotiser, ni à faire de la propagande : ce serait trop stupide.

Il est possible de voir ce mouvement positif et tout ce qu'il signifie; de le voir dans l'immédiat, à condition que cela ne soit pas en passant d'une façon distraite, avec l'idée qu'en attendant de le voir plus clairement, on y pensera plus tard, demain. Voir ce mouvement positif, c'est le voir dans l'instant; et alors il cesse totalement, sans qu'on n'ait rien fait pour le faire cesser, sans qu'il y ait eu action volitive, cause, ou recherche délibérée en vue d'un résultat. On voit l'infantilisme de ce mouvement positif, on voit sa totale futilité, ses prêtres, ses églises, ses théologies, ses inventeurs d'idéals, et alors tout tombe parce que l'on perçoit cette vérité : qu'aucun mouvement positif de la périphérie vers le centre n'atteindra jamais le centre. Ce mouvement de surface qui essaye de devenir profondeur ne sera jamais que surface. On voit ce fait avec acuité, avec une extraordinaire clarté et alors on commence à comprendre la beauté du mouvement négatif de l'esprit, qui n'est pas le contraire du positif, mais qui entre en existence lors-

qu'on a compris la vraie signification de tout mouvement positif. On n'est plus, dès lors, prisonnier de ce mouvement positif, on est dans un état de négation, c'est-à-dire qu'ayant compris la vérité en ce qui concerne ces poursuites, l'esprit s'arrête, ne bouge plus, n'agit plus; on peut donc dire qu'il est dans un état négatif. Comprenez-vous ?

Je le dirai autrement : Personnellement, je n'ai jamais lu un seul livre sur ces sujets, et je ne veux pas en lire, ils ne m'intéressent pas, car je vois en moi-même l'humanité entière, non pas mystiquement, ou métaphoriquement, ou symboliquement, mais en fait. Je suis vous et le monde. En moi est tout le trésor du monde et pour le découvrir, je n'ai qu'à me comprendre et à aller au-delà de moi-même. Si je ne me comprends pas, je n'ai pas de raison d'être, pas de substance, je ne suis qu'une entité confuse et plus je cherche, plus j'étudie et me conforme, plus je suis dans un état de confusion, tributaire de mes guides spirituels, de mon tempérament, de mes désirs et mon état de confusion augmente.

Je vois donc combien il est important de me comprendre totalement, sans effort, c'est-à-dire sans faire de cette compréhension de moi-même un problème. Pour me comprendre, mon esprit ne doit faire aucun mouvement positif pour corriger ou pour ne pas corriger ce qu'il voit. Ainsi que je l'ai dit l'autre jour, la conscience consciente aussi bien que l'inconscient sont de peu de valeur et je dois comprendre cette insignifiance; je dois la comprendre immédiatement, pour que l'inconscient ne joue pas de tours, ne projette pas quelque vision, quelque secret désir, profitant d'une distraction de ma part — celle-ci devenant à son tour un problème.

Suivez-vous tout cela ? Je vois que pour me comprendre moi-même, il me faut un esprit qui ne subit aucune influence, qui n'a aucun motif, aucun mouvement, un esprit vide de toute action positive. Et lorsque, avec cette clarté d'esprit je vois en moi-même, ce regard même dissout l'insignifiance qu'est le « moi ».

Je ne suis pas en train d'inventer une philosophie et, pour l'amour du ciel, ne dites pas qu'il s'agit d'un point de vue oriental; évitez toutes ces sottises. Je n'exprime pas le tempérament de quelqu'un qui se trouve être né dans un pays où le soleil est chaud et brunit les peaux. A cause de cette chaleur, de la paresse à laquelle elle dispose et de la pauvreté, des personnes s'approfondissent en elles-mêmes et, à la suite de ces démarches, écrivent des philosophies, inventent des religions, des dieux et d'autres fatras. Laissez-les-leur. Ce n'est pas de cela que je parle. Je parle de quelque chose qui n'est ni de l'Est ni de l'Ouest, ni personnel ni impersonnel, mais de la vérité d'un état où l'on peut se trouver soudainement lorsque l'esprit n'est plus propulsé par le désir d'être satisfait, lorsqu'il n'est plus à la recherche d'expériences. Cet état, personne ne peut nous l'enseigner; nous ne pouvons que le rencontrer, ce qui exige beaucoup d'énergie. Par énergie j'entends l'application de toute notre attention, sans qu'intervienne aucune distraction. En fait, la distraction n'existe pas; ce qu'on appelle distraction n'est que de l'inattention. Non ?.... Je suis content que quelqu'un ne soit pas d'accord là-dessus.

Est-ce que cela existe la distraction ? Lorsque, au cours d'une journée, je regarde autour de moi, ma pensée va deçà et delà, se porte sur différentes questions, si celles-ci me déportent, m'entraînent hors de mon chemin, hors du centre qu'est mon moi, je les appelle des distractions. Mais s'il n'y a aucun centre, aucun chemin égocentrique, il n'y a pas de distraction.

Ce fait est très important à comprendre. Si vous comprenez ce seul fait très clairement, vous verrez que tout l'effort pour vous concentrer, et le conflit qui l'accompagne, disparaissent complètement, et alors il n'y a pas de distraction. Regarder le ciel, voir le visage d'un adorable enfant; entendre le torrent se précipiter, et le bruit effroyable d'un avion à réaction qui passe au-dessus de vous; observer les gens, les politiciens, les prêtres; écouter votre propre esprit et votre cœur; être conscient de vos exigen-

ces, et de vos désespoirs — rien de tout cela, depuis le regard vers le ciel jusqu'à celui en vous-même, n'est distraction, car chacun de ces éléments fait partie d'un tout. Ce tout ne peut être vu que si l'attention est complète et l'attention complète est déniée si l'on admet la notion de distraction. Oh! Rendez-vous compte de cela!

Lorsque l'attention est complète, rien n'est considéré comme étant une distraction. Vos désirs sexuels, votre jalousie, vos angoisses, votre peur, vos amours, vos passions, rien de ce que vous vivez n'est en aucune façon une distraction. Tout est inclus dans la flamme de l'attention, et par conséquent rien n'est fragmentaire. Le politicien, le prêtre, le rituel, font partie du tout. C'est dans le mouvement positif de l'esprit qu'existe la distraction, la fragmentation; mais lorsque l'esprit n'a aucun mouvement et est, par conséquent, « négatif », si je puis employer ce mot, la vie n'est pas fragmentée. Alors, le nuage dans le ciel, la poussière sur la route, la fleur au bord du chemin et les chuchotements de votre pensée, font partie du tout. Mais cette totalité ne peut être comprise que lorsque le mouvement positif de la pensée a complètement cessé.

Vous voyez que pour se trouver dans ce centre qui est la source originelle de toute chose, qui est le suprême, tout mouvement de la pensée doit parvenir à sa fin. Mais on ne peut pas provoquer cette fin en se torturant l'esprit avec des disciplines, ou en posant des questions si extraordinairement difficiles et fantastiques — ainsi qu'on le fait dans certaines sectes — que l'esprit tombe dans le silence parce qu'il est assommé. Tout cela est enfantin. Vous devez, avant tout, voir la vérité en ce qui concerne chaque mouvement de votre pensée et de vos sentiments, et vous ne pouvez le faire que lorsque votre esprit est complètement « négatif », silencieux, en paix. Et cela peut se faire immédiatement, à la façon dont on fait un pas hors d'une route : la route de l'action positive que l'homme a suivie pendant des milliers et des milliers d'années. On peut faire le pas hors de cette route, sans rien en attendre, rien

demander, rien chercher. Mais on ne peut le faire que lorsqu'on voit la totalité de l'activité des hommes, et non seulement le mouvement intérieur d'une seule personne; c'est-à-dire, lorsqu'on voit en soi-même le mouvement du tout. Lorsqu'on perçoit tout cela d'un seul regard — et l'on n'a que cela à faire, pas autre chose — on est réellement libre, et de cette liberté provient une action qui ne mutile pas l'esprit.

Voulez-vous poser des questions sur ce qui vient d'être dit ? Ou n'y a-t-il rien à demander ?

☆ *Qu'est-ce que la maturité ?*

★ Est-ce de maturité que nous parlons ?... Fort bien, monsieur, qu'est-ce que la maturité ? A-t-elle un rapport avec l'âge ? Avec l'expérience, le savoir, la capacité ? Avec la compétition et l'accumulation d'argent ? Si elle n'est rien de tout cela, qu'est-elle ? A-t-elle un rapport avec le temps ?... Ne dites pas non si facilement. Si vous étiez réellement affranchi du temps, si le temps n'avait absolument aucune importance pour vous, quel serait l'état de votre esprit ? Je ne parle pas du temps chronologique, lequel n'a évidemment aucune importance. Mais si le temps n'avait aucun sens psychologique pour vous : le temps qu'il faut pour réussir, accomplir, surmonter, conquérir, comprendre, comparer, le temps qu'il faut pour devenir habile, ne seriez-vous pas mûr ? Ce n'est donc que l'esprit innocent qui est mûr, non celui qui a accumulé du savoir pendant des milliers d'années. Les connaissances sont nécessaires et ont leur rôle à certains niveaux, mais elles n'engendrent pas la clarté, l'innocence. Il n'y a d'innocence que lorsque tout conflit a cessé. Lorsque l'esprit ne se meut plus dans une direction quelconque, parce que toutes les directions ont été comprises, il est dans un état d'originalité qui est innocence, et de là il peut aller dans les immesurables distances où il se pourrait que soit le suprême. Seul est mûr un tel esprit.

23 janvier 1964.

VII

Je voudrais reprendre de là où nous étions l'autre jour. Je pense qu'il est très important de comprendre toute la question de l'action. Je n'emploie pas ce mot d'une façon abstraite, ni en tant qu'idée. Je parle du fait d'agir, de faire quelque chose... Bêcher un jardin, aller au bureau, regarder un arbre, suivre du regard le mouvement d'un cours d'eau ou simplement marcher sur une route sans penser à rien, en observant tranquillement les choses — tout ce que l'on fait est action. Et, en général, l'action engendre des conflits : soit qu'on la considère profonde ou qu'elle soit superficielle, elle se répète, devient ennuyeuse, lassante, une simple activité sans grande signification. Je pense qu'il est donc très important de comprendre sa nature.

Faire quoi que ce soit — marcher, parler, regarder, penser, sentir — exige de l'énergie; et celle-ci est gâchée lorsque, dans son expression, se trouve un conflit. Ainsi que nous pouvons l'observer, à quelque niveau que se situent nos activités, elles provoquent en nous un sens d'effort, une certaine résistance, un refus, une défense. Est-il possible d'agir sans ces conflits, et même sans effort ? C'est de cela que je voudrais parler ce matin.

On voit ce qui se passe dans le monde : les ordinateurs, les cerveaux électroniques, différents systèmes d'automation donneront aux hommes de plus en plus de loisirs, et ces loisirs seront monopolisés par des religions organi-

sées et des plaisirs organisés. Je ne sais pas s'il y a une grande différence entre les deux, mais pour l'instant, nous les distinguerons. Lorsqu'un homme a beaucoup de loisirs, il a plus d'énergie — beaucoup plus d'énergie — et la société veut qu'il l'utilise à bon escient, d'une façon qui ne soit pas anti-sociale. Pour surmonter les sentiments anti-sociaux qu'il pourrait avoir, il ira donc se perdre, soit dans une religion organisée, soit dans des divertissements de toutes sortes. Ou il ira se perdre dans la littérature, l'art, la musique, ce qui est encore une façon de se divertir. Le résultat est que l'homme deviendra de plus en plus superficiel. Il pourra lire tous les livres du monde; essayer de comprendre les complications de la théologie, de la philosophie, de la science; connaître certains faits et certaines vérités dont traite la littérature; toutes ces connaissances seront aussi superficielles que le sont les diverses formes de religions et de divertissements. Les religions organisées prétendent rechercher ce qui est intérieur dans le phénomène vital, mais elles exigent des croyances, des dogmes, des rituels, des conformismes, ainsi que nous le savons tous.

Si nous ne sommes pas très conscients de tous ces conditionnements inhérents à la civilisation moderne, nos énergies seront consumées par eux et notre action, par conséquent, demeurera très superficielle. Et, à cause de cette superficialité, nous continuerons à entretenir des conflits en nous-mêmes ainsi qu'avec autrui et avec la société. En chaque entreprise humaine — artistique, scientifique, mathématique, industrielle — et dans les rapports entre époux, entre parents et enfants, entre voisins, il y aura des conflits, et les conflits sont un gaspillage d'énergie. Pour qu'ils cessent, et que se conserve l'énergie, on doit comprendre directement ce qu'est l'action; sans cette compréhension, nos vies deviendront de plus en plus extérieures et, intérieurement, nous serons de plus en plus creux. Ce n'est pas un point que l'on puisse discuter ou dont on puisse douter, ce n'est pas une opinion s'opposant à d'autres points de vue : ce sont des faits.

Voyons d'abord ce qu'est l'action, telle que nous la connaissons. Elle a toujours un motif, subtil ou évident, n'est-ce pas ? Nous poursuivons une récompense, ou nous agissons par peur, ou nous essayons d'atteindre quelque chose. Notre action est toujours un ajustement à un modèle, à une idée, ou une tentative de nous rapprocher d'un idéal. Conformismes, ajustements, approches, résistances, dénis : voilà tout ce que nous connaissons de l'action, et cela implique une série de conflits.

Ainsi que je le disais l'autre jour, communier au sujet d'une chose à laquelle nous ne sommes pas profondément reliés est toujours assez difficile. Je veux communier avec vous au sujet d'un état d'esprit qui est l'absolue antithèse des conflits que nous appelons action. Il existe une action totale, une action sans conflit et je veux vous dire à son sujet quelque chose que je ne vous demande ni d'accepter ni de rejeter. Je ne cherche pas non plus à vous hypnotiser...

Une des choses les plus difficiles à faire est de parler du haut d'une estrade pendant qu'un auditoire écoute — en admettant que vous écoutiez — et d'établir des rapports de vérité entre les auditeurs et celui qui parle. Vous n'êtes pas ici pour être hypnotisés par de belles paroles, ni ai-je le désir de vous influencer en aucune mesure. Je ne suis le propagandiste d'aucune idée et je n'ai pas l'intention de vous instruire. Ainsi que je l'ai souvent dit, il n'y a ni instructeur ni disciples : il n'y a que le fait d'apprendre, et vous et moi ne serons pas en état d'apprendre si vous attendez qu'on vous instruise, qu'on vous dise comment vous comporter. Nous ne traitons pas d'opinions. Je n'ai pas d'opinions. Ce que j'essaye de faire c'est d'exposer certains faits. Vous pouvez les voir, les examiner par vous-mêmes, ou non. Cela veut dire que vous et moi devons établir entre nous des rapports vrais de façon qu'il y ait une communion, une perception non simplement intellectuelle, mais totale, d'un fait que nous observerons ensemble. Il ne s'agit pas de communier les uns avec les autres, mais avec un fait, de sorte qu'il devienne plus important

que vous et moi. Lui seul — avec la mutuelle perception que nous en avons — peut créer une ambiance, une atmosphère de réalité, susceptible de nous affecter profondément. Il me semble qu'écouter quelque chose — ce torrent, le murmure de ces arbres, ou nos propres pensées et nos sentiments — devient extraordinairement important lorsque nous considérons le fait lui-même, et non une idée ou une opinion à son sujet.

Nous savons tous que nos actions provoquent des conflits. Toute action basée sur une idée, un concept, une formule, ou qui tente de s'approcher d'un idéal, doit inévitablement en provoquer. C'est bien évident. Si j'agis selon une formule, un modèle, un concept, je suis toujours divisé entre ce que je suis et ce que je pense que je devrais faire à mon propre sujet; ainsi, aucune action n'est jamais complète. Elle donne toujours lieu à des actes approximatifs par rapport à une idée, ou à un idéal, donc des conflits sont toujours inhérents à toute action telle que nous la connaissons — et ce gaspillage d'énergie est la cause d'une détérioration en nous. Veuillez observer l'état et l'activité de vos esprits et vous verrez que c'est vrai.

Je me demande donc : existe-t-il une action sans pensée et par conséquent sans conflit ? Ou, pour m'exprimer autrement : l'action doit-elle toujours être une cause d'efforts et de luttes ? Par exemple : je parle, c'est une forme d'action. Il y aurait certainement là un conflit si j'essayais de m'affirmer, d'être quelqu'un, de vous convaincre. Il est donc suprêmement important de découvrir par vous-mêmes s'il existe une possibilité de vivre et d'être actif sans le moindre conflit, c'est-à-dire s'il peut exister une action au cours de laquelle l'esprit demeurerait intact, sans détériorations, sans aucune déformation. Et des déformations sont inévitables si l'esprit est influencé de quelque façon que ce soit, ou s'il est engagé dans des luttes, ce qui est toujours une perte d'énergie. La découverte de la vérité en ce qui concerne cette question est, pour moi, d'un réel intérêt et je pense qu'elle l'est aussi pour vous, car ce

que nous faisons ici est de chercher à savoir s'il est possible de vivre sans douleur, sans désespoir, sans peur, sans toutes ces activités qui nous détériorent. Si cela est possible, qu'arrive-t-il ? Qu'arrive-t-il à celui qui n'est pas affecté par la société, qui n'a pas peur, qui n'est pas avide, envieux, ambitieux, qui ne recherche pas le pouvoir ?

Pour le savoir, il faut commencer par être conscient de notre état d'esprit actuel, avec tous ses conflits, ses misères, ses frustrations, ses perversions, ses détériorations, ses désespoirs. Il nous faut nous percevoir nous-mêmes complètement et accroître ainsi notre énergie. Cet accroissement d'énergie est l'action même qui nettoie l'esprit des déchets que l'homme a accumulés au cours des siècles.

L'action en soi ne nous intéresse donc pas. Nous voulons savoir s'il existe une action qui n'engendre aucune contradiction, sous aucune forme. Ainsi que nous l'avons vu, ce sont les idées, les concepts, les formules, les modèles, les méthodes, les dogmes, les idéaux, qui provoquent des contradictions dans l'action. Et est-il possible de vivre sans idées, c'est-à-dire sans plans, sans idéals, sans concepts, ni croyances ? Il est très important de découvrir par soi-même la vérité à ce sujet, car on peut très bien voir que l'amour n'est pas une idée, un modèle ou un concept. La plupart d'entre nous ont l'idée de ce qu'est l'amour, mais ce concept n'est évidemment pas l'amour : on aime ou on n'aime pas.

Est-il possible de vivre dans ce monde, d'aller à son travail, de cuisiner, de faire la vaisselle, de conduire une voiture, de faire tous les travaux quotidiens qui, parce qu'ils se répètent indéfiniment, engendrent des conflits — est-il possible de vivre et d'agir sans idéation, donc de libérer l'action de tout ce qui est contradictoire ?

Je me demande si vous avez jamais, dans une rue pleine de monde ou sur une route vide, regardé autour de vous sans penser à rien. Il existe un état d'observation dans lequel la pensée n'intervient pas. Bien que l'on perçoive tout, que l'on reconnaisse la personne, la montagne, l'ar-

bre ou l'auto qui passe, l'esprit ne fonctionne pas selon le mode habituel de la pensée. Je ne sais pas si cela vous est jamais arrivé. Un jour, lorsque vous serez au volant d'une voiture, ou que vous marcherez sur une route, essayez de regarder autour de vous sans penser, d'observer sans les réactions que déclenchent les pensées. Bien qu'on reconnaisse les couleurs, les formes, le cours d'eau, la voiture, la chèvre ou l'autobus, il n'y a pas de réactions, il n'y a qu'une observation négative, et cet état d'observation dite négative est action. Dans cet état d'esprit — d'un esprit attentif sans réactions — on peut accomplir toutes les tâches quotidiennes.

La plupart des personnes pensent à elles-mêmes du matin au soir et fonctionnent dans le cadre de cette activité égocentrique. Toute activité de cette nature n'est que réaction et donne lieu fatalement à des conflits et à des détériorations. Est-il possible de ne pas fonctionner dans ce cadre et pourtant de vivre dans ce monde, sans se retirer dans une grotte ou dans quelque autre abri ? Est-il possible de se comporter en être humain total, tout en étant dans un état de vide (si je puis employer ce mot sans malentendus) ? Peut-on se rendre à son bureau, peindre, écrire des poèmes, parler, tout en ayant toujours en soi un espace vide ? Peut-on travailler à partir de ce vide ? Car lorsque existe un espace vide en nous, l'action n'engendre pas de contradictions.

Je pense qu'il est très important de voir ce fait. Chacun doit le voir par soi-même, car il ne peut être ni enseigné ni expliqué. Pour le découvrir, on doit d'abord comprendre comment toute action égocentrique engendre des conflits, et l'on doit ensuite se demander si l'on peut jamais se contenter d'une telle action. On peut s'en satisfaire momentanément, mais lorsqu'on perçoit qu'en toute action de cet ordre des conflits sont inévitables, on est déjà en train de se demander s'il n'existe pas une autre qualité d'action sans conflits et l'on arrive nécessairement à constater qu'elle existe.

La question qui se pose maintenant est : pourquoi sommes-nous toujours à la recherche d'une satisfaction ? Dans nos relations, dans tout ce que nous faisons, nous avons toujours le désir d'accomplir quelque chose, le désir de trouver un plaisir permanent. Ce que nous appelons mécontentement ne se produit que lorsque ce plaisir nous fait défaut et ce mécontentement engendre toute une nouvelle série de réactions.

Il me semble qu'une personne très sérieuse, et qui voit tout cela — qui voit comment les hommes ont vécu des milliers d'années dans une confusion totale et dans le malheur — doit découvrir par elle-même si elle est capable de fonctionner sans être contaminée par la société. Elle ne peut le faire que si elle s'affranchit de la société, je veux dire de la structure psychologique de la société, qui comporte l'avidité, l'envie, l'ambition et l'affirmation d'une importance personnelle. Lorsque toute cette structure est comprise et mise de côté, on est libéré de la société. On peut toujours se rendre à son bureau, s'acheter des vêtements, vivre normalement, mais on est libéré de cette structure psychologique qui déforme l'esprit.

On arrive en somme au point où l'on découvre par soi-même que cet affranchissement est une inaction totale; et cette inaction est action totale. Elle n'engendre ni contradictions ni détériorations.

J'ai terminé ce que j'avais à dire ce matin, et peut-être pouvons-nous maintenant en discuter, ou avez-vous des questions à me poser ?

☆ *Pouvons-nous aller à notre travail et travailler sans esprit de compétition ?*

★ Ne pouvons-nous pas le faire, monsieur ? Pouvez-vous aller à votre bureau et conserver votre emploi sans compétitions ? Il ne m'appartient pas de vous dire que vous le pouvez ou non, ou que vous le devez, etc. Mais vous pouvez voir les effets de l'esprit de compétition : il engendre l'antagonisme, la peur, une poursuite féroce de

nos exigences, non seulement en nous-mêmes, mais extérieurement, dans le monde. Vous voyez tout cela et vous demandez s'il est possible de vivre en ce monde sans compétitions. Cela veut dire vivre sans comparer; cela veut dire faire un travail que vous aimez réellement, qui vous intéresse prodigieusement. Mais si vous êtes engagé dans un travail que vous n'aimez pas parce qu'il vous donne des responsabilités, il s'agit de découvrir comment vous en acquitter sans mettre en jeu aucune compétition. Cela exige une très grande attention, n'est-ce pas ? Il vous faut être extrêmement conscient de chacune de vos pensées, de chacun de vos sentiments, sans quoi vous ne ferez que vous imposer à vous-même l'idée que vous ne devez pas avoir un esprit de compétition, ce qui deviendrait un autre problème. Mais vous pouvez être conscient de tout ce qu'implique l'esprit de compétition, vous pouvez voir ce qu'en vérité il est, comment il provoque des conflits, des luttes incessantes; vous pouvez percevoir qu'il conduit inévitablement les hommes à des antagonismes, à un manque d'affection, bien qu'il puisse donner lieu à ce qu'on appelle le progrès et l'efficience. Si vous voyez tout cela, vous agirez selon votre perception, soit d'une façon compétitive, soit tout à fait autrement.

☆ *Je ne crois pas qu'une action qui se répète soit nécessairement ennuyeuse.*

★ Vous savez, on est en train de s'apercevoir que l'ouvrier d'usine qui fait toujours les mêmes gestes n'est pas très productif et l'on me dit qu'en Amérique on fait l'expérience de permettre aux ouvriers, dans certaines industries, de poursuivre leur apprentissage au cours de leur travail. Le résultat est que leur travail n'étant pas mécanique, ils produisent davantage. Même lorsqu'on prend un grand plaisir à faire certaines choses, si l'on continue indéfiniment à répéter cette action, elle devient une routine assez ennuyeuse.

☆ *Et en ce qui concerne l'artiste ?*

★ Si l'artiste ne fait que se répéter, il a cessé d'être un

artiste. Je pense que nous confondons les mots répétition et création, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que la création ?

☆ *Le cordonnier qui fait de bons souliers est créateur.*

★ Faire de bons souliers, cuire du bon pain, faire des enfants, écrire des poèmes, etc., est-ce cela de la création ? Je vous en prie, ne dites pas oui ou non... attendez une minute !

☆ *Je ne vois pas comment on peut vivre dans un espace vide.*

★ Madame, je crois qu'il y a un malentendu entre nous. Je m'en excuse : peut-être est-il dû à mon choix de mots, peut-être ce choix n'est-il pas bon. Vous n'avez pas compris ce que j'appelais le vide... Mais nous parlions de création.

J'ai entendu dire qu'en une certaine université, on enseigne ce qu'on appelle la littérature créatrice, la peinture créatrice. La création peut-elle être enseignée ? Est-ce que s'exercer continuellement à quelque chose peut engendrer un esprit créateur ? Un maître peut vous enseigner la technique du violon, mais il est évident que la technique ne peut pas vous donner du génie. Une personne qui a un esprit créateur peut élaborer sa technique, tandis que souvent on pense qu'il faut commencer par acquérir de la technique. Prenez un exemple facile, bien que les exemples ne soient pas des explications : qu'est-ce que la vie simple ? Nous disons qu'elle consiste à avoir très peu de possessions, à manger très peu, à éviter de faire ceci ou cela. En Asie, l'homme qui ne porte qu'un pagne, qui vit tout seul et ne mange qu'un repas par jour, est considéré comme menant une vie très simple. Mais il se peut qu'intérieurement il soit dans un état volcanique, qu'il brûle de désirs, de passions, d'ambitions. La vie simple de cet homme n'est qu'un spectacle devant lequel on est amené à penser : « Comme cet homme est simple ! » Cet état est, en fait, celui de la plupart des saints : apparemment ils sont simples, mais intérieurement ils sont ambitieux, ils disciplinent leur esprit, ils se forcent à se conformer à cer-

tains modèles, etc. Donc, il me semble que la simplicité commence au-dedans, non au-dehors. De même, la création ne peut pas être suscitée au moyen de l'expression. C'est un état d'être, non la recherche de moyens pour s'exprimer. Cet état est la découverte du suprême et ne peut se produire que lorsqu'il n'y a aucune activité du moi, en aucune direction.

Mais revenons à la question de cette dame sur le vide. La plupart des personnes, bien qu'elles entretiennent des rapports avec autrui, vivent dans l'isolement. Ce n'est pas de cela que je parle. Le vide est entièrement différent de l'isolement. Il faut un vide entre vous et moi pour que nous puissions nous voir; il faut un espace pour que j'entende ce que vous dites et que vous entendiez ce que je dis. De même, il faut de l'espace dans les esprits. Je veux dire que les esprits ne doivent pas être si encombrés de choses, qu'ils soient bloqués. Ce n'est que lorsque existe de l'espace dans nos esprits, lorsqu'ils ne sont pas encombrés d'activités égocentriques, qu'il nous est possible de savoir ce qu'est vivre. Mais vivre dans l'isolement — cela n'est pas possible.

☆ *Voulez-vous parler encore de l'énergie ?*

Faire quoi que ce soit, même peu de chose, requiert de l'énergie, n'est-ce pas ? Se lever de sa chaise, sortir de cette tente, penser, manger, conduire une voiture, toute action requiert de l'énergie. Mais, en général, il se produit en nous, quoi que nous fassions, une sorte de résistance qui dissipe notre énergie, sauf si notre action nous donne du plaisir, et dans ce cas il n'y a pas de conflit, pas de résistance, donc l'énergie est soutenue.

Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, il faut de l'énergie pour être totalement attentif et elle ne rencontre pas de résistance tant qu'il n'y a pas de distraction. Mais dès que s'introduit une distraction, c'est-à-dire dès que l'on veut se concentrer sur quelque chose et qu'on désire en même temps regarder par la fenêtre, il se produit une résistance,

une lutte. Or, regarder par la fenêtre est tout aussi important que regarder n'importe où et lorsqu'on s'aperçoit de cette vérité, il n'y a pas de distraction et pas de conflit.

Pour avoir de l'énergie physique, il faut évidemment se nourrir d'aliments sains, prendre assez de repos, etc. C'est quelque chose que vous pouvez expérimenter par vous-mêmes et que nous n'avons pas besoin de discuter. Mais il y aussi l'énergie psychologique, qui se dissipe de différentes façons. Pour se la procurer, on a recours à des stimulants. On va à l'église, on assiste à un match de football, on lit de la littérature, on écoute de la musique, on participe à des réunions comme celles-ci. Tout cela stimule et si c'est cette stimulation que vous recherchez, cela révèle que vous êtes psychologiquement dépendants de quelque chose : de boissons, de drogues, d'un prédicateur, d'une église. Quelle que soit sa forme, toute dépendance ne fait pas qu'endormir l'esprit; en outre, elle dissipe l'énergie. Donc, pour la conservation de cette énergie, tout besoin de stimulants doit disparaître et pour que disparaisse cette dépendance, il faut qu'on en soit conscient. Que l'on dépende d'un conjoint, d'un livre, d'un travail ou du besoin d'aller au cinéma, quelle que soit la forme particulière du stimulant que l'on recherche, on doit commencer par en être conscient. Accepter la nécessité de stimulants, accepter de vivre avec eux, dissipe l'énergie et détériore l'esprit. Mais si l'on en est conscient et que l'on découvre leur véritable fonction dans la vie que l'on mène, on en est affranchi de ce fait.

Par une perception aiguë de soi-même — qui n'est pas une auto-condamnation avec tout ce qu'elle comporterait, mais qui consiste à se voir tel que l'on est sans opérer de choix — on apprend tout ce qui concerne les influences, toutes les formes de dépendance; et ce mouvement même qui est l'action d'apprendre engendre l'énergie qu'il faut pour se libérer de toute dépendance et de toute stimulation.

26 juillet 1964.

VIII

Peut-être, ce matin, pourrions-nous mettre tous nos problèmes de côté : nos problèmes économiques, ceux de nos rapports avec autrui, ceux concernant notre santé et aussi ceux, plus vastes, qui nous entourent : nationaux et internationaux, la guerre, la famine, les émeutes, etc. Non pas les fuir, mais si nous pouvons les laisser de côté, ne serait-ce que pour ce matin, peut-être serons-nous à même de les aborder différemment, avec un esprit frais, une perception plus aiguë et de les considérer d'une façon neuve, avec plus de vigueur et de clarté.

Il me semble que seul l'amour peut produire une vraie révolution, et que toutes les autres révolutions, celles qui se basent sur des théories économiques, ou des idéologies sociales, ou d'autres doctrines, ne peuvent que créer de nouveaux désordres, encore plus de confusion et de malheur. On ne peut pas espérer résoudre le problème humain fondamental, en réformant et réassemblant ensuite ses nombreuses parties. Seul, un grand amour peut nous permettre d'en avoir une vue totale, donc d'exercer une action totale, au lieu d'entreprendre cet activité partielle, fragmentaire, que l'on appelle des révolutions et qui ne mène nulle part.

Ce matin, je voudrais parler de quelque chose qui inclut la totalité de la vie, de quelque chose qui n'est pas fragmentaire, mais qui est une approche à l'existence entière de l'homme; et pour y pénétrer assez profondément, il me

semble que l'on doit cesser d'être engagé dans des théories, des croyances, des dogmes. La plupart d'entre nous ne cessent de labourer la substance dont est faite leur pensée, mais, apparemment, nous ne semons jamais; nous analysons, nous discutons, nous mettons les choses en pièces, mais nous ne saisissons pas le mouvement total de la vie.

Je pense qu'il y a trois choses à comprendre très profondément si nous voulons saisir tout le mouvement de la vie. Ce sont : le temps, la douleur et la mort. Pour comprendre le temps, pour appréhender la pleine signification de la douleur et pour vivre avec la mort — tout cela exige la clarté de l'amour. L'amour n'est ni une théorie, ni un idéal. On aime ou on n'aime pas. Cela ne peut pas s'enseigner. On ne peut pas prendre des leçons sur comment aimer, et il n'y a aucune méthode qui, au moyen de pratiques quotidiennes, puisse faire surgir en nous la connaissance de ce qu'est l'amour. Mais je pense que l'on aime naturellement, facilement, spontanément, lorsque l'on saisit réellement la signification du temps, l'extraordinaire profondeur de la douleur et la pureté qui se produit avec la mort. Je veux dire qu'il faut considérer, en fait, non en théorie ou dans l'abstrait, la nature du temps, la qualité — ou structure — de la douleur, et cettte chose extraordinaire qu'on appelle la mort. Ces trois choses ne sont pas séparées. Si nous comprenons le temps, nous comprendrons ce qu'est la mort et aussi ce qu'est la douleur. Mais si nous considérons le temps comme quelque chose de différent de la douleur et de la mort, et si nous essayons de l'examiner isolément, notre approche sera fragmentaire et nous n'appréhenderons jamais la beauté et la vitalité de l'amour.

Donc, ce matin, nous traiterons du temps, non dans l'abstrait, mais dans l'actuel : le temps en ce qu'il est continuité d'existence. Il y a le temps chronologique, les heures et les jours qui s'étendent en millions d'années; et c'est ce temps chronologique qui a produit la pensée avec laquelle nous fonctionnons. Notre faculté de penser est un

résultat de ce temps qui est continuité d'existence et le perfectionnement, ou le polisssage de cette faculté à travers cette continuité, nous l'appelons progrès. Le temps est aussi la durée psychologique qu'a créé la pensée comme moyen de réalisation. Nous l'employons pour progresser, pour réaliser, pour devenir, pour produire des résultats. La plupart des personnes considèrent que c'est un tremplin vers quelque chose de bien plus grand, vers le développement de certaines facultés, vers le perfectionnement de quelque technique, vers la réalisation d'une fin, d'un but — lequel peut être estimable ou non; elles sont donc amenées à penser que le temps est nécessaire pour la révélation de ce qu'est la vérité, de ce qu'est Dieu, de ce qui transcende tout le labeur des hommes.

En général, on considère le temps comme une durée, une période entre le moment actuel et quelque moment dans l'avenir où l'on se réalisera; et l'on utilise cette durée pour cultiver le caractère, pour se débarrasser de certaines habitudes, pour développer certains muscles ou certains points de vue. Pendant deux mille années, les esprits chrétiens ont été conditionnés en vue de croire en un Sauveur, un enfer, un paradis; et à l'Est des conditionnements similaires ont été imposés aux esprits depuis plus longtemps encore. On pense que le temps est nécessaire pour tout ce que l'on a à faire ou à comprendre, donc il devient un fardeau, il devient une barrière à la perception des faits, il empêche de voir immédiatement en quoi une chose est vraie ou non, parce que l'on croit qu'il faut, à cet effet, prendre du temps. On dit : « Demain ou dans deux ans je comprendrai cette chose avec une clarté extraordinaire. » Dès qu'on admet le temps, on cultive l'indolence, cette curieuse paresse qui empêche de voir immédiatement une chose telle qu'elle est.

On pense qu'il faut du temps pour rompre à travers le conditionnement que la société — avec ses religions organisées, ses codes de morale, ses dogmes, son arrogance, son esprit de compétition — a imposé aux esprits. On

pense en termes de temps parce que la pensée appartient au temps : elle est une réaction de la mémoire et celle-ci est l'arrière-plan qui a été accumulé, hérité, acquis par la race, par la communauté, par le groupe, par la famille et par l'individu. Cet arrière-plan est l'aboutissement du processus additif de la pensée et cette accumulation a pris du temps. Pour la plupart d'entre nous, la faculté de penser est mémoire. Lorsque se produit une provocation ou une demande, c'est la mémoire qui réagit en manière de réponse, à la façon d'un cerveau électronique, qui fonctionne par associations. La pensée étant une réaction de la mémoire, elle est, par nature, le produit du temps et la créatrice du temps.

Ce que je dis n'est pas une théorie, ce n'est pas un sujet de réflexion. Vous n'avez nul besoin d'y penser; voyez plutôt ces faits, car ils sont ainsi. Je n'entre pas dans la complexité de leurs détails, mais j'ai indiqué les faits essentiels, et de deux choses l'une : vous les voyez ou vous ne les voyez pas. Si vous suivez ce qui est dit et non les mots qui sont prononcés, si, au lieu d'analyser un discours, vous voyez en fait que les choses sont ainsi, vous pouvez voir comment le temps nous illusionne et alors la question se pose : le temps peut-il cesser ? Si nous sommes capables de voir tout le processus de notre activité — sa profondeur et son manque de profondeur, sa beauté et sa laideur — non pas demain mais immédiatement, cette perception même est l'action qui détruit le temps.

Si l'on ne comprend pas le temps, on ne peut pas comprendre la douleur. Ce ne sont pas, ainsi qu'on veut le penser, deux choses différentes. Aller à son bureau, être en famille, procréer, ne sont pas des incidents isolés. Au contraire, tous ces aspects de la vie sont profondément et intimement reliés entre eux; et on ne peut pas voir cette extraordinaire intimité de rapports sans la sensibilité que confère l'amour.

Pour comprendre la douleur, il faut comprendre réellement la nature du temps et la structure de la pensée. Le

temps doit s'arrêter, faute de quoi on ne fait que répéter les informations que l'on a accumulées, à la façon d'un cerveau électronique. Si le temps n'arrive pas à sa fin — qui est la fin de la pensée — on ne fait que se répéter, se réajuster, se modifier, il n'y a jamais rien de neuf en nous. Nous sommes des cerveaux électroniques glorifiés — peut-être un peu plus indépendants, mais mécaniques dans notre fonctionnement.

Donc, pour comprendre la nature et la fin de la douleur, il faut comprendre le temps; et pour comprendre le temps, il faut comprendre la pensée. Les deux ne sont pas séparés. En comprenant le temps, on absorbe la pensée et la compréhension de la pensée est la fin du temps, donc la fin de la douleur. Si cela est clair, nous pouvons regarder la douleur en face, au lieu de lui rendre un culte, ainsi que le font les chrétiens. En général, on adore ou on détruit la chose que l'on ne comprend pas. On la met dans une église, dans un temple, ou dans un coin obscur de la conscience où elle devient un objet d'effroi; ou bien on lui donne un coup de pied, on la rejette; ou encore on la fuit. Mais ici nous ne faisons rien de tout cela. Nous voyons que, depuis des millénaires, les hommes se débattent dans le problème de la douleur et qu'ils ne sont pas capables de le résoudre; ils se sont donc endurcis, ils l'ont acceptée, en disant que c'est un aspect inévitable de la vie.

Mais se borner à accepter la douleur n'est pas seulement stupide : c'est une façon d'abrutir l'esprit, cela le rend insensible, brutal, superficiel et, de ce fait, la vie n'est plus qu'une succession sordide de travaux et de plaisirs. On vit des existences fragmentées en tant qu'hommes d'affaires, hommes de science, artistes; on est sentimental, dévot ou autre chose. Mais pour comprendre la douleur et en être affranchi, on doit comprendre le temps, donc la pensée. Alors on se rend compte qu'il est impossible de nier la douleur, de la fuir, de s'en évader en allant s'amuser, en allant à l'église, en adoptant des croyances organisées et qu'on ne peut pas, non plus, l'accepter et l'adorer;

mais, pour éviter ces écueils, il faut une très grande attention, qui est de l'énergie.

La douleur a ses racines dans l'apitoiement envers soi-même. Si on veut la comprendre, on doit « opérer » cet apitoiement d'une façon implacable. Je ne sais pas si vous avez observé à quel point vous vous prenez en pitié, lorsque vous dites : « Je suis seul. » Dès que cette pitié intervient, vous avez fourni le terreau où la douleur prend racine. Vous pouvez justifier cet apitoiement, le rationaliser, le polir, le recouvrir d'idées, il est toujours là, s'ulcérant profondément en vous-même. Donc, celui qui veut comprendre la douleur, doit commencer par se libérer de cette vulgaire mesquinerie, brutale et égocentrique, qu'est l'apitoiement sur soi. Vous pouvez éprouver ce sentiment parce que vous êtes malade, ou parce que quelqu'un est mort, ou parce que vous ne vous êtes pas réalisé et que vous vous sentez frustré, terne; mais quelle que soit sa cause, l'apitoiement sur soi-même est la racine de la douleur. Aussitôt qu'on est libéré de ce sentiment, on peut regarder la douleur en face, sans lui rendre un culte, ou la fuir, ou lui donner une signification sublime et spirituelle, ou penser qu'il faut souffrir pour trouver Dieu, ce qui est une sottise. Ce ne sont que les esprits ternes et stupides qui s'accommodent de la douleur. Il ne faut donc l'accepter, en aucune façon, ni la nier. Lorsqu'on est libéré de cet apitoiement sur soi-même, on a privé la douleur de toute la sentimentalité et de l'émotivité qu'elle peut faire naître, et on peut alors la regarder en face avec une attention complète.

J'espère que c'est ce que vous êtes en train de faire, ce matin, au fur et à mesure que nous avançons et que vous ne vous contentez pas d'accepter verbalement ce qui est dit. Soyez conscients de votre morne acceptation de la douleur, de vos rationalisations, de vos excuses, de votre apitoiement, de votre sentimentalité, de votre attitude émotionnelle, car tout cela est une perte d'énergie. Pour comprendre la douleur vous devez lui accorder toute votre attention, et en

cette attention il n'y a pas de place pour des excuses, pour des sentiments, pour des rationalisations, ni pour de l'apitoiement.

J'espère me faire comprendre clairement lorsque je vous dis d'accorder toute votre attention à la douleur. En cette attention, il n'y a aucun effort pour la résoudre ou la comprendre. On regarde, on observe et c'est tout. Tout effort pour la comprendre, la rationaliser ou la fuir, est un déni de l'état négatif de complète attention où cette chose qu'on appelle douleur peut être comprise.

Nous ne sommes pas en train d'analyser, d'explorer analytiquement la douleur dans le but de nous en débarrasser, car ces opérations de l'esprit ne sont que des artifices. La pensée qui l'analyse s'imagine l'avoir comprise et en être affranchie. C'est une sottise. Vous pouvez vous débarrasser d'une douleur particulière, mais la douleur surgira de nouveau sous une autre forme. Nous parlons de la douleur dans sa totalité, de la douleur en soi, qu'elle soit mienne ou vôtre, ou celle de tout autre être humain.

Ainsi que je l'ai dit, pour comprendre la douleur il faut une compréhension du temps et de la pensée. Il faut une vision non sélective de toutes les évasions, de tout ce qui est apitoiement et mise en paroles, afin que l'esprit soit parfaitement calme face à ce qui doit être compris. Il n'y a là aucune division entre l'observateur et ce qui est observé : ce n'est pas vous, vous-même, l'observateur, le penseur qui êtes dans la douleur et qui la regardez : il n'y a qu'un état. Cet état de douleur indivisée est nécessaire, parce que, lorsqu'on regarde la douleur en tant qu'observateur, on crée un conflit qui ralentit l'esprit, gâche de l'énergie et, de ce fait, exclut l'attention.

Lorsqu'on comprend la nature du temps et de la pensée, lorsqu'on a déraciné l'apitoiement sur soi, la sentimentalité, l'émotivité et tout ce que cela comporte, la pensée, qui a créé toute cette complexité, prend fin et il n'y a plus de temps. On est alors directement et intimement en contact avec cette chose que vous appelez douleur. La dou-

leur n'est entretenue que lorsqu'on s'en évade, lorsqu'on désire la fuir, ou la résoudre, ou l'adorer. Mais lorsqu'il n'y a rien de tout cela, parce que l'on est directement en contact avec elle et que l'on est par conséquent dans un silence absolu à son égard, on découvre que l'on n'est pas du tout dans un état de douleur. Dès que votre esprit est complètement en contact avec le fait douleur, ce fait lui-même résout tout ce qui, dans le temps et la pensée, est de nature à le reproduire. Et c'est donc la fin de la douleur.

Comment, maintenant, pouvons-nous comprendre cette chose que nous appelons la mort et dont nous avons si peur ? Les hommes ont créé beaucoup de voies détournées pour l'aborder : des cultes, des raisons pour la nier, d'innombrables croyances, etc. Mais pour la comprendre, il est évident qu'il faut l'aborder d'un esprit neuf, car vous ne savez rien à son sujet, n'est-ce pas ? Vous avez vu des personnes mourir, et vous avez observé en vous-même, ainsi qu'en d'autres personnes, la mort s'approcher avec l'âge et la détérioration qu'il amène. Vous savez que la vie physique se termine par la vieillesse, l'accident, la maladie, l'assassinat ou le suicide, mais vous ne connaissez pas la mort comme vous connaissez vos désirs sexuels, la faim, la cruauté, la brutalité. Vous ne savez pas en toute réalité ce qu'est mourir, et tant que vous ne le saurez pas, la mort n'aura pour vous aucun sens. Ce dont vous avez peur est une abstraction que vous ne concevez pas. Ne connaissant pas la plénitude de la mort, ou quelles sont ses implications, votre esprit en a peur : il a peur de la pensée de la mort, non du fait qu'il ne connaît pas.

Je vous prie de bien vouloir considérer ceci avec moi : si vous mouriez instantanément, vous n'auriez pas le temps de penser à la mort et d'en avoir peur. Mais il y a un intervalle entre l'instant présent et celui où viendra la mort et, au cours de cette durée, vous avez assez de temps pour vous inquiéter et pour la rationaliser. Vous désirez prolonger dans une autre vie — si elle existe — toutes vos

angoisses, tous vos désirs, les connaissances que vous avez accumulées, et alors vous inventez des théories, ou vous croyez à une certaine forme d'immortalité. Pour vous, la mort est une chose séparée de la vie. La mort est là-bas, quelque part, et vous êtes ici, occupés à exister, à conduire votre voiture, à avoir des jouissances sexuelles, à sentir la faim, à vous faire des soucis, à aller à vos affaires, à accumuler des connaissances, etc. Vous ne voulez pas mourir, parce que vous n'avez pas fini d'écrire votre livre, ou parce que vous ne savez pas encore jouer du violon à la perfection. Alors, vous séparez la mort de la vie et vous vous dites : « Maintenant je veux comprendre la vie, mais la mort je la comprendrai plus tard. » Pourtant les deux ne sont pas séparées, et c'est la première chose qu'il faut comprendre. La vie et la mort sont un, elles sont intimement reliées, on ne peut pas isoler l'une d'elles et essayer de la comprendre indépendamment de l'autre. C'est ce que font la plupart d'entre nous. Nous divisons la vie en compartiments étanches, sans communication entre eux. Si vous êtes un économiste, les questions économiques sont tout ce qui vous intéresse et vous ne savez rien du reste. Si vous êtes un médecin dont la spécialité est le nez et la gorge, ou le cœur, vous vivez dans ce champ limité de connaissances pendant quarante ans, et c'est cela votre paradis lorsque vous mourez.

Ainsi que je l'ai dit, traiter la vie fragmentairement, c'est vivre dans une perpétuelle confusion, dans les contradictions du malheur. C'est la totalité de la vie qu'il faut voir, et on ne peut la voir qu'avec affection, avec amour. L'amour est la seule révolution qui puisse mettre de l'ordre dans le monde. Il est inutile d'acquérir de plus en plus de connaissances en mathématiques, en médecine, en histoire, en économie, et d'assembler ensuite tous ces fragments : cela ne résoudra rien du tout. Sans amour, toute révolution ne conduit qu'au culte de l'Etat, ou au culte d'une image, ou à d'innombrables corruptions tyranniques et à la destruction de l'homme. De même, lorsque, ayant peur

de la mort, nous la situons à une certaine distance de nous et la séparons de notre vie quotidienne, cette séparation ne peut qu'engendrer davantage de peur, d'angoisses, et multiplier les théories sur la mort. Pour comprendre la mort, il faut comprendre la vie. La vie n'est pas une continuité de pensée et c'est cette continuité qui a provoqué tous nos malheurs.

Mais votre esprit est-il capable de ramener la mort dans l'immédiat ? Me suivez-vous ? En fait, la mort n'est pas quelque chose qui se trouve au loin : elle est ici et maintenant. Elle est présente lorsqu'on parle, lorsqu'on prend du plaisir, lorsqu'on écoute, lorsqu'on se rend à son travail. Elle est là à tout instant de la vie, tout comme l'amour. Si vous percevez une fois ce fait, vous verrez que la peur de la mort n'existera plus. Ce n'est pas de l'inconnu qu'on a peur, c'est de perdre le connu. On a peur de perdre sa famille, d'être laissé tout seul, sans compagnons; on a peur de la souffrance de la solitude, de se retrouver sans l'expérience et les possessions que l'on a amassées. On a peur de se détacher du connu. Le connu est la mémoire et l'esprit s'accroche à cette mémoire qui, pourtant, n'est que mécanique, ce que démontrent magnifiquement bien les calculateurs électroniques.

Pour comprendre la beauté et la nature extraordinaire de la mort, il faut être libéré du connu. Mourir au connu c'est commencer à comprendre la mort, parce qu'alors l'esprit étant renouvelé, il n'y a pas de peur en lui, et l'on peut entrer dans l'état que l'on appelle la mort. Du commencement jusqu'à la fin, la vie et la mort sont un. Le sage comprend le temps, la pensée et la douleur. Lui seul peut comprendre la mort. L'esprit qui meurt à chaque instant, qui n'accumule jamais, qui n'amasse pas d'expérience, est innocent et, par conséquent, est dans un constant état d'amour.

Je me demande si vous désirez poser des questions à ce sujet, de sorte que nous puissions entrer dans plus de détails.

☆ *Quelle est la différence, monsieur, entre votre pensée et la pensée chrétienne au sujet de l'amour ?*

★ Je crains de ne pas pouvoir vous le dire. Je n'ai pas de « pensée » sur l'amour. On ne peut pas « penser » l'amour; si on le pense, ce n'est pas l'amour. Vous savez, il y a une grande différence entre un besoin sexuel normal et des pensées qui stimulent la sensation. L'esprit qui n'est préoccupé que de jouir, de penser au plaisir, de s'exciter par des images, des imaginations, des pensées, a une qualité destructrice. Mais « l'autre chose » est très différente : le sens de la chose, sans qu'intervienne la pensée. De même, on ne peut pas penser à l'amour. Vous pouvez penser à un modèle de l'amour que la mémoire a enregistré, ou à ce qu'on vous a dit à son sujet : qu'il est bon ou mauvais, sacré ou profane, et ainsi de suite. Mais ces pensées ne sont pas l'amour. L'amour n'est ni chrétien, ni hindou, ni oriental, ni occidental, il n'appartient ni à vous ni à moi. Ce n'est que lorsque vous vous débarrasserez de toutes ces idées sur votre nationalité, votre race, votre religion, et le reste, que vous saurez ce qu'est l'amour.

Voyez-vous, j'ai parlé ce matin de la mort, afin que vous puissiez réellement comprendre tout son domaine — le comprendre, non pas pendant que vous êtes ici dans cette tente, mais à travers tout le reste de votre vie — et que vous soyez, de ce fait, libérés de la douleur, libérés de la peur et que vous sachiez ce que, en réalité, veut dire mourir. Si dès maintenant, et dans les jours qui suivront, vos esprits ne deviennent pas complètement lucides, innocents, profondément attentifs, écouter mes mots est totalement futile. Mais si vous êtes lucides, profondément attentifs, conscients de vos pensées et de vos sentiments, si vous n'êtes pas en train d'interpréter ce que je dis, mais de vous observer réellement au cours des descriptions et de l'exploration de ce problème, lorsque vous quitterez cette tente vous vivrez, vous vivrez non seulement en exultation, mais avec la mort et avec amour.

28 juillet 1964.

IX

Ce dont je voudrais parler ce matin est peut-être assez étranger à la plupart des personnes. Il me semble qu'une des choses les plus importantes que nous ayons à faire est de nous clarifier l'esprit, de le vider de toute expérience et de toute pensée de sorte qu'il devienne neuf, frais, innocent; car seul un esprit innocent peut, en sa liberté, découvrir le vrai. Cette innocence n'est pas un état de durée constante. L'esprit n'y a pas obtenu un résultat dans lequel il demeure. C'est l'état d'un esprit qui, étant totalement libre, est capable de se renouveler d'instant en instant, sans effort. Et cette innocence, cette nouvelle faculté de découvrir a une énorme importance dans ses effets car, en général, on vit très superficiellement. On vit avec des connaissances et de l'information et l'on pense que connaître et s'informer suffit. Mais sans méditation nos vies sont très creuses. Par méditation, je n'entends ni contemplation, ni prière. Pour être en état de méditation, ou plutôt pour y arriver naturellement, aisément, sans effort, on doit commencer par comprendre de quoi est fait l'esprit superficiel, quotidien, qui se satisfait si facilement d'informations. Ayant accumulé des connaissances et acquis quelques capacités techniques qui permettent de se spécialiser dans une branche quelconque, et de vivre assez superficiellement en ce monde, on se contente, en général, de vivre à ce niveau, sans comprendre aucun des problèmes psychologiques qui se présentent. Il est donc très important, à mon sens, de

voir à quel point nos esprits sont superficiels et de nous demander s'ils peuvent aller au-delà d'eux-mêmes.

Plus on a de connaissances et de savoir-faire, plus on est efficient dans la vie quotidienne; et il est évidemment nécessaire de posséder ces connaissances, ces capacités, parce qu'on ne peut pas écarter la technique et la science, et retourner à l'antiquité. On serait comme ces personnes soi-disant religieuses, qui essayent de revenir à la tradition, ou de faire revivre d'anciens concepts philosophiques, des formules et qui, de ce fait, se détruisent elles-mêmes et détruisent le monde dans lequel elles vivent. Les sciences, les mathématiques, les techniques dont l'homme dispose maintenant, sont absolument nécessaires. Mais l'existence dans ce monde où la technique, les connaissances, l'information s'amplifient rapidement, tend à rendre les esprits très superficiels, et la plupart d'entre nous se contentent de demeurer dans cette superficialité, parce que le savoir et la technique permettent d'avoir plus d'argent, plus de confort, plus d'apparente liberté, et que ces biens sont hautement respectés par une société dégradée, en voie de désintégration. Donc, l'esprit qui veut aller au-delà de lui-même doit comprendre les limitations de la technique scientifique, des connaissances, de l'information, et s'en affranchir.

Ainsi que vous pouvez l'observer, nos activités, nos émotions, les réactions de nos nerfs, sont très en surface. Et vivant ainsi — ce qui est le cas pour la plupart d'entre nous — nous essayons de creuser les profondeurs, d'explorer de plus en plus loin sous la surface, parce que nous nous lassons de cette façon de vivre superficielle. Plus nous sommes intelligents, intellectuels, passionnés, plus aiguë est notre vision de la superficialité de notre existence; celle-ci devient lassante, ennuyeuse et n'a pas beaucoup de sens. Alors, l'esprit superficiel essaye de trouver le but de l'existence ou encore il cherche une formule qui définirait ce but. Il lutte pour vivre selon une idée qu'il a conçue ou une croyance qu'il a acceptée et son action, par consé-

quent, demeure en surface. Ce fait doit être vu très clairement.

Ce que nous ferons ce matin sera de déblayer une couche après l'autre, afin d'aller jusqu'à l'origine, jusqu'au tréfonds des choses. La superficialité se perpétue par l'expérience, et c'est pour cela qu'il est très important de comprendre la nature et le sens des expériences vécues.

Tout d'abord, on voit comment la spécialisation technique, en n'importe quel domaine, tend à nous rétrécir, à nous amoindrir, à nous limiter, toutes ces qualités étant l'essence même de l'esprit bourgeois. On voit que cet esprit, étant superficiel, se met à rechercher ce qu'il appelle « le sens de la vie » et, de ce fait, projette une image qui lui est agréable et profitable. Ensuite, il se conforme à cette image, et ce processus lui donne un but, le stimule, lui donne l'impression d'un accomplissement.

Nous devons aussi comprendre très clairement ce que j'appelle une expérience vécue. Vivant une vie très superficielle, nous sommes toujours à la recherche de perceptions plus vastes et plus profondes. C'est pour cela que tant de gens vont à l'église, prennent de la mescaline, essayent le LSD-25, l'acide lysurgique ou d'autres drogues qui excitent, stimulent, donnent de nouvelles sensations. On cherche aussi à vivre de nouvelles expériences par l'art, la musique, par des formes d'expression plus neuves, plus fraîches.

Or, l'esprit qui veut se trouver lui-même à de grandes profondeurs — s'y trouver, non provoquer cet état — doit comprendre tout cela. Comprendre n'est pas seulement saisir intellectuellement une communication au niveau verbal, mais plutôt voir d'un seul coup la vérité en ce qui concerne une question. Cette perception immédiate est compréhension. On peut argumenter sans fin et discuter sur des opinions, cela ne ferait pas naître la compréhension. Ce qui est requis c'est de la sensibilité, une perception aiguë, une sorte d'hésitation tâtonneuse dans la démarche, qui donnent à l'esprit la capacité d'appréhender très rapidement.

Quelle est la nature d'une expérience vécue ? Nous voulons tous vivre de nouvelles perceptions, n'est-ce pas ? Nous sommes las de celles que nous connaissons depuis si longtemps, et qui nous ont causé de la douleur et de l'affliction. La routine du travail, des rituels religieux, des rituels du culte de l'Etat..., on en a assez, on en est las, on est épuisé, et alors on cherche à percevoir la vie dans d'autres voies, à d'autres niveaux. Mais, en vérité, seul l'esprit qui ne recherche ni n'accumule l'expérience, seul un tel esprit peut vivre en profondeur.

Toute expérience vécue est le résultat d'une provocation et d'une réaction qui y répond. Cette réaction de l'esprit peut être adéquate ou inadéquate, selon son arrière-plan, son conditionnement. En d'autres termes, nous répondons à des provocations en réagissant selon notre arrière-plan, selon notre conditionnement particulier. Ces réponses-réactions sont des expériences, nous nous comportons à la façon d'une passoire où chacune d'elles laisse un certain résidu. Ce résidu est la mémoire, et c'est avec cette mémoire que nous abordons l'expérience suivante. Celle-ci, quelque vaste, profonde, totale qu'elle soit, dépose en nous un nouveau résidu — ou mémoire — et de ce fait renforce notre conditionnement.

Je vous en prie..., ceci n'est pas une opinion et il ne s'agit pas pour vous de croire à ce que je dis. Si vous vous vous observez, vous verrez que c'est exactement ce qui se produit. La personne qui parle est en train de décrire l'accumulation des expériences vécues, et vous êtes en train d'observer ce processus en vous-mêmes. Il n'y a donc rien à croire et je ne cherche pas à vous hypnotiser par des mots.

Ainsi, toute expérience vécue, quelle qu'elle soit, laisse un résidu qui devient le passé en tant que mémoire, dans lequel nous vivons. Ce résidu est le « moi », il est la structure même de toute activité égocentrique. Voyant la nature limitée de cette activité égocentrique, nous recherchons des sensations et des perceptions plus nombreuses et plus vas-

tes, ou nous voulons que l'on nous dise comment percer à traver cette limitation, afin de trouver une transcendance. Mais toute recherche de cet ordre est encore dans le cadre des accumulations et ne fait qu'ajouter à ce qui reste, au résidu de l'expérience, que ce soit celui d'une minute, d'une journée ou de deux millions d'années.

Il faut voir ce fait très clairement. Il faut en être conscient comme on a conscience de la faim. Lorsque vous avez faim, vous n'avez pas besoin qu'on vous le dise : c'est votre expérience propre. De même, vous devez voir clairement, par vous-mêmes, que toute expérience vécue, que cela soit de l'orgueil, de la jalousie, ou une inspiration, ou une peur, ou autre chose — laisse un résidu dans l'esprit; et que cette perpétuelle répétition et superposition de ce résidu, ou dépôt, est tout le processus de notre penser, de notre être. Toute activité provenant de ce processus, à quelque niveau qu'elle soit, est inévitablement superficielle, et un esprit qui voudrait s'enquérir de la possibilité de découvrir un état d'originalité, ou un monde non contaminé par le passé, doit comprendre ce processus de l'expérience.

La question qui se pose est donc : est-il possible d'être libéré de toute activité égocentrique, sans effort, sans essayer de la dissoudre, ce qui en ferait un problème ?

J'espère avoir posé clairement la question, sans quoi ce qui suit manquerait totalement de clarté.

Le mot « méditation » veut dire, en général, penser à une chose, l'explorer, s'y arrêter; ou il peut vouloir désigner l'état d'un esprit contemplatif dans lequel il n'y a pas de pensées. C'est un mot qui a très peu de sens en cette partie-ci du monde, mais qui a une signification extraordinaire en Orient. On a beaucoup écrit à ce sujet, sur lequel de nombreuses écoles enseignent des méthodes et des systèmes variés.

Pour moi, la méditation n'est rien de tout cela. Méditer, c'est se « vider » l'esprit et on ne peut pas s'y contraindre en mettant en pratique une méthode, une école, un système. Encore une fois, il faut voir que tous les systèmes

sont fallacieux. La pratique d'un système de méditation est la poursuite de sensations et de perceptions; c'est une tentative de vivre une expérience plus élevée, ou « ultime »; et lorsqu'on a compris la nature de toutes les expériences, on écarte toutes les méthodes, on les met de côté, on en est quitte pour toujours, parce qu'on n'est plus le disciple de personne, on ne cherche plus à vivre des expériences, on ne désire pas avoir des visions. Toute recherche de visions, toute intensification artificielle de la sensibilité — par des drogues, par des disciplines, par des rituels, par des cultes, par la prière — est une activité égocentrique.

Notre question est maintenant : comment un esprit qui a été rendu superficiel par la tradition, par l'action du temps, par la mémoire et l'expérience, comment un tel esprit peut-il se libérer de sa superficialité, sans effort ? Comment peut-il être si totalement éveillé que la recherche d'expériences vécues n'ait plus de sens pour lui ? Comprenez-vous ? Ce qui est plein de lumière ne demande pas plus de lumière — c'est une lumière en soi; et toute influence, toute expérience qui pénètre dans cette lumière y est consumée d'instant en instant, de sorte que l'esprit est toujours clair, immaculé, innocent. Ce n'est qu'un esprit clair, innocent, qui peut voir ce qui transcende la mesure du temps. Et comment cet état d'esprit peut-il se produire ?

La question est-elle claire ? Ce n'est pas *une* question, c'est, ou cela devrait être, celle de tout le monde, donc je ne vous l'impose pas. Si je vous l'imposais, vous la transformeriez en un problème, vous vous demanderiez : « Comment dois-je m'y prendre ? » Cette question doit être engendrée par votre propre perception, parce que vous avez vécu, vous avez observé, vous avez vu ce qu'est le monde, et vous vous êtes perçus, vous-mêmes, en opération. Vous avez lu, vous avez amassé des informations, vous avez progressé en savoir. Vous avez vu des personnes très habiles dont les esprits sont à l'image de cerveaux électroniques, des professeurs qui peuvent dérouler une quantité infinie de connaissances, et vous avez rencontré des théologiens

ayant des idées fixes autour desquelles ils ont construit des théories merveilleuses. Etant conscients de tout cela, vous vous êtes sûrement demandé : Comment un esprit qui est esclave du temps, un produit du passé, comment un tel esprit peut-il rejeter le passé complètement, aisément, sans effort ? Comment peut-il être libre du temps, sans directive ni motif, et se retrouver dans la source de vie originelle ?

Lorsque cette question vous est posée par vous-même ou par quelqu'un d'autre, quelle est votre réaction ? Ne me répondez pas, je vous prie! Ecoutez seulement. C'est une question immense. Ce n'est pas une de ces combinaisons de mots à laquelle on peut donner une réponse rapide en passant. C'est une question essentielle pour un esprit qui a percé les stupidités des religions organisées et qui a rejeté tous les prêtres et gourous, les temples, les églises, les rituels, l'encens — qui s'en est débarrassé. Si vous en êtes à ce point, vous avez dû vous demander : Comment peut-on se transcender soi-même ?

Que faites-vous lorsque vous vous trouvez directement face à face avec un problème considérable, lorsque quelque chose d'immense et d'immédiat vous arrive ? L'impact est si vital, si exigeant, qu'il vous absorbe complètement, n'est-ce pas ? Votre esprit est capté par cette prodigieuse aventure et, par conséquent, devient silencieux. C'est une des formes du silence. Votre esprit réagit à la façon d'un enfant à qui l'on a donné un jouet qui l'intéresse beaucoup. Le jouet l'absorbe, le mène à se concentrer, à n'être plus turbulent, à ne pas courir ailleurs. Et c'est ce qui arrive à des adultes, lorsqu'ils sont mis en face d'un événement très important pour eux. Ne comprenant pas son sens total, ils s'abandonnent à cette expérience, et leur esprit en reçoit un choc qui l'assomme, le paralyse, au point de le rendre momentanément muet. Nous avons tous vécu des expériences de cet ordre.

Il y a aussi un silence qui se produit lorsque le problème est examiné avec une complète concentration. Dans cet état, il n'y a pas de distraction, parce que, à ce mo-

ment-là, l'esprit n'a pas d'autre pensée, pas d'autre intérêt. Rien d'autre ne l'occupe que cette chose sur laquelle il intensifie sa concentration, à l'exclusion de tout le reste, et en cet effort il y a une vitalité, une exigence, une urgence, qui produisent une certaine qualité de silence.

Mais lorsque l'esprit est absorbé par un jouet, ou lorsqu'il se perd dans un problème, il ne fait que s'évader. Lorsque des images, des symboles, des mots tels que Dieu, Sauveur, et d'autres, s'emparent de l'esprit, ils constituent aussi une évasion, une fuite hors de l'actuel, et en cette fuite existe une certaine qualité de silence. Lorsqu'un esprit se sacrifie et s'oublie dans une complète identification, il peut être parfaitement silencieux, mais il est dans un état névrosé. Souhaiter une identification avec un but, une idée, un symbole, un pays, une race, c'est être névrosé, ainsi que le sont toutes les personnes soi-disant religieuses. Elles se sont identifiées avec le Sauveur, avec le Maître, avec ceci ou cela, ce qui leur donne un énorme soulagement et leur apporte une certaine vision béatifique de la vie. Cette attitude est totalement névrosée.

Il y a encore les esprits qui ont appris à se concentrer, qui se sont entraînés à ne pas s'écarter d'une idée, d'une image, d'un symbole qu'ils ont projeté au-devant d'eux-mêmes. Et que se produit-il dans cet état de concentration ? Toute concentration est un effort et tout effort est une résistance. Cela revient à construire un mur de protection autour de soi-même, avec tout juste un petit trou à travers lequel on regarde une idée ou une pensée, de façon à ne jamais être ébranlé, à n'être jamais dans l'incertitude. On n'est jamais ouvert, on vit dans une coque de concentration, derrière les murs que constitue une poursuite inspirée, et on en extrait une intense impression de vitalité, un élan qui permet d'accomplir des choses extraordinaires, de secourir des gens dans des taudis, de vivre dans un désert, de faire toutes sortes de bonnes œuvres; ce sont encore les activités égocentriques d'esprits qui se concentrent sur une seule chose, à l'exclusion de tout le reste. Et

cela aussi donne à l'esprit une certaine qualité de paix et de silence.

Il existe cependant un silence qui n'a absolument aucun rapport avec ces états morbides, et c'est là que réside notre difficulté, car malheureusement, et je le dis très poliment, la plupart d'entre nous sont atteints de névroses, dont ils devraient, avant tout, pour comprendre ce silence, se guérir complètement. Dans le silence dont je parle il n'y a pas d'apitoiement sur soi, pas de poursuites de résultats, pas de projections d'images; il n'y a pas de visions et pas de luttes pour se concentrer. Ce silence arrive sans qu'on l'invite, lorsqu'on a compris comment l'esprit se laisse absorber par une idée, et par les diverses formes de concentration qu'il met en pratique; et aussi il faut avoir compris tout le processus de la pensée. De l'observation, de l'examen des activités égocentriques de l'esprit, naît un sens de discipline extraordinairement souple; et cette discipline est nécessaire. Ce n'est pas une discipline de défense, de réaction; elle n'a rien en commun avec le fait de s'asseoir dans un coin, les jambes croisées, ni avec d'autres pratiques aussi enfantines; et en elle il n'y a ni imitation, ni conformisme, ni aucun effort en vue d'un résultat. Observer tous les mouvements de la pensée et du désir, observer la soif de nouvelles sensations, le processus d'identification — observer et comprendre tout cela, engendre tout naturellement une discipline détendue et libre. Avec cette discipline de la compréhension, naît une qualité particulière de perception immédiate et directe, un état de complète attention. En cette attention est une vertu, et c'est la seule vertu réelle. Une morale sociale, un caractère qui se développe à travers des résistances, en conformité respectable avec l'éthique d'une société, rien de tout cela n'est vertu. La vertu est la compréhension de toutes les structures sociales que l'homme a érigées autour de lui-même, et elle est aussi la compréhension du soi-disant sacrifice que l'on s'imagine faire dans des identifications et par des contraintes. L'attention est engendrée par cette compréhen-

sion et ce n'est qu'en l'attention que se trouve la vertu.

Il est nécessaire d'avoir un esprit vertueux; mais lorsqu'on se contente de se conformer au modèle social et religieux d'une société donnée, qu'elle soit communiste ou capitaliste, il n'y a pas de liberté; mais, pas plus que l'humilité, elle ne peut être cultivée. On ne peut pas plus cultiver la vertu qu'on ne peut cultiver l'amour. Mais là où existe une attention complète, la vertu et l'amour existent aussi. L'attention complète engendre un silence total, non seulement au niveau de la conscience consciente, mais aussi au niveau de l'inconscient. Le conscient et l'inconscient sont, en réalité, insignifiants et la perception de leur insignifiance libère l'esprit du passé ainsi que du présent. En accordant une attention totale au présent, il se produit un silence en lequel l'esprit ne vit plus aucune expérience, parce qu'il n'y a plus besoin d'en vivre. Ainsi toute expérience est parvenue à une fin. L'état totalement éveillé est une lumière en soi. En ce silence est la paix. Ce n'est pas la paix des politiciens, ni celle qui existe entre deux guerres. C'est une paix qui n'est pas produite par des réactions. Et lorsque cet état est ainsi totalement immobile, on peut agir à partir de là. Le mouvement de l'immobilité est totalement différent de l'activité égocentrique. Ce mouvement de l'immobilité est création. Lorsque l'esprit est capable de se mouvoir avec cette immobilité, il connaît la mort et l'amour; on peut alors vivre en ce monde et pourtant être libre du monde.

Désirez-vous poser des questions ?

☆ *J'aspire au silence, mais je constate que mes tentatives de l'atteindre sont de plus en plus pitoyables avec le temps qui passe.*

★ Tout d'abord, vous ne pouvez pas aspirer au silence; vous ne savez rien à son sujet. Même si vous en saviez quelque chose, ce ne serait pas lui, car ce que l'on sait n'est pas ce qui est. On doit donc éviter soigneusement de dire « je sais ».

Voyez, monsieur : ce qu'on connaît est ce qu'on reconnaît. Je vous reconnais parce que je vous ai rencontré hier. Ayant entendu ce que vous avez dit et connaissant votre manière d'être, je dis que je vous connais. Ce que je connais est déjà du passé et, en partant de ce passé, je vous reconnais. Mais ce silence ne peut pas être reconnu; en lui il n'y a aucun processus de récognition d'aucune sorte. C'est la première chose à comprendre. Pour reconnaître une chose, il faut avoir déjà été en contact avec elle, l'avoir vécue, l'avoir connue, avoir lu ou avoir entendu des descriptions à son sujet; mais ce qui est reconnu, connu, décrit, n'est pas ce silence auquel nous aspirons parce que notre vie est si vide, si morne, si stupide. Nous voulons fuir toutes ses complications, mais on ne peut pas s'évader de l'existence : il faut la comprendre. Et pour comprendre quoi que ce soit, il ne faut ni lui donner un coup de pied, ni s'enfuir. Il faut avoir un amour immense, une réelle affection pour ce qu'on veut comprendre. Si vous voulez comprendre un enfant, vous ne devez ni le contraindre, ni le comparer à son frère aîné. Vous devez le regarder, l'observer avec soin, avec tendresse, avec affection, avec tout ce dont vous disposez. De même, vous devez comprendre les choses médiocres que nous appelons la vie, avec toutes ses jalousies, ses conflits, ses malheurs, ses labeurs, ses souffrances. De cette compréhension surgit une certaine qualité de paix que l'on ne peut pas trouver par des tâtonnements.

Il y a une très jolie histoire d'un disciple allant chez son maître. Le maître est assis dans un beau jardin bien arrosé et le disciple vient s'asseoir auprès de lui — pas tout à fait en face de lui, parce que s'asseoir directement en face du maître n'est pas très respectueux. Donc s'asseyant un peu de côté, il croise les jambes et ferme les yeux. Le maître lui demande : « Mon ami, que faites-vous ? » Ouvrant les yeux, le disciple dit : « Maître, j'essaye d'atteindre la conscience de Bouddha » — et il referme les yeux. Au bout de quelque temps, le maître ramasse deux pierres et les frotte l'une contre l'autre, en faisant

beaucoup de bruit, alors le disciple, descendant de ses altitudes, lui dit : « Maître, que faites-vous ? » Et le maître répond : « Je frotte ces deux pierres l'une contre l'autre, afin de faire de l'une d'elles un miroir. » Et le disciple dit : « Mais, maître, vous n'y parviendrez assurément jamais, quand bien même vous les frotteriez pendant un million d'années. » Alors le maître lui répondit en souriant : « De même, mon ami, pourriez-vous demeurer assis de la sorte un million d'années, vous ne parviendriez jamais à ce que vous essayez d'atteindre. » Et c'est ce que nous faisons tous. Nous assumons des positions, nous voulons tous atteindre un but vers lequel nous tâtonnons, ce qui exige des efforts, des luttes, des disciplines. Je crains que rien de tout cela ne puisse ouvrir la porte. Ce qui peut l'ouvrir est de comprendre sans efforts, de simplement regarder, d'observer avec affection, avec amour, mais on ne peut pas avoir d'amour si l'on n'est pas humble; et l'humilité n'est possible que lorsqu'on ne veut plus rien obtenir, ni des dieux, ni d'aucun être humain.

30 juillet 1964.

X

Je voudrais ce matin dire ce qu'est la religion dans son sens véritable. Je ne veux pas en donner une simple explication verbale : je veux la comprendre profondément. Mais avant de pénétrer cette question, il nous faudra être clairs sur ce qu'est un esprit religieux et sur l'état d'un esprit qui veut réellement se livrer à des investigations en ce qui concerne la religion.

Il est très important, à mon sens, de comprendre la différence qu'il y a entre la solitude et l'état de la personne qui est seule. La plupart de nos activités quotidiennes sont centrées autour de nous-mêmes; elles sont basées sur notre point de vue particulier, sur nos expériences propres et nos idiosyncrasies. Nous pensons en termes de notre famille, de notre emploi, de ce que nous voulons réaliser, et aussi en fonction de nos peurs, de nos espoirs, de nos désespoirs. Ces pensées sont évidemment centrées sur nous-mêmes et nous plongent dans un état d'isolement, ainsi que nous pouvons le constater dans notre vie quotidienne. Nous avons nos secrets désirs, nos poursuites cachées, nos ambitions, et nous n'avons jamais de contacts profonds avec les autres : ni avec notre femme — ou notre mari — ni avec nos enfants. Cet auto-isolement est aussi la conséquence du fait que nous nous évadons d'une vie quotidienne qui nous ennuie par sa médiocrité et qui nous impose tant de privations. Nous nous isolons aussi par nos différentes façons de fuir le sentiment de solitude extraordinaire qui

nous atteint, lorsque nous avons soudain conscience de n'être reliés à rien, lorsque tout semble être éloigné de nous, que nous n'avons de communion, d'intimité avec personne. Je pense que nous avons presque tous éprouvé très profondément — si nous sommes tant soit peu conscients du processus de notre être — ce sentiment de solitude.

A cause de cette solitude, mûs par ce sens d'isolement, nous essayons de nous identifier à quelque chose de plus grand que nous-mêmes, à l'Etat, à un idéal, ou à un concept de ce qu'est Dieu. Cette identification avec quelque chose de plus grand, d'immortel, qui est en dehors du champ de notre pensée, est appelé, en général, religion, et conduit à des croyances, à des dogmes, à des rituels, à des poursuites contrastantes de groupes en compétition, tous croyant à des aspects différents de la même chose, de sorte que ce qu'on appelle religion ne fait qu'isoler davantage.

On voit ensuite comment le monde est divisé en nations concurrentes, chacune ayant son gouvernement souverain et ses barrières économiques. Bien que nous soyons tous des êtres humains, nous avons construit des murs entre nous et nos voisins, par notre nationalisme et nos divisions en races, en castes, en classes qui, elles aussi, sont des causes d'isolement, de solitude.

Un esprit captif de cette solitude ne peut jamais, dans cet état d'isolement, comprendre ce qu'est la religion. Il peut être croyant, avoir des théories, des concepts, des formules, il peut essayer de s'identifier avec ce qu'il appelle Dieu; mais il m'apparaît que la religion n'a rien de commun avec aucune croyance, aucun prêtre, aucune église ou aucun livre dit « sacré ». L'état d'un esprit religieux ne peut être compris que lorsqu'on commence à comprendre ce qu'est la beauté; et la compréhension de la beauté ne peut apparaître que lorsqu'on est tout à fait seul. Ce n'est qu'en cet état qu'on peut savoir ce qu'est la beauté : dans cet état uniquement.

Etre tout seul, ce n'est évidemment pas être isolé, ni est-ce être unique. Etre unique c'est simplement être exceptionnel d'une certaine façon, tandis qu'être complètement seul exige une sensibilité, une intelligence, une compréhension extraordinaires. Etre complètement seul veut dire avec l'esprit libre de toute influence, donc non contaminé par la société; et il faut être ainsi pour comprendre ce qu'est la religion, c'est-à-dire pour découvrir par soi-même s'il existe quelque chose d'immortel, qui est au-delà du temps.

Tels que nous sommes en ce moment, nos esprits sont le résultat de milliers d'années d'influences biologiques, sociales, qui résultent du milieu, du climat, de l'alimentation, etc. Cela est assez évident. On est influencé par ce dont on se nourrit, par les journaux qu'on lit, par un conjoint, par un voisin, par la politique, la radio, la télévision et mille autres choses. Nous sommes constamment modifiées par ce qui est déversé en nous de tous côtés, aussi bien dans notre inconscient que dans le conscient. Et ne pouvons-nous pas nous en rendre compte au point de n'en être plus tributaires, de n'en être plus du tout contaminés ? A défaut de cela, nos esprits ne seront que des instruments de leur milieu. Ils pourront créer des images de ce qu'ils penseront être Dieu, ou la vérité éternelle, et croire en elles, mais ils continueront à être façonnés par les exigences du milieu, ses tensions, ses superstitions, ses pressions, et leur croyance ne sera pas du tout un état religieux.

En tant que chrétiens, vous avez été élevés dans une église construite par l'homme au cours d'une période de deux mille années, avec ses prêtres, ses dogmes, ses rituels. Etant enfant, vous avez été baptisés et lorsque vous avez grandi, on vous a dit ce que vous deviez croire. Vous avez passé par tout le processus du conditionnement et du lavage de cerveau. La pression de cette religion propagandiste est manifestement très forte, surtout parce qu'elle est bien organisée et capable d'exercer une influence psychologique, par l'éducation, par le culte d'images, par la peur,

et de conditionner les esprits de mille autres façons. Dans tout l'Orient, les gens sont lourdement conditionnés aussi par leurs croyances, leurs dogmes, leurs superstitions et par des traditions qui remontent à dix mille années ou plus.

Or, tant que l'esprit n'a pas de liberté, il ne peut pas découvrir ce qui est vrai — et pour avoir cette liberté il doit s'affranchir de toute influence. Vous devez être libérés de l'influence de votre nationalité et de celle de votre église avec ses croyances et ses dogmes; et vous devez aussi être libérés de l'avidité, de l'envie, de la peur, de la douleur, de l'ambition, de l'esprit de compétition, de l'angoisse. Si votre esprit n'est pas libre de tout cela, les diverses pressions qui proviennent de l'extérieur, et celles qui agissent en lui, créeront un état contradictoire, névrosé, et il vous sera impossible de découvrir ce qui est vrai, ou s'il existe quelque chose qui transcende le temps.

On voit donc combien il est nécessaire d'affranchir son esprit de toute influence. Et est-ce possible ? Si cela n'est pas possible, la découverte de ce qui est éternel, innomé, suprême, ne peut pas se faire. Et pour savoir, nous-mêmes directement, si elle peut se faire ou non, nous devons prendre conscience de tout ce qui agit sur nous, pas seulement ici, dans cette tente, mais dans notre vie quotidienne. Nous devons voir comment nous sommes contaminés, façonnés, conditionnés. Il est évident que l'on ne peut pas être tout le temps conscient des nombreuses influences qui se déversent sur nous; mais on peut voir l'importance — et je pense que c'est le nœud de la question — d'être libre, et lorsque l'on comprend cette nécessité, l'inconscient perçoit ces influences, même s'il arrive que le conscient ne les perçoive pas.

Me suis-je exprimé assez clairement ? Ce que j'essaye de montrer est ceci : des influences extraordinairement subtiles existent, qui façonnent nos esprits, et nos esprits ainsi façonnés par ces influences qui sont toujours dans le champ de la durée, ne peuvent en aucune façon découvrir l'éternel ou même savoir si une telle chose existe. La

question est donc : si ce qui est conscient en nous ne peut absolument pas percevoir toutes les influences que nous subissons, que devons-nous faire ? Si vous vous posez cette question très sérieusement et en toute sincérité, de telle façon qu'elle appelle votre attention complète, vous verrez que la partie inconsciente en vous, qui n'est pas totalement occupée lorsque fonctionnent les couches plus en surface de l'esprit, prend en charge l'observation de tout ce qui cherche à s'introduire en vous.

Je pense que c'est très important à comprendre, car si vous ne faites que résister, ou vous défendre contre le fait d'être influencés, cette résistance, qui est une réaction, crée un nouveau conditionnement de l'esprit. La compréhension du processus total des influences doit se faire sans efforts, elle doit avoir une qualité de perception immédiate. Voici comment elle se produit : si vous voyez réellement, par vous-mêmes, l'importance fondamentale de n'être pas influencé, une certaine partie de votre être se charge de la situation chaque fois que vous êtes consciemment occupés à autre chose, et cette partie de votre esprit est très éveillée, activement sur le qui-vive. Donc, il est nécessaire de voir immédiatement, tout de suite, l'énorme importance de n'être influencé en aucune circonstance, par qui que ce soit. C'est cela, le point central, et non la question de savoir comment résister ou ce qu'il y a lieu de faire lorsqu'on est influencé. Dès qu'on a saisi ce fait central, on se rend compte qu'une partie de soi est toujours alertée, en état d'observation, toujours prête à se dégager de toute action extérieure, même de la plus subtile. Dans ce refus, on est libre et totalement seul, ce qui est très différent de l'isolement. Et il est nécessaire de se retrouver seul, parce que la beauté est en dehors du champ de la durée, et ce n'est que seul que l'on peut savoir ce qu'est la beauté.

Pour la plupart d'entre nous, la beauté est une question de proportions, de formes, de dimensions, de contours, de couleurs. Nous voyons un édifice, un arbre, une montagne, un cours d'eau et nous y trouvons de la beauté; mais

le personnage extérieur, l'observateur qui jouit de ces beautés est toujours là et, par conséquent, ce que nous appelons beauté est encore dans le champ de la durée, du temps. Mais, à mon sens, la beauté est en dehors du temps et je pense que pour la connaître, il faut que le besoin d'expérience parvienne à sa fin, car la personne qui en a encore besoin n'est qu'une accumulation d'expériences à partir desquelles elle juge, évalue et pense. Lorsqu'on regarde un tableau, lorsqu'on écoute de la musique, lorsqu'on regarde le rapide courant d'une rivière, on le fait, en général, à partir d'un arrière-plan d'expériences accumulées; on regarde en partant du passé, qui est le temps, et, à mon sens, cela n'est pas du tout connaître la beauté. Connaître la beauté, c'est-à-dire découvrir ce qu'est l'éternel, n'est possible que lorsqu'on est totalement seul, et cela n'a rien de commun avec ce que disent les prêtres, avec ce que disent les religions organisées. L'esprit doit être totalement sans influences, non contaminé par la société, par la structure psychologique de l'avidité, de l'envie, de l'angoisse, de la peur. Il doit être libre de tout cela. Partant de cette liberté, on se retrouve seul et ce n'est qu'en cet état que l'esprit peut connaître ce qui est au-delà du domaine du temps.

La beauté et ce qui est éternel ne peuvent être séparés. Vous pouvez peindre, vous pouvez observer la nature, mais s'il s'y mêle une quelconque activité du moi — un mouvement égocentrique de la pensée — ce que vous percevez cesse d'être la beauté, car c'est encore contenu dans le temps; et si vous ne comprenez pas la beauté, vous ne pouvez absolument pas découvrir ce qu'est l'éternité, l'immortalité, votre esprit doit être libéré du temps, c'est-à-dire des traditions, des connaissances accumulées par le passé. La question n'est pas de croire ou de ne pas croire : tout cela est enfantin, tout à fait puéril et n'a aucun rapport avec la question réelle. Mais si l'on est très sincère, si l'on veut réellement découvrir ce qui est, on abandonne totalement les activités égocentriques de l'isolement, et l'on ar-

rive ainsi à un état où l'on est complètement seul; et ce n'est qu'en cet état que peut exister la compréhension de la beauté, de ce qui est éternel.

Prenez garde cependant : les mots sont dangereux, ce sont des symboles et les symboles ne sont pas des réalités. Ils transmettent un sens, un concept, mais le mot n'est pas la chose. Donc, lorsque je parle de l'éternel, vous devez tombez dans le piège d'une croyance. Ce serait par trop savoir si vous êtes influencés par mes mots, ou si vous tombez dans le piège d'une croyance. Ce serait par trop enfantin.

Pour savoir s'il existe quelque chose d'éternel, on doit comprendre ce qu'est le temps. Le temps est une chose vraiment extraordinaire — je ne parle pas du temps chronologique, du temps des montres qui est à la fois évident et nécessaire, je parle de la continuité psychologique. Et, est-il possible de vivre sans cette continuité ? Ce qui l'établit est évidemment la pensée, le fait de penser constamment à quelque chose. Si vous regardez tous les jours le portrait de votre femme, vous lui donnez une continuité. Et, est-il possible de vivre en ce monde sans donner une continuité à l'action, de sorte qu'on aborde chaque action d'un esprit neuf ? C'est-à-dire : puis-je mourir à chaque action au cours de ma journée, de telle sorte que je n'accumule jamais rien en mon esprit, qu'il ne soit pas contaminé par le passé, qu'il soit toujours neuf, frais, innocent ? Je dis qu'une telle chose est possible, que l'on peut vivre de cette façon, ce qui ne veut pas dire que ce soit vrai pour vous : cela, c'est vous qui devez le savoir.

On commence ainsi à se rendre compte qu'on doit avoir l'esprit complètement seul, mais non isolé. Dans cet état, il se produit un sens extraordinaire de beauté, de quelque chose qui n'est pas créé par notre esprit. Cela n'a aucun rapport avec le fait d'assembler quelques notes de musique, d'employer quelques couleurs pour faire un tableau, mais parce que notre esprit est seul il est dans la beauté et, par conséquent, complètement sensible; et étant complè-

tement sensible, il est intelligent. Son intelligence n'est pas celle de la ruse ou du savoir, ni la capacité de faire quelque chose. Notre esprit est intelligent en ce sens qu'il n'est pas dominé, influencé et qu'il n'a pas peur. Mais pour être dans cet état, il doit se renouveler chaque jour, c'est-à-dire mourir chaque jour au passé, à tout ce qu'il a connu.

Or, ainsi que je l'ai dit, le mot, le symbole, n'est pas le réel. Le mot arbre n'est pas l'arbre, et l'on doit donc prendre garde de ne pas se laisser entraîner par des mots. Lorsque l'esprit est libéré du mot, du symbole, il devient étonnamment sensible et il est alors dans un état qui lui permet de découvrir le réel.

Après tout, c'est ce que les hommes cherchent depuis si longtemps : depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, ils veulent trouver quelque chose qui ne soit pas fait par l'homme. Bien que les religions organisées n'aient aucun sens pour une personne intelligente, elles ont néanmoins toujours dit qu'il existe une transcendance, et les hommes ont toujours recherché cette transcendance, parce qu'ils vivent tout le temps dans la douleur, le malheur, la confusion, le désespoir. Etant toujours dans un état transitoire, ils veulent trouver quelque chose de permanent, quelque chose de durable, qui ait une continuité et leur recherche est, par conséquent, toujours dans un champ circonscrit par le temps. Mais, ainsi qu'on peut le voir, il n'y a rien de permanent. Nos relations, nos emplois, tout est transitoire. Et parce que nous avons terriblement peur de cette disparition des choses, nous sommes à la recherche de quelque principe permanent que nous appelons éternité, immortalité ou autrement. Mais cette quête du permanent, de l'immortalité, de l'éternité, n'est qu'une réaction et n'a donc aucune validité. Ce n'est que lorsque l'esprit est libre de ce désir de certitude qu'il peut commencer à découvrir s'il existe quoi que ce soit qu'on puisse qualifier d'éternel, qui soit au-delà de l'espace, au-delà du temps, au-delà du penseur et de ce à quoi il pense ou qu'il est en train de chercher. Observer et comprendre tout cela requiert une

attention totale et la souple qualité d'une discipline qui naît de cette attention. En cette attention, il n'y a pas de distraction, pas d'effort, pas de mouvement dans une direction quelconque, car tout mouvement de cet ordre, tout motif, sont le résultat d'influences, soit du passé, soit du présent. En cet état d'attention décontractée se produit un sens extraordinaire de liberté, et alors seulement — étant totalement vide, silencieux, immobile — notre esprit est capable de découvrir ce qui est éternel.

Peut-être désirez-vous poser des questions sur ce qui a été dit ce matin.

☆ *Comment peut-on se libérer du désir de certitude ?*

★ Le mot comment implique une méthode, n'est-ce pas ? Si vous êtes un architecte et que je vous demande comment construire une maison, vous pouvez me répondre, parce que, pour construire, il existe des méthodes, des systèmes, des façons de s'y prendre. Mais l'application d'une méthode ou d'un système a déjà conditionné l'esprit; voyez donc la difficulté de l'emploi du mot « comment ».

Et nous devons aussi comprendre le désir. Qu'est-ce que c'est ? Je me suis longuement expliqué à ce sujet l'autre jour et j'espère que ceux qui étaient présents, et qui ont réellement saisi le sens de ce qui a été dit, ne trouveront pas ennuyeux ce que je dirai maintenant. Car, en vérité, on peut assister mille fois à ces entretiens et chaque fois découvrir quelque chose de neuf.

Qu'est-ce que c'est que le désir ? Ainsi que je l'ai dit l'autre jour, il y a perception (le fait de voir), puis contact (le fait de toucher), puis une sensation, et enfin le surgissement de ce que nous appelons désir. C'est bien cela, n'est-ce pas, qui a lieu ? Veuillez me suivre attentivement. Il y a, par exemple, la vue d'une belle voiture. Cet acte qu'est la vision, même sans qu'on touche la voiture, donne lieu a une sensation, laquelle crée le désir de la conduire, de la posséder. Il ne nous importe pas ici de savoir comment résister aux désirs ou comment s'en libérer, parce

que celui qui a résisté aux désirs et qui s'en croit libéré est en réalité paralysé, mort. L'important est de comprendre tout le processus des désirs, c'est-à-dire connaître à la fois leur importance et leur totale insignifiance. On doit découvrir, non pas comment mettre fin à un désir, mais ce qui lui donne une continuité.

Qu'est-ce qui lui donne une continuité ? C'est la pensée, n'est-ce pas ? Il y a d'abord la vision de la voiture, puis une sensation qui est suivie d'un désir et si, par son intervention, la pensée ne lui donne pas une continuité, en disant : « Je dois avoir cette voiture, comment l'obtiendrai-je ? » le désir arrive à une fin. Me suivez-vous ? Je ne dis pas du tout qu'il faut être affranchi du désir, au contraire. Mais vous devez comprendre toute sa structure et vous verrez alors qu'il n'existera plus une continuité, mais tout à fait autre chose.

Donc, l'important n'est pas le désir, mais le fait que nous lui donnons une continuité. Par exemple, nous prolongeons nos désirs sexuels par la pensée, par des images, par des sensations, par des souvenirs; nous maintenons leur souvenir vivace en y pensant, et cela donne une continuité au désir et une grande importance aux sens. Ce n'est pas que les sens ne soient importants : ils le sont. Mais en accordant au plaisir des sens une continuité, leur importance devient toute-puissante dans nos vies. Donc, ce qui importe n'est pas d'être libéré des désirs, mais de comprendre leur structure et la façon dont la pensée leur donne une continuité. C'est tout ce que l'on a à faire, et alors l'esprit est réellement libre, on n'a nul besoin de chercher à se libérer des désirs. Dès qu'on cherche à s'en libérer, on est pris dans un conflit. Chaque fois que l'on voit une auto, une femme, une maison, ou tout autre objet qui attire, la pensée intervient et donne une continuité au désir, alors tout devient un problème sans fin.

L'important est de vivre une vie d'où l'effort est absent, une vie sans problèmes; et on peut vivre une telle vie si l'on comprend la nature de l'effort et si l'on voit claire-

ment toute la structure des désirs. La plupart d'entre nous ont mille problèmes, et pour en être libres nous devons être capables de mettre fin à chaque problème immédiatement, dès qu'il surgit. Je pense que nous en avons assez discuté et je n'en dirai pas davantage. Mais il est absolument nécessaire de n'avoir aucun problème du tout, et de vivre une vie sans effort. Alors on a un esprit vraiment religieux parce que cet esprit a compris la douleur et la cessation de la douleur; il n'y a aucune peur en lui et il est, par conséquent, une lumière à lui-même.

2 août 1964.

A C H E V É
D'IMPRIMER

S U R L E S
PRESSES D'AUBIN
LIGUGÉ (VIENNE)
LE 15 JUIN
1965

D. L., 2-1965. — Editeur, n° 3686. — Imprimeur, n° 3686.
Imprimé en France.

PARIS-VIe
COURRIER DU LIVRE
21, rue de Seine

BRUXELLES-IV
EDITIONS ETRE LIBRE
20, rue Père-De-Deken